COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc le volume —

Par la poste 1 fr. 25 cent. — Relié à l'anglaise, 1 fr. 50 cent.

LOUIS REYBAUD

LE
COQ DU CLOCHER

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

À LA LIBRAIRIE NOUVELLE

COLLECTION MICHEL LÉVY

LE

COQ DU CLOCHER

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

LOUIS REYBAUD

Format grand in-18

Clichy. — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LE COQ
DU CLOCHER

PAR

LOUIS REYBAUD

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

LE COQ

DU CLOCHER

I

UNE PETITE VILLE.

Il est des personnes qui ne plaisantent jamais en matière de géographie; je viens faire un appel à leur indulgence. La magnanimité sied à l'érudition. Dans le cours de ce véridique récit, elles verront figurer des villes, des bourgs, des rivières qui ne sont portés sur aucune carte de France et semblent avoir été négligés par l'administration du cadastre. Le premier mouvement serait d'en conclure que ces villes, rivières et bourgs n'existent pas et sont purement imaginaires; je désire que l'on se tienne en garde contre ce jugement prématuré. Peut-être verra-t-on plus tard que la fiction tient, dans ce qui va suivre, moins de place qu'il ne semble, et que tout s'y empreint, au contraire, d'une incontestable réalité.

Que les géographes les plus scrupuleux veuillent

donc me suivre à Saint-Sylvain, chef-lieu d'arrondissement, siége d'un tribunal de première instance et résidence du plus aimable sous-préfet qui se soit échappé des bancs du conseil-d'État. Qui a vu Saint-Sylvain une fois s'en souviendra toujours; jamais site n'enchanta à ce point le regard. La ville est peu de chose par elle-même; mais la nature lui a donné un cadre si coquet, l'a entourée de tant d'ombre et de verdure, a disposé les terrains qui l'environnent avec un art si merveilleux, a su ménager dans le jeu de la lumière et des eaux, dans les couleurs du rocher, dans les nuances du feuillage, une harmonie si grande et si parfaite, que l'on chercherait en vain sur toute l'étendue de la France un vallon plus frais, plus riant, plus favorisé. Quand des sommets du Serrat, point culminant de cette chaîne, l'œil plonge dans les profondeurs du bassin, Saint-Sylvain se montre au loin sous la forme d'un nid joyeux que presse une mousse abondante. Et quel paysage! Comme tout y a le sentiment de la vie et l'empreinte de la beauté! Où trouver des ruisseaux plus murmurants, des chênes plus sonores? Quel concert que celui de ces eaux tombant de rocher en rocher jusqu'à ce que l'Argentine les recueille, les apaise et les discipline! Est-il langage humain qui soit plus éloquent que ces mille bruits de la nature et ce mouvement régulier semblable aux pulsations de ses artères?

Quoique situé dans l'un des innombrables replis que forment nos montagnes du Centre, Saint-Sylvain n'est demeuré étranger à aucun des raffinements de notre civilisation. Le site est pastoral; les mœurs ne le sont guère. On a vu qu'il pos-

sède un sous-préfet ; il a, en outre, un député et une route royale, c'est-à-dire tous les moyens de perdition à l'usage de ce régime. Hélas! où sont aujourd'hui les villes que l'esprit du siècle n'a point visitées? Où se cachent les populations résolues à conserver leur robe d'innocence? La passion du bureau de tabac n'a-t-elle pas gagné les cœurs les plus naïfs, et le vertige du ruban ne monte-t-il pas aux têtes les plus champêtres? Saint-Sylvain a subi la loi commune : il a eu ses faiblesses. Aussi l'a-t-on comblé de routes et de ponts, de haras et de tableaux d'église. Quel arrondissement assez pur se lèvera pour l'accuser et lui jetera la première pierre?

Parmi les institutions que la marche des idées et la loi du progrès ont données à Saint-Sylvain, il convient de citer un établissement remarquable à plus d'un titre : c'est le *Café du Commerce,* situé sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Il y a huit ans de cela : Saint-Sylvain en était aux premiers rudiments de l'industrie qui vit de la queue de billard et débite le petit verre ; trois ou quatre échoppes, blanchies à la chaux et pourvues de tables boiteuses, servaient de rendez-vous, les jours de marché ou de foire, aux voituriers des environs qui venaient s'y abreuver d'alcool épicé et d'abominable piquette. Quelques cartes servaient à distraire les loisirs des consommateurs, et portaient sur leur vélin les traces des longues impériales qu'elles avaient défrayées.

Longtemps Saint-Sylvain n'éprouva pas le besoin d'un établissement plus raffiné. En vain les villes voisines se mettaient-elles au niveau des découvertes modernes : Saint-Sylvain ne s'en émeuvait pas ; il

persistait dans ses routines. Le gaz frappait à ses portes, il inondait de ses clartés les arrondissements limitrophes, il menaçait d'envahir jusqu'aux plus humbles bourgs : Saint-Sylvain n'en paraissait pas ébranlé, il restait fidèle à ses institutions primitives. Les cartes du cabaret étaient toujours aussi onctueuses, l'alcool aussi âpre, le vin aussi frelaté, le local aussi nu.

Pour qu'une métamorphose s'opérât, il fallait le concours de deux circonstances qui se présentent rarement ensemble, et rarement aussi à l'état isolé : il fallait un grand homme et un grand événement. Quand le moment fut venu, Saint-Sylvain eut l'un et l'autre. Le grand homme se nommait Évariste Graindorge; il était le fils d'un riche meunier de l'arrondissement. On sait quel prix attachent les paysans enrichis à ce que leurs enfants s'élèvent au-dessus de la condition paternelle. C'est à leurs yeux la sanction de leur fortune et le prix d'une vie consacrée au travail. Il règne peut-être dans ce sentiment plus de vanité que de tendresse, et il n'est pas rare que de tristes mécomptes en soient le fruit. Toujours est-il que le père Graindorge se laissa aller comme un autre au désir de faire de son fils un savant, un avocat. Lui qui, en toute autre occasion, eût, comme on dit, fendu un liard en quatre, se montra le plus généreux des hommes quand il s'agit de l'éducation de son enfant. Ni Saint-Sylvain, ni le chef-lieu de la préfecture ne lui parurent dignes de former un tel élève; il l'envoya à Paris, et donna l'ordre de ne rien épargner pour en faire un sujet d'élite.

C'est là que grandit Évariste, dans le centre des

arts et des belles manières. Il s'y promena d'institution en institution, fréquemment chassé pour cause d'indiscipline et ne donnant à son auteur qu'une satisfaction, celle de lire sur ses bulletins trimestriels : *Santé parfaite*, seule faculté où l'enfant excellât. Quant au surplus, les notes avaient un caractère uniformément déplorable. Le grec ne figurait que pour mémoire; le latin ne paraissait pas mieux traité. Cependant un jour Évariste connut les joies du triomphe; il obtint le premier prix de gymnastique. Ce fut un beau moment dans sa vie; son père en pleura de joie. Ce mot de gymnastique éblouit le meunier; il aima mieux l'admirer que le comprendre.

Au milieu de ces succès négatifs, Évariste devenait un fort bel homme, en prenant cette locution dans son sens le plus populaire. Ses épaules gagnaient chaque jour en majesté, sa figure s'ombrageait d'un duvet naissant. L'adolescence arriva; il fallut choisir une carrière. Le père Graindorge ne voulut pas en avoir le démenti; il s'était dit que son fils serait avocat, il tint bon et déclara qu'il le serait, dût-il y dépenser son dernier écu. Évariste reçut donc l'ordre de ne quitter Paris qu'avec le titre de licencié, et quand il pourrait se présenter en robe aux audiences de Saint-Sylvain. C'était faire au jeune homme une agréable violence; il avait pour la vie de l'école une vocation décidée et toutes les qualités qui la rendent douce : une santé de fer, une gaieté inaltérable, des muscles à l'épreuve. Quant à l'argent, il connut bien vite les stratagèmes à l'aide desquels on le fait dériver de l'épargne paternelle. Sous le prétexte d'inscriptions, d'examens et de

thèses, il arracha au meunier des sommes suffisantes pour figurer avec honneur dans les estaminets du quartier latin et dans les bals soumis à la surveillance de la police. Au besoin, et quand le père Graindorge se montrait plus rétif, Évariste faisait valoir la cherté des vivres, et le campagnard ne résistait pas à ce cri de détresse.

Dix ans se passèrent de la sorte sans que le vœu paternel fût exaucé. Non-seulement Évariste n'était point avocat, mais il ne prenait pas le chemin de le devenir. A la tête de deux inscriptions, il semblait s'être fait un devoir de ne pas dépasser ce nombre cabalistique. Il était du sang des Graindorge; et, comme l'article 4 du Code civil, qui fixe les droits de l'*absent,* lui avait paru l'idéal de toute justice, il s'était dit qu'il s'en tiendrait là et ne pousserait pas plus loin ses recherches. Le père s'obstinant d'un côté, le fils de l'autre, la gageure aurait pu se prolonger longtemps : peut-être même Évariste serait-il parvenu au titre de doyen de l'école, si un incident inattendu ne lui eût suggéré d'autres idées et mis une autre ambition dans le cœur.

Parmi les camarades qu'il avait vu passer sur les bancs de la Faculté figurait un compatriote nommé Célestin Vauxbelles. Célestin appartenait à l'une des bonnes familles de Saint-Sylvain. Son père, mort jeune, lui avait laissé un nom honoré dans la magistrature. Entre Évariste et Célestin, les sympathies ne pouvaient naître que des contrastes. Celui-ci aimait l'étude autant que l'autre aimait les plaisirs; il franchit rapidement tous les grades pendant qu'Évariste s'éternisait dans les avenues du Code civil. De

retour à Saint-Sylvain, Célestin y ouvrit un cabinet et se forma une clientèle. C'était un homme d'un sens droit, d'un esprit juste et pénétrant. Un seul défaut, défaut grave dans sa profession, semblait lui faire obstacle : sa parole se faisait jour avec peine; une timidité invincible paralysait chez lui l'improvisation et répandait du trouble dans ses idées. Vainement avait-il essayé de se vaincre; l'habitude n'avait pu triompher de l'instinct, et, malgré des qualités réelles, un grand fonds de savoir et d'érudition, Célestin Vauxbelles n'en était pas moins condamné à être toute sa vie un orateur hésitant et malheureux.

Nouveau point de contraste avec Évariste, dont l'éloquence n'était jamais en défaut!

Malgré cette opposition dans les goûts et dans les caractères, une liaison intime s'était formée entre les deux enfants de Saint-Sylvain. Évariste aimait Célestin à cause de ses qualités; Célestin aimait Évariste à cause de ses défauts. Aussi, quand les succès de l'un et les échecs volontaires de l'autre les eurent séparés, s'engagea-t-il entre eux une correspondance suivie. Il faut dire qu'Évariste se servait de Célestin pour exécuter quelques saignées au coffre-fort du père Graindorge, et justifier des sacrifices sans cesse renaissants. Le meunier résistait d'abord, se fâchait tout rouge, malmenait l'envoyé de son fils, puis, comme il voulait à tout prix avoir un avocat dans la famille, il finissait par se calmer et délier les cordons de la bourse. Ces scènes se renouvelaient plusieurs fois dans le cours de l'année, sans que l'amitié de Célestin se montrât jamais lasse ni attiédie.

Évariste s'était promis de reconnaître un jour ce

dévouement, il n'attendait qu'une occasion; elle s'offrit bientôt. Le député de Saint-Sylvain vint à mourir et cette mort ouvrit devant l'étudiant une foule de perspectives nouvelles. Il lui semblait que son père, en le tenant cloué sur l'étude du droit, lui faisait manquer sa vocation, et qu'il était né pour autre chose que ces ergoteries stériles. C'était vers la haute politique que l'entraînait son génie : il se sentait le don d'agiter la foule, de remuer les masses, de conduire une élection d'une manière triomphante. Non pas qu'il y songeât pour lui-même : il se rendait trop de justice pour cela; mais il voulait mettre au service des autres ces dons de meneur, ces facultés de chef d'orchestre qui se manifestaient en lui, et naturellement ses préférences inclinèrent vers celui qui l'avait si souvent obligé et d'une manière si pleine de grâce.

Chez Évariste l'exécution allait aussi vite que la pensée. Dès que sa détermination fut prise, il partit pour Saint-Sylvain. Qu'on juge de la surprise du père Graindorge! Avoir dépensé vingt mille francs pour obtenir un avocat, et ne pas même trouver un bachelier! Il se serait fâché sérieusement si son fils n'eût mis en jeu tous les ressorts de son éloquence. Évariste parla si longtemps et si bien, que le père fut obligé de convenir qu'à part la robe, il avait tout de l'avocat. D'ailleurs Évariste était un beau brun, bien planté et de bonne mine, faisant plaisir à voir sous sa casquette à la bolivar et avec ses habits à larges basques. La mère Graindorge, la fille Graindorge, tout le monde en raffolait; comment le meunier eût-il été seul de son avis contre tous et contre

lui-même? Au fait, Évariste était son fils, et un fils à rendre un père orgueilleux. Il se résigna donc à croire que faute d'un avocat, Saint-Sylvain ne périrait pas.

Les regrets furent moins vifs encore quand il fut témoin de l'effet qu'Évariste produisait dans la ville. Ses airs d'estaminet, ses temps de danse, ses pipes démesurées, ses costumes, ses casquettes surtout, firent révolution à Saint-Sylvain. On eût dit que le chef-lieu de l'arrondissement n'attendait que cela pour s'éveiller au sentiment de la civilisation et rompre avec les vieilles idées. On ne jura plus que par Évariste, il fut l'oracle du pays; il y régla tout d'une façon souveraine. Les anciens de la ville voulurent résister; à l'aide de quelques quolibets, Évariste les écrasa; le ridicule en fit justice.

Maître du terrain, le fils Graindorge songea à réaliser ses projets. Déjà, par une foule de moyens indirects, il avait fait répandre au loin le bruit de la candidature de Célestin Vauxbelles, de manière à tenir la préfecture en échec et à l'amener à composition. Cette tactique avait eu un succès complet. Faute de candidats sérieux l'administration ne savait quel parti prendre, et quand il s'en présenta un dont les opinions ne semblaient avoir rien d hostile, elle trouva convenable de s'y rallier. C'était un premier triomphe pour Évariste; il ne s'agissait plus que de le compléter.

Saint-Sylvain manquait d'un café qui pût servir à la jeunesse du lieu de point de rendez-vous, de centre d'action. On eût rougi de se réunir dans les cabarets où les voituriers des environs venaient choquer leurs verres. Ce fut alors qu'Évariste institua le *Café du*

Commerce, et qu'il y établit Gérenflot, garçon de moulin de son père. Au *Café du Commerce* s'organisa le mouvement électoral qui devait porter à la chambre des députés Célestin Vauxbelles, l'un des hommes qui ont le mieux fait leur chemin dans les fonctions publiques; Célestin Vauxbelles, création d'Évariste, étudiant de dixième année et dictateur de Saint-Sylvain.

Ainsi, le *Café du Commerce* était né le jour où Saint-Sylvain avait eu à la fois un grand homme et un grand événement. De là datait une ère nouvelle pour la ville. Ce n'est donc pas sans motif que ce récit commence devant un billard, au moment où Évariste démontre à la jeunessse assemblée la théorie des effets de queue et du carambolage par bandes.

II

LES DEUX CAMPS.

Le local où Évariste déployait ses grâces n'avait rien qui pût faire rougir un homme comme lui, élevé dans l'atmosphère des grands établissements de Paris. Gérenflot n'avait monté son café que sous l'inspiration du fils de Graindorge, et quoique cinq ans se fussent écoulés depuis le jour de l'ouverture, on voyait que le goût d'un connaisseur avait présidé

au choix du matériel. Ainsi le billard avait des blouses étroites et des bandes élastiques; toutes les queues étaient à procédé, en bois verni et garni de nacre. En fait d'accessoires, rien ne manquait, ni le bleu, ni la peau de chagrin, ni les râpes, ni les limes de diverses finesses. Évariste aimait l'ordre; il portait cette passion dans les moindres détails de sa vie. Aussi exigea-t-il de Gérenflot que chaque joueur eût sa queue et chaque queue sa case, garantie par une serrure. Un ratelier de pipes, toutes pourvues d'un numéro, se défendait également contre les tentatives de promiscuité, à l'aide du plus ingénieux mécanisme. Ces précautions étaient autant d'hommages rendus au sentiment de la propriété et autant de gages donnés à la bonne harmonie de l'établissement.

Il faut le dire, au nombre de ses devoirs, Évariste plaçait en première ligne celui de maintenir la paix autour de lui et d'y créer des habitudes régulières. Au moment où nous sommes, son premier feu de jeunesse a fait place à une ardeur réfléchie. Il ne garde de ses anciennes habitudes que ce qu'il faut pour maintenir son ascendant sur la génération qui arrive. Ce qu'il faisait naguère par instinct, il le fait aujourd'hui par calcul. L'âge est venu, et avec lui le cortége des ambitions qu'il amène. C'est l'heure où l'activité se règle, où l'on cesse d'aimer le bruit pour le bruit, le mouvement pour le mouvement. Non pas qu'Évariste ait encore un but bien précis; il éprouve seulement le besoin de s'en créer un. Jusqu'alors il a vécu un peu à l'aventure, heureux comme l'est un homme chez qui la santé déborde et qu'aucun excès n'ébranle, populaire comme

un Lafayette, admiré comme un Napoléon Ier, roi de Saint-Sylvain ou à peu près, respecté du sous-préfet qui le craint, adoré des femmes qui se l'arrachent; le premier au billard, à la chasse, à la danse, enfin l'orgueil et la coqueluche du pays. Quoi de plus beau qu'un tel rôle, s'il pouvait durer éternellement?

Mais toute grandeur passe; Évariste le sait bien, c'est le seul souvenir qui lui soit resté de ses études sur l'histoire romaine. Trente-cinq ans ont sonné, c'est la limite des folies permises; il n'y a plus alors qu'à se ménager une abdication décente. Voilà où visait désormais le plus illustre des Graindorge. Déjà il a choisi de sa main un adolescent, Jules Rieussec, pour le dresser à sa guise et le mettre en mesure de recueillir sa succession. Jules est un joli blond, distingué, élégant, d'un esprit railleur, d'un caractère résolu. Ces qualités l'ont désigné au choix d'Évariste; Rieussec est devenu son lieutenant, son inséparable; il commence à recueillir les fruits de cette adoption, et à jouir des prérogatives de ce titre.

C'est entre ces deux personnages, le maître et l'élève, que l'entretien vient de s'engager, dans l'une des salles de l'établissement de Gérenflot. La galerie est nombreuse, elle entoure le billard sur lequel plane un nuage de fumée. L'attention est portée à son comble, il s'agit de quelques effets nouveaux dont Évariste poursuit la démonstration. Les athlètes sont en habit de combat, sans cravate, la queue appuyée à l'épaule. Pour la cinquième fois, Évariste a passé la lime sur son arme favorite et plongé sa main dans une sebile de son pour anéantir jusqu'au dernier vestige de moiteur.

—Mon petit, dit-il à Jules Rieussec, ce carambolage est immanquable. Il n'y a qu'à prendre la bille en tête et un soupçon sur la droite. Veux-tu essayer, pour voir?

—Volontiers, répondit Jules.

—Eh bien! mon petit, continue Évariste, viens que je te place... Bon, t'y voici. Maintenant, prends la rouge en trois quarts, et tu m'en diras des nouvelles.

Le jeune homme ajuste un instant, puis imprime le coup en usant de toute la vigueur de son poignet.

—Manqué! mon petit, dit l'aigle de Saint-Sylvain. Trop de force; pas assez lâché. C'est ce qui arrive toujours quand on n'y va pas avec aisance; la bille n'obéit plus, ne rend pas, et puis bonsoir. Tiens, que je te donne une leçon.

En achevant ces mots, Évariste replace les billes et joint l'exemple à la démonstration. Par trois fois il recommence le coup, par trois fois il le réussit, aux applaudissements de la galerie.

—Voilà comme on manœuvre chez Manoury, dit-il, en jetant la queue sur le billard, avec le geste d'un homme habitué à de pareils triomphes. Gérenflot! deux verres d'absinthe; il faut consoler Jules de son échec.

Cette scène était terminée, et déjà les curieux qu'elle avait réunis autour du billard commençaient à se disperser, quand Évariste Graindorge attira de nouveau l'attention sur lui.

—Gérenflot! s'écria-t-il en prenant sa plus belle voix de commandement.

Le maître du *Café du Commerce* comprit, au

timbre de l'organe, qu'il y avait urgence; il s'empressa d'accourir.

—Me voici, Monsieur Évariste, dit-il, en appuyant ces paroles d'un sourire démesuré.

—As-tu exécuté mes ordres pour demain? poursuivit le despote du lieu. Est-ce en règle, Gérenflot?

—Oui, Monsieur Évariste; je n'y aurais pas manqué, allez! dit l'humble industriel.

—Les pétards sont prêts, Gérenflot?

—Oui, Monsieur Évariste.

—Les lampions aussi?

—Oui, Monsieur Évariste.

—Tu auras des jeunes filles vêtues de blanc, Gérenflot?

—Nous aurons des jeunes filles vêtues de blanc, Monsieur Évariste.

—Des bouquets de fleurs?

—En masse, Monsieur Evariste. On dévaste les jardins à trois lieues aux environs.

—C'est bien, retourne à tes fourneaux.

—Faites honneur, Monsieur Évariste, dit le maître du *Café du Commerce*, en terminant ce dialogue par le plus profond des saluts.

Évariste Graindorge acheva son verre d'absinthe; puis, comme cette petite scène avait de nouveau amené autour de sa table un affluence de curieux, il se leva et prit une pose qui ne manquait pas de solennité.

—Messieurs, dit-il, c'est demain qu'arrive notre honorable député, Célestin Vauxbelles. Après une session des plus laborieuses, il vient se reposer au sein de sa ville natale, au milieu de ses commettants.

Je ne vous rappellerai pas les titres de ce digne mandataire à la reconnaissance des habitants de Saint-Sylvain. Ces titres sont dans toutes les mémoires. L'arrondissement n'était rien, ne comptait pas, avant que Célestin Vauxbelles eût été appelé à le représenter. On négligeait Saint-Sylvain comme s'il n'eût pas figuré sur la carte de France. Recueillez vos souvenirs, je vous en conjure; songez à ce qu'étaient vos routes, vos ponts, vos églises, et voyez tout ce que cela est aujourd'hui. Saint-Sylvain n'a pas formé, depuis quatre ans, un seul souhait qui n'ait été exaucé à l'instant même. La manne des faveurs n'est tombée nulle part d'une manière plus soutenue et avec plus d'abondance; je vous en prends tous à témoins.

—C'est évident, dit Jules Rieussec, qui avait pour emploi de donner la réplique à son illustre ami; tout ce qu'il y a de plus évident.

L'assemblée entière semblait s'associer à cette pensée; Évariste rencontrait un témoignage à peu près universel d'adhésion.

—En effet, répétait-on à la ronde, Célestin Vauxbelles a beaucoup fait pour le pays; c'est une justice à lui rendre.

—Oui, mais à quel prix? s'écria une voix.

De tout ce qui venait de se dire, Évariste ne recueillit que ces paroles malveillantes. Celui qui les avait prononcées était un homme de quarante ans, sec, jaune, bilieux, avec des petits yeux noirs doués de l'éclat inhérent à cette complexion. On pouvait lire sur son visage un sentiment d'envie uni à un grand fonds d'opiniâtreté. Pendant que la masse des

habitués formait un cercle empressé autour d'Évariste, le mécontent se tenait à l'écart, assis sur l'appui de la fenêtre et jetant à la ronde des regards ironiques. L'aigle de Saint-Sylvain comprit qu'il avait un adversaire; cependant, il ne releva point le gant et passa outre :

—Messieurs, dit-il, il y a ici unanimité, à ce que je vois. Personne n'ose contester les services rendus par Célestin Vauxbelles; il a su obliger tout le monde, il a donné satisfaction à tous les intérêts...

—Excepté à l'intérêt général, dit la voix réfractaire.

—Il a su, continue Évariste sans se déconcerter, porter toutes nos doléances devant l'administration, se faire écouter...

—Bah! dit la voix, on ne connaît pas la couleur de ses paroles.

Cette scène ne pouvait se prolonger plus longtemps; Évariste le sentit. Il fallait attaquer l'ennemi de front, prendre le taureau par les cornes. Les hostilités étaient trop directes, trop persistantes; il ne s'agissait plus d'une boutade, mais d'une véritable levée de boucliers.

Le personnage qui se livrait à ces interruptions systématiques se nommait Victor Simonneau, il était notaire à Saint-Sylvain. Depuis quelque temps, il régnait entre les Simonneau et les Graindorge une lutte d'influence qui peu à peu tournait à l'aigre et prenait un caractère menaçant. Tout ce que le député Vauxbelles faisait à l'intention des Simonneau était vu de mauvais œil par les Graindorge, et les Graindorge ne pouvaient obtenir de faveur sans que les

Simonneau en fussent jaloux jusqu'à la rage. Placé entre ces deux écueils, ne pouvant obliger ceux-ci sans mécontenter ceux-là, le député était le plus malheureux et le plus embarrassé des hommes. Toute sa tactique consistait à tenir la balance à peu près égale entre les deux familles, et à se maintenir en bonne odeur auprès de l'une et de l'autre par un prodige d'équilibre incessamment renouvelé. C'était un jeu difficile et qui ne pouvait se prolonger longtemps. En effet, les Simonneau venaient de rompre. Un bureau de tabac donné à un protégé de Graindorge avait fait verser la mesure, et les interruptions obstinées du notaire étaient le prélude des hostilités.

Quand Évariste se fut bien assuré du fait et eut compris ce qu'il y avait de sérieux là-dessous, il changea sur-le-champ d'attitude, et se tournant vers Victor Simonneau :

—Monsieur, lui dit-il avec une certaine emphase, si vous avez quelque accusation à porter contre notre honorable député, il vaut mieux vous en expliquer franchement que de procéder par voie d'insinuation. Les hommes d'honneur aiment mieux les coups d'épée que les coups d'épingle. Parlez.

Victor Simonneau n'était pas préparé à un rôle aussi hardi, aussi direct. Il lui répugnait de poser, d'être mis en scène. Célestin Vauxbelles lui avait rendu divers services, et pouvait lui en rendre encore. L'intention du notaire était moins de rompre que de faire sentir son joug; il voulait se tenir sur la réserve sans brûler ses vaisseaux. Aussi l'apostrophe d'Évariste eut-elle pour effet de le déconcerter.

Il balbutia quelques reproches, mais en usant de précautions oratoires et se montrant prodigue de ménagements. Évariste triomphait, il tenait son adversaire courbé sous son regard dédaigneux.

—Eh bien! Monsieur Simonneau, disait-il, sont-ce là tous vos griefs? N'avez-vous plus rien à reprocher à notre honorable représentant?

—Mais son silence! répliquait le notaire avec une certaine hésitation.

—Bah! poursuivit Évariste, ne trouvez-vous donc pas que l'on parle suffisamment à la Chambre? La famille des bavards n'y est-elle pas assez nombreuse? En vérité, vous avez là un goût singulier.

—Mais encore, ajoutait le malheureux placé sur la sellette et livré aux regards de l'assemblée, encore faudrait-il donner signe de vie et fournir un témoignage d'influence!

—Je vous arrête-là! s'écria Évariste. Attendez une minute. Gérenflot, apportez le *Moniteur*. Monsieur Simonneau, ajouta l'orateur quand il se fut muni de la feuille officielle, lisez, je vous prie, ceci, pour servir à votre éducation. Vous y trouverez un rapport fait à la Chambre des Députés, par Célestin Vauxbelles.

—Un rapport? dit le notaire.

—Oui, Monsieur, ajouta Évariste, un rapport! Vous ne vous attendiez pas à cela! un rapport qui autorise la ville de Brives-la-Gaillarde à s'imposer d'un centime à l'extraordinaire.

—Sans doute, dit Simonneau; mais c'est bien peu de chose.

—Bien peu de chose, Monsieur! s'écria Évariste

du ton le plus solennel. Vous appelez peu de chose un fait aussi capital! une ville que l'on autorise à s'imposer! et à l'extraordinaire encore! Vous ne voyez pas là une grande marque de confiance! Monsieur, Monsieur, vous êtes bien difficile.

Le notaire ne pouvait pas continuer la lutte sur ce ton : il le comprit et se retira, laissant le champ libre à ses antagonistes et remettant à un autre jour le soin de sa vengeance. Quant à Évariste, il était radieux, et, reprenant la parole :

—Messieurs, dit-il, pour répondre à d'indignes soupçons, je vous propose d'aller tous demain à cheval au-devant de notre député, jusqu'aux limites de l'arrondissement. Il faut qu'il entre à Saint-Sylvain sous l'escorte de ses amis ; c'est une vengeance digne de lui.

—Adopté! adopté! dit l'assemblée à l'unanimité.

—Gérenflot, ajouta Évariste, tu mettras en réquisition tous les chevaux de la ville ; la journée de demain doit faire époque dans les annales du pays.

Sur ces mots, le cercle des habitués se dispersa, et Graindorge resta seul avec son confident Rieussec.

—Jules, Jules, lui disait-il, tu l'as entendu ce Simonneau. Je le devine, vois-tu, je le perce à jour, cet homme ; je sais à quoi il aspire.

—Eh bien? répliqua Rieussec.

—Il veut être décoré, dit Évariste ; c'est clair comme de l'eau de roche.

III

UNE POPULATION EMPRESSÉE.

D'après les avis reçus à Saint-Sylvain, Célestin Vauxbelles ne pouvait faire son entrée dans le chef-lieu qu'à une heure assez avancée de la journée. Il avait choisi, comme moyen de transport, le coupé de l'administration des postes, qui traversait d'ordinaire l'arrondissement entre cinq et neuf heures du soir. Évariste arrêta ses mesures en conséquence. Un rendez-vous fut pris pour quatre heures devant l'établissement de Gérenflot; on devait partir de là pour se porter à toute bride au-devant de l'honorable mandataire.

Pendant tout le jour, une émotion inaccoutumée régna dans Saint-Sylvain; les esprits y étaient sous l'empire de cette fièvre qui précède les grands événements. Aucune ambition qui ne fût en émoi, aucune curiosité qui ne fût en effervescence. Chacun se préparait de son mieux, les uns au rôle d'acteur, les autres au rôle de témoin. Les hommes apprêtaient leurs placets, les femmes leurs toilettes. L'autorité municipale se trouvait alors entre les mains du père Graindorge, qui ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur son écharpe, et tint à s'assurer que rien n'avait terni l'éclat de cet insigne. La mère Graindorge avait commandé un bonnet pour la circon-

stance, et Mlle Anaïs Graindorge, fort jolie brune de vingt ans, modérait avec peine les élans d'une joie expressive. Même préoccupation, mêmes airs de fête chez les Simonneau; toutes les cervelles étaient à l'envers. Il n'était pas jusqu'au sous-préfet qui ne se ressentît de cette disposition. Ce fonctionnaire comprenait qu'il allait être dominé; sa fierté s'en alarmait par avance.

Quelques minutes avant l'heure assignée au rendez-vous équestre, Evariste se trouva devant l'établissement de Gérenflot. Celui-ci, en garçon ponctuel, stationnait sur la place, à l'ombre d'un orme touffu; il tenait par la bride le cheval du fils Graindorge, et poursuivait un long monologue en lui caressant le garrot. L'animal répondait à ces marques de sympathie par des airs de tête majestueux, et dirigeait ses regards vers toutes les issues, comme s'il eût cherché un cavalier digne de lui. C'était un barbe croisé de Limousin, bête pleine de feu, élégante, avec des jarrets fins et secs, des yeux arabes, une tête menue et légèrement moutonnée. Évariste l'avait nommé Quiroga. Du plus loin que l'animal aperçut son maître, il se fit comme une révolution dans ses allures. Gérenflot ne pouvait plus le contenir, tant il témoignait d'impatience; les naseaux au vent, les oreilles en cornet, il battait la terre de ses pieds et couvrait son poitrail d'écume. Peut-être aurait-il rompu sa bride si Évariste ne se fût approché.

— Là, là, Quiroga! dit-il en promenant la main sur son encolure. Nous sommes bien méchant aujourd'hui

L'animal tressaillit au son de cette voix, et agita

la tête à plusieurs reprises en guise de salut. Cependant, Évariste s'était mis en selle et assurait ses étriers par un petit temps de voltige.

—Maintenant, Gérenflot, ajouta-t-il, va détacher Ariel.

Quiroga et Ariel étaient inséparables. Ce dernier était un beau lévrier d'Amérique, pure race du Pérou. Sa robe était nankin, tachetée de blanc; son poil, doux comme un duvet, devenait si peu fourni à la hauteur du poitrail que la chair en était presque à nu. Aucune famille de lévriers ne peut prétendre à la beauté de ces races américaines quand elles n'ont pas été abâtardies par le croisement ou fatiguées par le climat. Rien de plus doux et de plus expressif que leurs yeux, de plus élégant que leur tête fine et admirablement découpée. La charpente est pour ainsi dire à découvert chez eux : on les dirait tout os et muscles. Le râble s'élève en s'amoindrissant comme celui du lièvre, et se termine par une queue dont on distingue les moindres vertèbres. Ariel appartenait à cette espèce et en était un échantillon fort distingué. À peine lui eut-on enlevé sa laisse qu'il s'échappa en bondissant et vint appuyer ses deux pattes sur l'étrier d'Évariste, comme pour lui demander un témoignage d'intérêt; puis, quand il eut satisfait à ce devoir, il se mit à gambader autour de Quiroga en faisant entendre un jappement aigre à la fois et sonore. Chaque mouvement de cet animal était d'une grâce exquise; il ne prenait pas une attitude qui n'eût l'air d'être arrangée avec art et en vue pour ainsi dire d'un effet de scène. Il semblait poser.

Cependant la place se garnissait peu à peu de ca-

valiers ; l'escadron se formait, et il avait vraiment un fort bel aspect. Situé à peu de distance du Poitou et du Limousin, Saint-Sylvain n'est pas étranger à l'éducation chevaline. Ses prés naturels nourrissent des poulains et des pouliches qui jouissent d'une certaine réputation, et les éleveurs du pays envoient des sujets estimés aux provinces environnantes. Tout habitant aisé de Saint-Sylvain est donc expert en fait de chevaux et a dans son écurie au moins une bête de choix. Aussi comptait-on devant l'établissement de Gérenflot vingt jeunes gens fort bien montés, lorsque quatre heures sonnèrent à la pendule du café. C'était le moment fixé pour le départ : Évariste avait déclaré que l'on n'attendrait personne. De Saint-Sylvain aux limites de l'arrondissement, on comptait cinq lieues de pays, et pour arriver à temps, il n'y avait pas une minute à perdre. Quiroga, d'ailleurs, ne se possédait plus; cette nombreuse compagnie le mettait hors de lui; il en était comme enivré. Jamais Évariste, qui pouvait passer pour un cavalier accompli, n'avait eu tant de peine à le maîtriser; l'animal lui trompait la main par des écarts inattendus, piaffait, pirouettait sur lui-même, se livrait à des actes de révolte très-caractérisés.

— Sois tranquille, mon mignon, tu vas payer cela, lui disait l'illustre Graindorge. Chacun son tour.

Puis, se retournant vers les cavaliers, échelonnés sur la place, et prenant ses grands airs de commandement.

— Tout le monde y est-il? sommes-nous en nombre? s'écria-t-il.

— Oui, répondit une voix.

—Eh bien! en route! ajouta Évariste.

Et, rendant la main à Quiroga, il s'élança du côté de la grande rue de Saint-Sylvain. Jules Rieussec galopait à ses côtés, le reste de l'escadron suivait. Ils venaient d'atteindre les portes de la ville quand un homme déboucha d'un chemin latéral et fit un mouvement pour se joindre à eux. C'était le notaire Simonneau, monté sur un bidet de famille; Évariste étonné ralentit l'allure de son cheval.

—Quoi! vous ici, Monsieur Victor? dit-il au nouveau venu! Vous des nôtres!

—Et pourquoi pas? répondit tranquillement le notaire en mettant son bidet en ligne. Suis-je de trop?

—Au contraire, dit Évariste, soyez le bienvenu, Monsieur Victor; mais il me semble cependant qu'hier...

—Bah! un petit nuage, répliqua le notaire en brusquant l'explication et poussant sa bête pour se maintenir au niveau des autres cavaliers.

Évariste n'insista pas, seulement il se pencha vers Rieussec, de manière à être entendu de lui seul.

—Tu le vois, Jules, lui dit-il, tu le vois, le cafard, le jésuite. Hier, il tranchait du mécontent; aujourd'hui, il capitule. Si ça ne fait pas pitié!

—Que veux-tu, répondit Rieussec, un Simonneau sera toujours un Simonneau.

—Attends, continua Évariste en s'abandonnant au bouillonnement intérieur de sa colère; attends, fils d'Escobar, je vais te servir un plat de ma façon. Je veux qu'il t'en souvienne de cette journée. Tu n'en sortiras que détérioré, si tu en sors. Jules,

ajouta-t-il en se tournant avec vivacité vers son compagnon, les éperons dans le ventre de ton cheval, et à fond de train. Suivra qui pourra.

Prêchant d'exemple, Évariste rendit la bride à Quiroga, qui partit comme l'éclair et fit voler la poussière du chemin. Ariel bondissait autour du cheval, enchanté de se trouver à pareille fête :

—Eh bien ! mon mignon, disait Graindorge à son noble animal, tu voulais de l'espace il y a un quart d'heure. En voilà, dévore-le; ne te gêne pas : les opinions sont libres.

Comme pour répondre à ce défi, le cheval redoublait de vitesse. Sa robe noire se tachetait d'écume, ses naseaux semblaient exhaler du feu. Évariste craignit d'abord que sa troupe ne pût pas soutenir cette allure ; mais au bruit des sabots qui résonnaient sur la chaussée, il comprit qu'il était suivi et maintint Quiroga au galop pendant les cinq lieues qui le séparaient des limites de l'arrondissement. Une fois arrivés au terme du voyage, on se compta ; Victor Simonneau seul manqua à l'appel ; le reste de l'escorte s'était vaillamment comporté. Quant au notaire, il avait essayé de suivre ; mais son bidet s'était positivement refusé à un pareil excès. Au premier tournant du chemin on le perdit de vue et il ne rejoignit la troupe qu'une heure après, exténué, harassé, demandant grâce. Évariste fut impitoyable.

—A cheval, dit-il, voici la malle-poste. A cheval, et tant pis pour les traînards.

En effet la malle-poste arrivait et avec elle Célestin Vauxbelles. Il eut à peine le temps de distribuer çà et là quelques coups de chapeau et quelques poi-

gnées de main. Le courrier était en retard, il fallut se remettre en route à l'instant même. La voiture s'ébranla, l'escorte aussi. C'était pour le député un honneur dont il fallait se montrer vivement touché. Il comprit que son rôle commençait et qu'il convenait de se prodiguer pour des commettants aussi expansifs. Aussi crut-il de son devoir de tenir obstinément la tête hors de la portière et d'envoyer des mots charmants à l'adresse des cavaliers qui s'approchaient le plus des roues du coupé. C'était trancher du bon prince, se dessiner en homme qui connaît les champs et veut le bonheur de ceux qui les habitent.

—Bonjour, Touchard, disait il à l'un ; vos foins ont-ils donné cette année?—Oui.—Allons, tant mieux.

—Phélipeaux, disait-il à un autre, de quoi a-t-il retourné dans la grossesse de votre femme ? est-ce un garçon, est-ce une fille ?

—Un garçon, Monsieur Vauxbelles, faites honneur, répliquait Phélipeaux.

—A la bonne heure, disait le député, vous avez eu la main heureuse cette fois. J'en ferai mon compliment à Mme Phélipeaux.

Quant à Evariste, il n'avait échangé que deux mots avec Célestin, mais ces deux mots témoignaient de l'état de son âme.

—J'ai à te parler, lui avait-il dit.

—Tu sais que je suis à tes ordres, répondit Vauxbelles.

Le trajet se continua ainsi sans incident remarquable. Seulement à une lieue de Saint-Sylvain, un épisode presque inaperçu jeta une petite diversion

dans cette scène. A cette distance se trouve une maison de campagne que l'on désigne dans le pays sous le nom de la Chênaie; c'est un ancien château dont une aile a été restaurée à la moderne, et qu'entourent des massifs d'arbres semés de prairies. Un pavillon en façade sur la grande route en forme une dépendance. Au moment où la malle-poste passait devant ce bâtiment isolé, on put voir derrière les persiennes du pavillon s'agiter un mouchoir blanc, et Célestin Vauxbelles déploya le sien presque à la même seconde. Était-ce un pur effet du hasard, ou y avait-il en cela quelque préméditation? C'est ce que se demandait Jules Rieussec, qui seul avait surpris cette circonstance fugitive.

Quand on arriva à Saint-Sylvain, la nuit était presque close, et Gérenflot en avait profité pour inonder de lampions la porte de son établissement. La maison d'habitation de Célestin Vauxbelles, placée en face du *Café du Commerce,* venait d'être mise également au régime d'une illumination extraordinaire. Sur le seuil de la porte se tenaient douze jeunes filles vêtues de blanc et munies de bouquets démesurés. Toute la musique du pays, violons, clarinettes et orgues de barbarie, se livrait à d'abominables sérénades. Gérenflot avait, en outre, placé les vauriens des environs à la tête de vingt douzaines de pétards qu'ils envoyaient dans les jambes des musiciens et parmi les demoiselles d'honneur, effrayés de cette mousqueterie. Enfin trois salves annoncèrent l'arrivée de la malle-poste et accompagnèrent le député jusque sur le seuil de son logement.

Ce fut au milieu de pareils honneurs que Célestin

Vauxbelles fit son entrée dans Saint-Sylvain. A peine avait-il mis le pied hors de la voiture qu'il se vit ébloui de clartés, accablé de fleurs et embrassé à la ronde par les plus jolies filles de la localité. C'est à grand-peine qu'il parvint dans son salon, où se trouvaient réunies les autorités de Saint-Sylvain. Pour se délivrer de tant d'importuns, le député fut obligé d'invoquer les droits du voyageur, les fatigues de la route, l'heure avancée, le besoin du repos. Chacun, avant de le quitter, voulut pourtant obtenir au moins une poignée de main ou lui glisser quelques mots à l'oreille. Victor Simonneau, qui avait soutenu en héros les épreuves de cette journée et qui devait y perdre un bidet de famille à demi mort sous lui, entraîna le représentant de Saint-Sylvain dans l'embrasure d'une croisée, et là, prenant le ton d'un homme pénétré et malheureux :

—Monsieur Célestin, lui dit-il, les Graindorge deviennent insupportables : il faudra choisir entre eux et nous.

Quant à Evariste, resté le dernier et comme un ami de la maison qui a des droits sans limites, il ne quitta pas Vauxbelles sans lui dire :

—Célestin, j'en ai par-dessus la tête de ces Simonneau ; il est temps d'en finir, vois-tu.

Le député de Saint-Sylvain se coucha sur cette double requête. Ainsi, dès le début, son triomphe s'imprégnait d'amertume et ses palmes se mélangeaient de soucis.

IV

LES VISIONS DE GÉRENFLOT.

Il n'est point ici-bas d'éclat qui ne passe ni de bruit qui ne s'apaise. Saint-Sylvain l'éprouvait; l'ombre et le silence y régnaient de nouveau et semblaient être plus profonds par l'effet du contraste. Les dernières portes se fermaient au loin; les lumières s'éteignaient une à une. La ville s'endormait, et l'on eût dit qu'à raison des excès de la journée son sommeil était plus pesant que de coutume.

Lorsque dix heures sonnèrent au timbre de la cathédrale, une seule maison protestait encore contre ce repos et se défendait contre ces ténèbres : c'était celle où Gérenflot avait placé le siége de son industrie. Le digne garçon s'était montré si généreux en matière de suif que son illumination durait plus que la fête, et dépassait les limites du programme. Disposés sur l'auvent du café, huit lampions continuaient à exhaler une fumée âcre, mêlée de lueurs vacillantes, et le propriétaire de l'établissement contemplait ce spectacle avec l'orgueil que fait naître dans une âme bien placée le sentiment du devoir accompli.

—J'espère qu'elle a été un peu soignée, la réception, se disait-il. Six livres dix sous d'éclairage, sans compter la mousquetade et l'artifice. C'était digne d'un prince du sang !

Cependant l'accent de satisfaction qui éclatait dans ces paroles ne se soutint pas et fit place d'une manière soudaine à un appel suppliant et presque douloureux.

—Mon Dieu! s'écria Gérenflot, que vois-je là? Vite, Gervaise, vite ici avec un fallot.

Celle à qui s'adressait ce cri de détresse était une jeune femme occupée à mettre tout en ordre sur le comptoir du café. D'une main adroite et agile, elle essuyait les flacons garnis de liqueur, renouvelait l'eau de la jardinière, recueillait l'argenterie, comptait sa recette du jour, enfin donnait à toute chose les derniers soins et le dernier coup d'œil. Quelque absorbée qu'elle parût dans cette besogne, son attention était néanmoins partagée, et de temps à autre elle jetait vers les croisées, qui s'ouvraient sur le jardin, des regards soucieux et furtifs.

Au ton de commandement que Gérenflot avait pris en l'appelant à son aide, il était facile de deviner qu'un droit formel enchaînait cette jeune femme à ses ordres. En effet Gervaise appartenait à Gérenflot en vertu des pouvoirs que délèguent la Loi et l'Eglise, et lui devait obéissance aux termes de l'article 203 du Code civil. C'est Évariste qui avait fait autrefois ce mariage, et comme Gervaise était un beau brin de fille, le garçon de moulin avait trouvé l'affaire fort à son gré. Évariste d'ailleurs ne protégeait pas à demi; il dotait Gervaise et lui donnait le café pour bouquet de noce. Pouvait-il faire moins? Gervaise Crétu était la fille d'un fermier des Graindorge, la filleule de sa mère; elle avait grandi sous ses yeux, traitée comme un enfant de la maison, sur le pied de cette domesti-

rité familière et affectueuse qui subsiste encore dans quelques-unes de nos provinces. Ainsi Gérenflot tenait tout de la main de son protecteur : une position, un établissement, une dot et une femme. Que de titres à une reconnaissance sans limites !

Mise en relief par ce petit événement, Gervaise ne s'était pas montrée au-dessous de sa fortune. Quelques mois avaient suffi pour changer la naïve paysanne en dame de comptoir et remplacer la gaucherie par un certain manége. A ce jeu-là, les femmes vont si naturellement et si vite, elles y déploient tant de ressources et d'instinct ! Gervaise ne donnait pas de démenti à son sexe ; elle avait des airs de tête qu'une marquise n'eût point désavoués, des sourires et des grâces qui enchantaient les clients de Gérenflot. Ces succès faisaient l'orgueil et la joie du mari ; il voyait un bel avenir s'ouvrir devant ses sirops et ses limonades. La fleur de Saint-Sylvain était comme enchaînée au comptoir de sa femme ; la jeunesse donnait l'impulsion, les hommes graves s'en défendaient avec peine. Les yeux de Gervaise avaient fait des ravages au sein du tribunal ; les contributions indirectes y résistaient mollement ; le conservateur des hypothèques allait capituler ; la gendarmerie même semblait atteinte dans la personne de ses chefs. Ainsi la magistrature, l'administration et l'armée payaient à l'établissement un tribut de demi-tasses et de petits verres dont Gérenflot était fier à bon droit. Évariste seul se montrait plus sévère sur le choix des moyens et n'acceptait pas cette vogue à tout prix : il armait la jalousie de Gérenflot et le dressait à un système de surveillance.

Au bout de quatre ans d'exercice, Gervaise connaissait tous les secrets du métier ; elle en eût remontré aux limonadières les plus accomplies. Personne ne jouait de la prunelle avec plus d'à-propos, et jusqu'à la limite permise. Souple comme une couleuvre, elle savait se dégager à temps quand la familiarité allait trop loin, et annuler le sens des privautés souffertes en public, en y admettant à peu près tout le monde. C'était de la coquetterie champêtre, la plus raffinée et la plus profonde de toutes. Pour mieux assurer son empire, Gervaise ne se négligeait jamais ; elle prenait de sa personne un soin minutieux, et imaginait des toilettes charmantes. En cela, rien ne la guidait que son instinct, mais il était sûr. Avec un goût naturel, elle mêlait aux modes de la ville quelques atours villageois, et se composait ainsi des costumes de fantaisie qui lui allaient à ravir. Ses bonnets à la paysanne faisaient ressortir les boucles moirées de ses cheveux blonds, ses traits fins et délicats, une bouche toujours prête au sourire et des yeux à incendier une garnison. Son fichu volontiers transparent, ses jupes toujours courtes, ses bras souvent découverts, tout contribuait à répandre sur elle un attrait singulier, quelque chose de délicat et de savoureux, où se confondaient l'élégance des villes et la séve des champs. On eût dit un sauvageon couronné d'une greffe magnifique.

Telle était cette Gervaise, dont Gérenflot réclamait assistance avec une voix éplorée. L'appel était si plaintif, si déchirant, que la jeune femme crut à un assassinat, ou tout au moins à un incendie. Elle s'empara du fallot, s'élança du côté de la porte, et se trouva

en face de son mari, qu'éclaira soudainement la lumière dont elle était armée. Gérenflot semblait anéanti : les bras croisés sur sa poitrine, la tête courbée sous le poids d'une vision fatale, il ne détachait pas les yeux de la façade de son établissement, et semblait y lire son arrêt, écrit dans les dernières lueurs des lampions.

—Eh bien, notre homme, dit Gervaise, qu'est-ce donc? Tu as la figure d'un spectre; qui te bouleverse ainsi?

—Tiens, vois, répliqua l'infortuné Gérenflot, en dirigeant sa main vers les panneaux et l'enseigne du *Café du Commerce.*

—Et puis? dit Gervaise, dont les yeux ne s'étaient point faits encore à l'obscurité.

—Tu ne vois pas? ajouta Gérenflot.

—Non, répondit sa femme.

Le malheureux prit le fallot et le porta avec vivacité vers la boiserie extérieure, puis exhalant un soupir qui semblait tiré du fond de ses entrailles :

—Regarde, maintenant, dit-il à sa femme.

Gervaise examina mieux et comprit le motif de cette sombre douleur. En développant à l'excès le chapitre des lampions, Gérenflot avait voulu faire un acte politique, et prouver qu'il ne reculait devant aucun sacrifice quand il s'agissait de ses opinions. Mais ce dévouement n'était pas aveugle, irréfléchi, et il n'avait jamais entendu le pousser jusqu'à la détérioration de son mobilier. Or, le suif officiel, livré aux lois de l'équilibre et favorisé par la pente, s'était évertué en se liquéfiant, et, tombant goutte à goutte, soit sur l'enseigne, soit sur les panneaux ex-

térieurs, y avait formé une suite de cristallisations qui semblaient empruntées aux décors de l'art gothique. Les lettres de l'enseigne en étaient souillées; le nom même de Gérenflot disparaissait sous cette immonde enveloppe. Quant aux panneaux que décoraient des queues de billard, groupées avec un art infini, ils étaient sillonnés dans toute leur longueur par d'odieuses stalactites. C'était une véritable profanation : un âme plus forte que celle de Gérenflot en eût été ébranlée.

—Eh bien! s'écria-t-il, tu le vois maintenant. Nous avons une enseigne au saindoux; il ne reste plus qu'à la sauter à la poêle. Gueux de lampions!

Gervaise chercha vainement à calmer son mari, à adoucir sa blessure, à l'arracher à ce spectacle.

—Non, disait Gérenflot, je ne me coucherai pas que tout ne soit en ordre. J'y passerait la nuit s'il le faut. Ah bien oui! dormir quand on a sur le cœur une pareille ordure! Et puis, que dirait M. Évariste?

Depuis un moment, la jeune femme n'était plus à l'entretien; elle avait entendu au loin, et dans la direction du jardin attenant au café, un bruit qu'elle semblait attendre. Rentrer dans la salle et voler vers la croisée entr'ouverte fut l'affaire d'un instant.

—Chut! dit-elle.

Tout se tut; elle revint plus tranquille et prit ces manières de chatte à l'usage des femmes qui veulent endormir les soupçons :

—Veux-tu que je t'aide, notre homme? dit-elle.

—Non, Gervaise, répliqua le digne Gérenflot; je m'en tirerai bien tout seul. Va te mettre au lit, ma petite. Tu as eu assez de mal aujourd'hui.

—As-tu au moins tout ce qu'il te faut? dit la jeune femme en insistant pour la forme.

—Oui, Gervaise, répondit Gérenflot, qui disposait déjà la double échelle le long de la façade. Porte-moi seulement le baquet de la cuisine.

Elle obéit, puis se retira en prêtant l'oreille à tous les bruits. Pendant ce temps, Gérenflot gravissait les barreaux de son échelle et se livrait avec une ardeur fiévreuse à un lessivage général de ses boiseries :

—Voilà un métier! se disait-il. Faire peau neuve à onze heures du soir! Travailler la nuit comme les voleurs et les chouettes! M. Célestin peut dire qu'il me la coûte belle! On me nommerait n'importe quoi, maréchal ou capitaine de pompiers, qu'on ne ferait rien de trop. Mais ça ne retourne jamais pour nous autres, pauvres gens. J'y perdrais vingt enseignes qu'on ne m'en saurait pas plus gré. Ah! si ce n'était pas pour M. Évariste, ajouta-t-il avec un soupir qui partait du cœur, il y a longtemps que je lui aurais tourné le dos à ce gouvernement. Un peu que je dégraderais mon enseigne pour ses beaux yeux.

Il fallait que la douleur fût bien vive chez Gérenflot pour l'amener à une révolte aussi caractérisée. Ces plaintes le soulageaient; il y trouvait une force nouvelle pour faire disparaître les corps étrangers qui déshonoraient sa façade. Cependant, à mesure que l'enseigne reprenait son aspect et que les panneaux se débarrassaient de leur couche impure, il sentait renaître chez lui de meilleurs sentiments. A minuit, quand son œuvre de restauration fut ache-

vée, la paix était rentrée dans son âme et le calme dans son opinion. Un seul souvenir survécut à cette épreuve : celui d'une journée bien remplie.

—Je puis aller me coucher maintenant, se dit-il avec un épanouissement visible; voilà de la bonne besogne.

En effet, l'honnête industriel venait de rentrer ses ustensiles, et, après un coup d'œil jeté autour de lui, il ajustait le dernier panneau de sa boutique, lorsqu'un léger bruit éveilla son attention. La porte de M. Vauxbelles, située en face de la sienne, semblait crier sur ses gonds; il dirigea les yeux de ce côté. Un homme sortit de la maison, et Gérenflot, de la distance où il était, crut reconnaître le député.

—M. Célestin! se dit-il sous le coup d'une première surprise. Bah! pas possible! A ces heures? A peine arrivé de voyage?

Cependant, la curiosité s'en mêla et donna à Gérenflot l'idée de s'assurer du fait. Il acheva de fermer son café, et, faisant le moins de bruit possible, il revint se mettre en observation à peu de distance de la maison de M. de Vauxbelles. Dans l'une des ruelles latérales se trouvait une écurie; Gérenflot en vit déboucher un homme qui tenait un cheval par la bride, et se mit en selle avec quelques précautions. Cette fois, il n'y avait pas à en douter; Gérenflot avait reconnu le député : c'était lui; plus d'incertitude, plus de doute. Intrigué, il le suivit à quelque distance. Le cavalier maintenait sa monture au pas, comme s'il eût craint d'éveiller l'attention, et se dirigeait hors de Saint-Sylvain. Quand il eût dépassé les dernières maisons, et qu'il se trouva en rase campa-

gne, il piqua des deux et disparut. Gérenflot le vit s'évanouir dans un nuage de poussière :

—Bon voyage! s'écria-t-il. Est-il étonnant ce M. Célestin? Où diable peut-il aller à ces heures? Il faut qu'il ait oublié quelque chose à Paris.

Cette apparition avait jeté Gérenflot dans une profonde surprise; aussi revint-il fort tourmenté du côté de son domicile. Pour regagner ses pénates, il devait longer le jardin du café, et entrer par une porte latérale. Ce jardin, annexe de son établissement, était contigu à ceux des maisons voisines, et ne s'en trouvait séparé que par une haie vive. Cette disposition était générale pour toutes les habitations de Saint-Sylvain. Chacun avait ainsi sous sa main un petit carré de verdure, arrangé tantôt en verger, tantôt en potager, et qui allait aboutir aux eaux de l'Argentine. Parfois même, de jardin à jardin, il régnait des communications tolérées par l'usage ou ménagées pour la commodité des relations.

Gérenflot s'apprêtait donc à rentrer chez lui, et il introduisait sa clef dans la porte de son domicile, quand il lui sembla entendre quelque bruit du côté du jardin. Il entra et ne vit personne. Les feuilles de la haie gardaient seules un balancement difficile à expliquer. L'âme de Gérenflot n'était pas prompte au soupçon; aussi passa-t-il outre et se dirigea-t-il vers le corps du logis. Là, une nouvelle surprise l'attendait. Un chien passa près de lui à le raser, et, d'un bond extraordinaire, franchit la haie et disparut dans le jardin de la maison voisine. Gérenflot connaissait trop bien les allures de cet animal pour prendre le change sur son compte.

—Tiens! dit-il, c'est Ariel! Ariel ici!

Ce fut la seule réflexion que cette rencontre arracha à la philosophie de Gérenflot. Cependant les aventures de cette nuit avaient laissé quelques traces dans son esprit, et il éprouvait quelque peine à se rendre compte de ces apparitions successives.

—Au fait, se disait-il, voilà bien des mystères : M. Vauxbelles qui monte à cheval à une heure du matin; Ariel qui vient faire des promenades par-dessus nos haies. Toute la ville serait donc en l'air, à ce compte. Allons, mon pauvre Gérenflot, autant croire que tu as la berlue.

V

LES GUELFES ET LES GIBELINS.

La guerre intestine dont Saint-Sylvain était menacé couvait depuis longtemps dans les esprits, comme la foudre dans les flancs des nues. Bien des signes en avaient trahi l'approche et dénoncé les progrès. On se sentait à la veille de l'un de ces événements qui changent le sort des empires, de l'une de ces convulsions qui ébranlent un pays jusque dans ses fondements. Ainsi devait être l'Angleterre au moment où éclata la lutte des deux Roses; l'Italie, quand elle se partagea entre les Guelfes et les Gibelins.

La nomination de Célestin Vauxbelles, au moment où il se mit pour la première fois sur les rangs, avait été une sorte de surprise. L'arrondissement était pris au dépourvu, il n'eut pas le temps de se reconnaître. L'audace d'Evariste fit merveille dans un pareil moment; agissant lorsque personne n'agissait, il eut toutes les gloires de la campagne et tous les honneurs du résultat. C'était l'heure où notre héros arrivait de Paris avec ses prestiges et tournait les têtes de la jeunesse du lieu. Il avait la vogue; son candidat l'eut aussi. Évariste ne s'en tint pas là; il parcourut les environs et se montra bon prince vis-à-vis des fermiers, s'inonda de piquette sans froncer le sourcil, parla des avoines en connaisseur, des sainfoins, des trèfles, des luzernes, comme un ami de la nature, et réalisa à peu de frais la conquête de tous ces braves gens. Dès lors l'élection changea de caractère, elle devint une espèce d'acclamation. Célestin Vauxbelles fut porté sur le pavois parlementaire.

Une fois élu, il lui était impossible de méconnaître la main qui l'avait élevé. Il était l'œuvre d'Évariste, rien de plus; Évariste pouvait le briser comme il l'avait créé. Ce sentiment pesa sur la carrière de Vauxbelles; il s'habitua à envisager toutes les questions au point de vue d'Évariste. Eût-il voulu secouer cette chaîne, se dérober à cet asservissement, que son protecteur l'eût rappelé sans pitié aux circonstances de son origine. De là un renversement de rôles : Graindorge dominant la politique de Célestin, Célestin faisant, à Paris et à Saint-Sylvain, les affaires de Graindorge.

Pour justifier ces procédés, Évariste s'était créé une théorie qu'il poussait jusqu'à l'abus. Il posait en principe que, dans l'intérêt de Vauxbelles, on ne pouvait donner trop d'importance aux Graindorge. L'idée ne manquait pas d'originalité; elle mettait d'un seul côté les bénéfices de la position et l'auréole du désintéressement. Ainsi, pour que Célestin fût député à toujours, il fallait que les Graindorge remplissent Saint-Sylvain du bruit de leur nom et de leur pouvoir; aucune influence ne devait subsister près de celle-ci. C'était un soleil jaloux qui excluait tous les astres secondaires.

On devine ce qu'avait pu faire Vauxbelles sous le feu de ces beaux systèmes. Au fond, c'était un cœur honnête et qui, avec plus de liberté, aurait suivi un meilleur chemin. Le bien y dominait : il en avait la volonté, mais non la force. Le point de départ était d'ailleurs mauvais. Célestin ne se faisait aucune illusion sur ses titres : il sentait qu'il n'était pas arrivé par son mérite, et que le motif de ce choix se trouvait en dehors de lui. Comment lutter? Où trouver un appui? Il ne l'essaya même pas et se laissa entraîner aux nécessités de son rôle. Arrivé à Paris, l'exemple acheva de le rassurer; il prit du courage en regardant autour de lui et ouvrit hardiment une agence à l'usage des Graindorge.

En tête du programme d'Évariste figurait la tâche d'assurer la prépondérance électorale de la famille du meunier. Si, dans la première campagne, le hasard avait beaucoup fait, il s'agissait cette fois d'en maîtriser les chances. La fortune a des retours contre lesquels le génie d'Évariste voulait se mettre en

garde. Sans doute, quel que fût le caractère des listes, l'influence des Graindorge avait une certaine valeur. Ils étaient propriétaires, industriels, spéculateurs; ils tenaient à l'agriculture par le froment, au commerce par la farine; ils s'occupaient en grand de l'élève du cheval, encombraient le marché de leurs fourrages, prêtaient de l'argent aux cultivateurs nécessiteux, étendaient enfin sur toute la contrée le réseau de leurs affaires. Activité, richesse, esprit d'entreprise, réputation de probité, c'était plus qu'il n'en fallait pour maintenir leur crédit et assurer leur ascendant en tout état de cause.

Évariste désirait mieux que cela; il voulait régner sans partage. Parmi les membres de la municipalité de Saint-Sylvain se trouvaient des hommes qui n'étaient pas dévoués sans réserve à la dynastie des Graindorge. Il travailla à les éliminer et parvint à composer le plus pur des conseils sous les ordres du plus solide des édiles. Cet édile était son père; quant aux conseillers, c'était la fleur de leurs créatures, les âmes damnées de la famille. Dès lors rien ne se fit à Saint-Sylvain que sous le bon plaisir de cette maison. Elle tenait la sous-préfecture en échec et souvent lui dictait la loi par l'intermédiaire du député. Quiconque résistait ouvertement était brisé. Il faut dire que les Graindorge faisaient rarement de tels exemples. Au fond c'étaient de bonnes gens, parvenus à l'empire sans trop d'efforts, en usant sans trop de souci, ayant su, au milieu de leurs travers, se défendre du pire de tous, l'insolence des parvenus; humains, charitables, accessibles aux malheureux, et tendant volontiers la main à ceux qui se trouvaient

encore dans le rang d'où ils étaient sortis. En fait de dictature, Saint-Sylvain pouvait tomber plus mal et rencontrer de plus mauvais maîtres.

A peine investie de ses pouvoirs, cette municipalité s'empressa d'enrichir les listes électorales de tous les Graindorge négligés jusqu'alors. Il en sortait de tous les coins de l'arrondissement; c'était une pullulation effrayante. Évariste ne pouvait croire à une telle parenté, qui montait à vue d'œil comme le flux de la mer. On savait les Graindorge en crédit; tout le monde voulait en être. Autant l'électeur s'efface et dissimule ses droits, quand il s'agit de figurer, sur le banc des jurés, aux audiences criminelles du ressort, autant il se montre et additionne jusqu'au dernier centime d'impôt, quand il est question de mettre la main au gâteau des faveurs et prendre une part à la curée générale. En un tour de main, on compta vingt Graindorge de plus sur les listes électorales : les Graindorge-Maréchal, les Graindorge-Martin, les Graindorge-Michel, les Graindorge-Calemard, les Graindorge-Louchon, les Graindorge-Corniquet, et une suite d'autres qui étaient aux Graindorge sans en porter le nom. Ce fut l'apogée de la fortune de cette famille et l'instant le plus lumineux de l'étoile d'Évariste. Il ne pouvait traverser l'arrondissement sans y être l'objet d'un hommage universel et recueillir sur ses pas de longs murmures d'admiration ou de sympathie.

Tout succès arrivé à ce point ne peut que décroître : des jalousies ardentes le minent au pied, et au moment où on croit l'avoir bien consolidé, il s'écroule. C'est ce qui arriva aux Graindorge.

Quelques efforts qu'ils eussent faits pour cela, ils n'avaient pu entamer la magistrature par aucun côté. La magistrature, de temps immémorial, était l'apanage des Simonneau. L'un d'eux était le notaire le plus occupé du ressort, un autre présidait le tribunal de Saint-Sylvain, d'autres siégeaient sur les fauteuils de juges, d'autres enfin y exerçaient comme avoués ou avocats. Parmi les Graindorge, il ne se trouvait pas un seul homme de robe; Évariste n'avait pu franchir le seuil de la profession. Aussi la magistrature de Saint-Sylvain ne relevait-elle que de sa propre initiative et se refusait-elle à entrer dans le cercle d'influence où Evariste avait peu à peu attiré le reste de l'arrondissement. C'était comme une ombre jetée sur son triomphe, et cette ombre menaçait de s'étendre. Le premier résultat d'un pareil schisme avait été de donner aux mécontents un point d'appui et de préparer les éléments d'une levée de boucliers.

Les Simonneau se tinrent d'abord sur la réserve; ils ne s'enhardirent que lorsqu'ils eurent vu à quelle exploitation régulière Saint-Sylvain était livré. Sans être plus scrupuleux que les Graindorge, les Simonneau y apportaient plus de discrétion et voulaient au moins sauver les apparences. Cependant, lorsqu'ils virent la manne des faveurs pleuvoir sans relâche sur le camp ennemi et la disette en matière de rubans et de promotions dévaster le leur, ils se décidèrent à lever le masque et à entrer résolument en ligne. Ce fut le notaire qui fut nommé chef de la croisade; on le savait ardent, ferme, opiniâtre; on lui remit la conduite des hostilités.

Pour les mener avec fruit, il fallait se placer sur le

terrain où les Graindorge avaient retranché leurs forces. La race des Simonneau n'était ni moins ancienne ni moins nombreuse que celle de leurs antagonistes. Si elle ne comptait pas autant de membres dans l'industrie et le commerce, elle touchait, par le notariat, à toutes les professions, et par l'administration de la justice, à toutes les classes. Moins favorisée du côté de la richesse, elle prenait sa revanche du côté de la considération. Il ne s'agissait donc que de faire un appel à tous ceux qui, de près ou de loin, tenaient à cette famille, à ces clients directs ou indirects; puis, quand le dénombrement serait achevé, d'amener tout ce monde en bon ordre vers les listes électorales et d'en obtenir l'inscription. Au besoin, et s'il y avait résistance, on userait de toutes les voies légales, et pour cette opération les clercs ne devaient pas manquer.

Ce plan de campagne fut exécuté à la lettre et avec une infatigable persévérance. Victor Simonneau convoqua le ban et l'arrière-ban de sa tribu, vérifia les cotes des contributions, chercha partout des recrues et en trouva. On vit figurer alors sur les listes électorales des noms qui s'en étaient tenus constamment éloignés; des Simonneau-Coquillard, des Simonneau-Michu, des Simonneau-Leclerc, des Simonneau-Touchard, des Simonneau-Fenouille, des Simonneau-Cadichon, qui peu à peu faisaient nombre, et se mettaient en équilibre avec la légion des Graindorge. Chaque année le flot grossissait, et, pour aider au mouvement, le notaire alla jusqu'à emprunter quelques électeurs aux arrondissements voisins, à l'aide de transferts de domicile. Les Graindorge essayaient

bien de lutter; mais leur effort était fait, ils avaient épuisé leur chance. Parfois même les Simonneau allaient plus loin : ils exécutaient des trouées dans le camp ennemi en attaquant des inscriptions mal justifiées et conduisant devant la cour royale des électeurs dont les titres leur semblaient suspects. Dans ces escarmouches, plus d'un Graindorge resta sur le champ de bataille, tant les Simonneau étaient passés maîtres en subtilités et experts en procédure.

Ce duel se prolongea pendant trois ans, sans que les Simonneau eussent démasqué leurs prétentions. Leurs coups visaient plus haut que les Graindorge ; ils voulaient amener Célestin à composition : c'était une lutte d'influence. Aussi y avait-il des deux parts accord tacite pour respecter le député; Vauxbelles semblait désintéressé dans ce conflit et entièrement hors de cause. Seulement lorsque, après s'être comptés, les Simonneau se furent reconnus en force, ils prirent le langage d'hommes qui se sentent sur un meilleur terrain. Sans être maîtres de l'élection, ils pouvaient en balancer les chances; c'était beaucoup, c'était tout pour eux. Dès lors il fallait user d'une autre justice distributive envers les deux partis qui divisaient Saint-Sylvain, et renoncer à ces procédés exclusifs qui avaient si longtemps ulcéré les cœurs des vaincus. Évariste était battu en pleine brêche : la dictature lui échappait.

Célestin Vauxbelles fut obligé de subir cette situation nouvelle : il n'avait qu'un maître naguère, alors il en eut deux. Sa tactique consista à les opposer l'un à l'autre, les Simonneau aux Graindorge, les Graindorge aux Simonneau. Partagé, le joug était

moins pesant; mais des embarras sans nombre le rendaient plus pénible. Évariste n'était plus aussi absolu; mais il était inquiet, ombrageux; de son côté, Victor Simonneau se montrait insatiable. Il y avait, d'une part, une ancienne situation à maintenir, de l'autre, une nouvelle position à prendre. Célestin en fut quitte pour avoir deux agences, l'une à l'usage des Graindorge, l'autre à l'usage des Simonneau. Il devint le solliciteur le plus infatigable de la chambre, lassant les bureaux, mettant un prix à chacun de ses suffrages. Tout ce qu'il y avait dans sa nature de réservé, de discret, d'honnête, fit place à une ardeur démesurée d'honneurs et d'avancement qui réagit des autres sur lui-même, et lui fit désirer pour son compte des promotions qui firent scandale. Jamais on n'avait vu marcher à plus grands pas dans la carrière de la magistrature et arriver d'un bond plus imprévu jusqu'aux postes les plus élevés.

Cependant, malgré cette diversion, Célestin Vauxbelles n'en restait pas moins en face de grandes difficultés. Les sessions se succédaient; la législature allait toucher à son terme. Pourrait-il jusqu'au dernier moment tenir ralliés dans sa main deux partis envieux l'un de l'autre? C'était une entreprise difficile à conduire, et il fallait une grande prudence pour n'y pas échouer. Les premiers mots qu'il avait entendus lui prouvaient qu'une rupture était imminente, et que Saint-Sylvain allait servir de théâtre à une autre guerre des Guelfes et des Gibelins, à une autre querelle des deux Roses.

VI

LES AMBITIONS D'ÉVARISTE.

Le lendemain du jour où s'accomplit cette entrée triomphale, Évariste pénétra dans la chambre de Célestin avec le premier rayon du soleil. Vauxbelles était garçon; sa porte n'était donc pas défendue par la présence d'une femme. Comme obstacle à des invasions matinales, il n'y avait chez lui qu'un vieux serviteur, le père Joblet, attaché depuis un demi-siècle à la maison de Vauxbelles. Joblet avait fait une résistance héroïque et défendu le terrain pied à pied; mais Évariste n'était pas homme à tenir compte d'une consigne : il passa outre.

Réveillé en sursaut, Célestin jouit d'un singulier spectacle. Un lévrier, campé fièrement sur son lit, le tenait comme en arrêt, tandis qu'autour de lui on ouvrait bruyamment les croisées, et que les flots de lumière inondaient l'appartement.

—Qu'y a-t-il? qu'est-ce? dit-il en se mettant sur son séant et cherchant à rappeler ses esprits.

—Ne te trouble pas, répondit Évariste. C'est un ami! Ils sont toujours là, comme dit la romance.

En même temps, il acheva de relever les persiennes, sans égard pour les yeux de Célestin; puis, se retournant du côté de l'alcôve, il aperçut Ariel qui, assis sur son derrière et l'oreille au vent, surveillait

les mouvements du député. Avec son fouet de chasse, Évariste administra une leçon de politesse à l'animal, qui alla se cacher en hurlant.

—Cela vous apprendra, mon fils, dit paternellement Graindorge, à connaître votre monde! Se conduire ainsi vis-à-vis d'un député, fi donc! Qu'est-ce que c'est qu'un pareil genre? Vous compromettez votre maître, Ariel.

Pendant que notre héros mettait l'occasion à profit pour achever l'éducation de son chien, Célestin Vauxbelles avait pu se reconnaître. Le chapitre des corvées commençait; elles tiennent une grande place dans l'existence du député. Un député se doit sans réserve aux importuns : c'est sa fonction, sa destination expresse. Aussi Vauxbelles acceptait-il ce rôle en homme résigné : seulement, il eût volontiers reculé l'ouverture de ses audiences et accordé au sommeil quelques heures de plus. La vigilance d'Évariste le contrariait : cependant il composa son visage et sourit au visiteur comme peut sourire un homme réveillé en sursaut.

—Tu es bien matinal, mon ami! lui dit-il.

Graindorge avait reçu du ciel une de ces organisations impatientes à qui le mouvement est nécessaire. Il allait et venait dans la chambre de Célestin, touchait à tous les meubles, bouleversait les objets de toilette, et parcourait d'un œil plus distrait que curieux les papiers étalés sur les tables. Dans ce rapide inventaire, un briquet chimique lui tomba sous la main; il en fit jaillir du feu, et, allumant son cigare, il vint s'asseoir près du lit où Vauxbelles s'était accoudé.

—Célestin, lui dit-il d'un ton sérieux, je broie du noir depuis quelque temps; impossible de fermer l'œil. Je tourne à l'ambition, mon cher; j'y tourne que ça m'effraye.

—Bah! répondit le député avec un sentiment visible d'inquiétude, de l'ambition! et pourquoi?

—C'est l'âge qui me vaut cela, j'incline à le croire, poursuivit Évariste. Qu'est-ce qu'il me fallait jusqu'ici? Une douzaine de Simonneau à faire damner et cinq ou six petites femmes à rendre heureuses. Voilà tout. Quand j'avais Quiroga entre les jambes et Ariel à mes côtés, un bon havane aux lèvres et Gérenflot à portée de ma cravache, je ne sais pas de roi sur la terre qui fût plus satisfait que moi et plus fier de vivre. Et bien, Célestin, cela ne me suffit plus; le néant se fait dans mon esprit, j'ai du vague à l'âme.

Ces paroles mélancoliques étaient accompagnées d'immenses bouffées de tabac qu'Évariste exhalait de sa bouche. Un nuage âcre et pénétrant s'était formé sur la tête de Célestin et l'enveloppait de toutes parts. Le député toussait, se mouchait, s'essuyait les yeux; mais Graindorge, à qui cette atmosphère était naturelle, ne voyait pas dans ces mouvements une protestation de sens plus délicats que les siens. Il s'était de nouveau levé et recommençait son inspection du mobilier. Dans un coin de la chambre se trouvait une cave, meuble élégant garni de liqueurs fines. Il l'aperçut et se versa un verre de curaçao.

—Oui, mon cher, s'écria-t-il après l'avoir vidé d'un trait, oui, mon bon Célestin, j'ai du vague à l'âme. Explique-moi ça.

—Un moment d'ennui, Évariste; qui n'en a pas dans sa vie? répliqua Vauxbelles, jaloux d'éluder l'attaque.

—Non, mon ami, non, c'est sérieux; je m'y connais. Il s'est fait une révolution dans mon caractère. Je me suis tâté, vois-tu. Il y a quelque chose là, ajouta-t-il en se frappant le front avec un geste impérial.

—Là? dit Vauxbelles.

—Là! poursuivit Évariste dont la figure respirait l'enthousiasme. Écoute, Célestin, depuis quelque temps je les suis de près, tes hommes d'État. Petite bière, mon cher, petite bière. Si ce n'était pas les journaux, qui sont payés pour enfler leurs mérites, ils tomberaient à plat, ces hommes; il n'y aurait pas assez de sifflets en France pour leur faire la conduite.

—Évariste! dit Célestin, en essayant de le rappeler à des appréciations plus modérées.

—Ça me part, vois-tu, continua Graindorge, qu'entraînait le feu du discours. Je ne vois pas un homme dans tout cela, pas un. On vient refaire tous les jours le même discours, ressasser les mêmes phrases; mais un gaillard à éloquence carrée, qui dise les choses comme elles sont, qui traite les gens ils le méritent, il n'y en a point, mon cher, et cela manque.

—Mais il me semble... dit Vauxbelles.

—Rien, néant, tas de poules mouillées! ajouta Évariste avec véhémence. Parbleu! je conçois que l'on s'efforce de monter au pouvoir : la place est bonne, à ce qu'on dit, et l'on y a les coudes à l'aise,

soi et les siens; mais quand on veut les choses il faut les gagner; il faut mettre l'épée au poing, le casque en tête, et marcher à l'escalade. Alors, de deux choses l'une : ou l'on arrive, ou l'on reste sur le carreau. Oh! si j'étais là! si j'étais-là! poursuivit Graindorge avec le geste d'un conquérant; mais j'ai passé à côté de ma carrière.

Cette sortie aurait pu conduire très-loin Évariste si, au moment où il s'enflammait, le père Joblet n'eût doucement et discrètement entr'ouvert la porte.

—Monsieur... dit le vieillard, s'adressant à son maître.

Ce fut Graindorge qui répondit :

—Qu'est-ce, Joblet? on ne peut donc pas causer tranquillement pendant deux minutes? Renvoyez les importuns : nous ne sommes visibles pour personne.

Après ce congé signifié dans les formes, Évariste s'apprêtait à reprendre son discours; mais le père Joblet n'obéissait pas à l'ordre qu'il avait reçu.

—Monsieur... disait-il en se tournant toujours du côté de son maître.

—Eh bien, quoi? reprit Graindorge; que signifie cette obstination? Vous n'avez donc pas entendu, Joblet?

—Faites excuse, dit le vieillard, mais c'est que M. le sous-préfet est en bas. Il demande si Monsieur est visible.

Vauxbelles comprit que c'était à lui d'intervenir; il ne pouvait pas donner une audience dans son lit au premier fonctionnaire de la ville, et l'admettre aux détails de son petit lever.

—Joblet, dit-il, tu présenteras mes excuses à M. le sous-préfet et tu lui diras que je ne suis pas en état de le recevoir. J'irai lui présenter mes devoirs dans la journée.

Le père Joblet se retira sur ces mots. Évariste, au moment où le vieillard fermait la porte, crut devoir ajouter :

—Oui, Joblet, vous présenterez nos excuses au sous-préfet. Fâchés! désespérés du contre-temps; mais nous irons le voir dans la journée.

Évariste tenait de nouveau sa victime. Cependant il parut un moment disposé à lui accorder quelque répit. S'approchant de la cave à liqueurs, il en tira un flacon rempli de marasquin, s'assura, à l'aide d'un flair exercé, de la qualité du liquide, s'en versa un verre et le dégusta avec la lenteur et la gravité d'un connaisseur. Vauxbelles crut en être quitte; il descendit de son lit et se mit en mesure de faire sa toilette du matin. Déjà il avait pris en main son blaireau et préparé sa mousse savonneuse, quand Évariste l'arrêta :

—Mon cher, lui dit-il, je porte Saint-Sylvain sur les épaules; il faut que tu me tires de là, il le faut.

—Et comment? répondit Vauxbelles, qui cherchait des diversions en donnant le fil à son rasoir.

—Comme tu le voudras, ajouta Évariste, tu as le choix des moyens; mais il faut que tu me tires de là. Tant que personne ne m'offusquait ici, tant que j'y étais le maître absolu, je pouvais me contenter de ce rôle. Quoique Saint-Sylvain fût indigne de moi, il m'appartenait; mais aujourd'hui voici que les Simonneau grandissent, qu'ils veulent marcher mes

égaux. Des Simonneau ! ajouta-t-il avec l'expression d'un profond dédain. C'est là le comble ! une race de procureurs ! un régiment de robes noires ! Et tu veux que je reste un quart d'heure de plus dans cette bicoque ? Ah ! Célestin !

—Mon Dieu ! je ne prétends rien t'imposer, répliqua Vauxbelles, peu habitué à ce ton de reproche.

—Célestin, ajouta Évariste avec une certaine émotion, tu es mon ami, tu ne veux pas me faire manquer ma carrière. Il est un âge où l'on se doit à son pays. J'ai là quelque chose, te dis-je, et tu me verras à l'œuvre. Je ferai peau neuve, je ferai voir ce que vaut un Graindorge parvenu à toute la maturité de ses idées. Il y a beaucoup à faire en France ; c'est un pays de ressources : on ne le connaît pas bien. Les hommes seuls manquent.

—Sans doute, mais où en trouver ? dit Vauxbelles, donnant à son insu dans un piége.

Évariste ne répondit pas sur-le-champ ; seulement, un éclair de confiance et d'orgueil passa sur sa physionomie. Choisissant dans la cave à liqueurs un nouveau carafon, il s'humecta d'un verre d'anisette de Bordeaux, et lui rendit, à l'aide d'un claquement de langue, un de ces hommages qui valent tout un discours. Quand il eut payé ce nouveau tribut aux spiritueux de son ami, il passa les mains sur ses moustaches et ajouta :

—Célestin, on a besoin d'hommes, n'est-ce pas ? Tu l'avoues, tu en conviens ? Eh bien, occupe-toi de me placer un peu haut. Le ciel et Graindorge feront le reste. Dieu protège la France !

—Mais que veux-tu donc? dit le député fort entrepris. Je ne puis pas te faire ministre.

—J'en conviens! répondit Évariste.

—C'est fort heureux! dit Vauxbelles.

—Il faut vouloir ce qui est possible, ajouta l'illustre Graindorge. Mais, à défaut d'un portefeuille, j'accepterais une recette générale. Cela conduit à tout.

—Une recette générale! s'écrie Vauxbelles, épouvanté : y songes-tu?

—Oui, dit Évariste.

—Ce n'est pas une plaisanterie?

—Pas le moins du monde. J'ai entendu dire qu'on y sert avantageusement le pays. Or, une idée m'obsède depuis six mois : celle de servir mon pays. On ne me l'ôterait pas de la tête.

—Une recette générale! mon cher, dit Vauxbelles, d'un ton désespéré; mais tu ne sais pas ce que c'est! Dès qu'il s'en trouve une de vacante, on se l'arrache. J'aimerais autant que tu me demandasses une principauté.

Cette réponse, empreinte d'un profond accent de conviction, toucha Évariste; il ne voulut pas laisser plus longtemps son ami au régime des choses impossibles.

—Mon cher, lui dit-il, ne t'afflige pas. Tu me dis qu'une recette générale est un morceau dur à obtenir; n'y pensons plus, j'y renonce. Voyons, reprends tes esprits; je ne suis pas ici pour te fatiguer, pour te saturer de fiel, pour t'abreuver d'angoisses. Je suis ton ami, ton Évariste, comme tu es mon Célestin. Entre amis, on est fait pour se comprendre.

—A la bonne heure! dit Vauxbelles.

—Cherchons donc autre chose, ajouta Graindorge, revenant à la charge avec une imperturbable persévérance. Écoute, Célestin.

—J'écoute, dit le député, déposant de nouveau le rasoir, comme s'il eût renoncé à achever sa barbe cent fois interrompue.

—Que penses-tu de la diplomatie? dit Évariste.

—De la diplomatie? répondit Célestin avec un ton qui laissait présager une opinion défavorable.

—On en parle, ajouta Évariste, comme d'une carrière où l'on peut servir avantageusement son pays.

—Elle est bien courue, dit Vauxbelles.

—Je le sais, poursuivit Évariste; les grandes familles s'y jettent, l'aristocratie y abonde. Cela m'irait d'autant mieux, mon cher, que j'ai toujours eu un faible pour les gentilshommes. Il faut aller où ils vont.

—Sans doute, dit Vauxbelles, que cette demande jetait dans un nouvel embarras.

—Célestin, mon bon Célestin, je vais tout te dire, reprit Evariste, se laissant aller à une effusion soudaine. Pousse-moi dans la diplomatie, et je m'allie à une des plus anciennes familles du pays.

—Bah! s'écria Vauxbelles, que cet aveu frappait d'une nouvelle surprise.

—Oui, mon cher, à des seigneurs de la plus vieille roche, à des gens qui remontent à Philippe-Auguste par les femmes.

—Et leur nom?

—C'est mon secret, mon cher, tu le sauras quand les choses seront plus avancées.

Ces paroles amenèrent sur le visage de Célestin Vauxbelles une expression profonde d'inquiétude et

de malaise. On eût dit qu'elles le frappaient au cœur, à l'endroit le plus douloureux et le plus sensible. Il ne s'était pas remis de cette épreuve quand la figure du père Joblet reparut de nouveau dans le clair-obscur de la porte entre-baillée.

—Messieurs... dit le vieux serviteur.

—Qu'est-ce encore? répliqua Évariste.

—Une visite, ajouta Joblet, M. Victor Simonneau, le notaire. Il demande instamment à vous voir.

—Victor Simonneau ! dit Vauxbelles.

—Victor Simonneau ! dit Évariste.

L'exclamation fut simultanée; seulement l'accent différait.

—Nous ne sommes visibles pour personne, père Joblet, dit Évariste en prenant les airs et la voix d'un maître ; tu peux le dire à Victor Simonneau.

Joblet ne crut pas devoir déférer à cet ordre ; il attendit le dernier mot de son maître.

—Qu'en pense Monsieur? dit-il en insistant et en se tournant vers Vauxbelles.

Célestin avait une énigme à éclaircir ; les derniers mots d'Évariste appelaient un commentaire. Il ne pouvait d'ailleurs mettre en présence les deux chefs des partis qui divisaient Saint-Sylvain ; aussi se décida-t-il promptement, et, se tournant vers le père Joblet :

—Fais ce que veut Évariste, lui dit-il.

VII

LE PÈRE JOBLET.

A quelques jours de là, il n'était bruit dans Saint-Sylvain que d'une aventure où le père Joblet jouait le principal rôle.

Joblet avait un défaut, celui de ne point appartenir à notre siècle. Il formait l'un des derniers échantillons d'une race de serviteurs qui se perd comme se sont perdues les premières races de la Genèse. Né dans la maison Vauxbelles, il y restait debout comme un débris de trois générations, aussi bien conservé, aussi curieux à voir que les meubles confiés à sa sollicitude.

C'était malgré lui, et à son corps défendant, que Joblet avait cédé à l'invasion des mots révolutionnaires. Tant qu'il le put, il protesta et ne se résigna que devant des ordres formels. Encore prenait-il en secret sa revanche avec une persévérance digne d'un meilleur sort. Plus d'une fois la cour royale devint dans sa bouche le parlement, et l'arrondissement une sénéchaussée. Dans ces moments d'abandon, les juges de paix étaient des baillis, le maire un prévôt des marchands, le procureur du roi un lieutenant criminel. Sept régimes avaient pu se succéder, deux trônes s'engloutir et le sol changer de maîtres, sans que Joblet y vît un motif suffisant pour déroger à ses habitudes et s'imposer d'autres manières de voir. On

l'eût dit encore attaché au service du président Vauxbelles, aïeul de Célestin.

Nulle part cette fidélité au passé n'éclatait mieux que dans le costume. Là Joblet retrouvait toute sa liberté, et il en usait pour ne faire aucun sacrifice aux étoffes et aux coupes du jour. Il fallait le voir, dans les grandes occasions, avec son habit tabac d'Espagne à boutons d'acier, et son gilet en demi-brocart, que lui avait donné la présidente à l'époque du mariage de Louis XVI. Comme il était fier là-dessous, digne, satisfait de lui et pénétré de son importance! Si l'on y ajoute la culotte en bombasine, les bas chinés, les souliers à boucles d'argent et la cravate blanche roulée en tortillon autour du cou, on n'aura encore qu'une idée incomplète de l'ensemble de Joblet dans les jours d'apparat. Ce qui l'achevait, c'était un œil de poudre et la queue en salsifis. Dieu sait ce qu'il en avait coûté au vieux serviteur pour conserver intact ce dernier ornement et lui faire traverser des périodes orageuses. Cette queue avait résisté à tout, aux menaces des clubs et aux prières de Célestin; elle avait bravé les complots des vauriens du pays, les railleries des passants, les risées des jeunes filles. Aussi Joblet y tenait-il en raison même des ennuis dont elle était cause et des efforts qu'il fallait faire pour la défendre. Il était né, d'ailleurs, de cette vie commune, si longue et si intime, une harmonie qu'on n'eût pu rompre sans enlever au visage de Joblet une partie de son caractère et le priver de l'une de ses grâces. Rien de plus pittoresque et de plus aimable que cette queue en salsifis où venaient se réfléchir toutes les sensations de celui qui la portait : sémillante quand il

était gai, calme quand il était calme, mélancolique au besoin, lorsque Joblet se trouvait en proie à quelque souci.

Dans cette direction d'idées et de goûts, on comprend de quel œil le vieux serviteur avait dû envisager la fortune de son maître. C'était plus que de la froideur : la répugnance s'en mêlait. A la rigueur, et s'il se fût agi d'un mandat aux États généraux, en vertu des pouvoirs du bailliage, cette prévention aurait pu se tempérer, s'adoucir ; mais notre siècle avait tout emporté du passé, jusqu'aux mots dont il s'arma comme d'une dernière ressource. Joblet restait dès lors en présence d'un régime constitutionnel, d'une chambre, d'un député, c'est-à-dire de choses qu'il ne pouvait ni ne voulait comprendre. Non pas que son zèle pour la personne de son maître en fût atteint, que son dévouement fût moindre, son affection attiédie ; nullement. Célestin était un Vauxbelles, le petit-fils du président ; cela suffisait. Joblet avait concentré sur ce nom toute la puissance de ses affections ; il s'y attachait comme au seul débris échappé aux tempêtes révolutionnaires. Seulement, en vrai casuiste, il distinguait la personne des qualités, et n'accueillait qu'avec des gémissements les grandeurs improvisées du nouveau régime. De là, dans ce cœur combattu, une lutte entre ses sentiments et ses convictions, un tourment caché, une de ces plaies secrètes qui répandent de l'ombre sur les plus beaux jours et du fiel sur toutes les joies.

Le ciel voulait que ces temps d'épreuve fussent courts ; sans cela le vieux serviteur n'y eût pas résisté. Les travaux parlementaires retenaient Vaux-

belles à Paris durant une grande partie de l'année, et sa promotion dans l'ordre judiciaire allait l'attacher à une autre résidence, au moins pour la forme et pendant quelques mois : Saint-Sylvain n'était plus, dans une existence aussi partagée, qu'un pied-à-terre électoral, un lieu de passage où l'appelaient de loin en loin des intérêts de famille ou des considérations d'influence. En tout autre temps, Joblet restait seul dans la maison des Vauxbelles, triste comme une âme en peine, recueilli comme un gardien de tombeaux. Son temps se passait à empêcher que rien autour de lui ne se ressentît des insultes du temps, ni les meubles, ni les dorures, ni les portraits de quatre générations. Dieu sait avec quel courage le vieux serviteur avait lutté, pendant plus d'un demi-siècle, contre l'invasion de la poussière et les atteintes de l'humidité, et quel zèle il avait déployé pour maintenir dans tout son éclat le pastel qui représentait madame la présidente.

Lorsque le dernier des Vauxbelles se trouvait de passage à Saint-Sylvain, le vieillard reportait sur un être vivant ce culte des objets inanimés. Joblet veillait alors sur Célestin avec une sollicitude infatigable; il le prenait sous sa garde, allait au-devant de ses besoins et s'emparait pour ainsi dire de sa personne. Qu'à Paris, le député eût d'autres serviteurs, Joblet s'y résignait; à Saint-Sylvain il ne souffrait point de partage. Aucun valet n'avait franchi le seuil de la maison; tout au plus acceptait-il à titre d'auxiliaire, une femme du pays chargée du gros de la besogne. Cet excès de zèle pesait souvent à Célestin; il ne s'y soumettait que par égard pour l'âge du vieillard. Il

comprenait que le pauvre Joblet ne tenait plus à la vie que par ce côté, et il se fût fait un scrupule de rien enlever à cette douce et dernière illusion.

Cependant il en résultait pour lui une servitude de toutes les heures, de tous les instants. Il ne pouvait rien faire que Joblet ne le sût et n'y intervînt. Ainsi le secret de ses courses nocturnes avait été confié à la discrétion du vieux serviteur. Cette discrétion était à l'épreuve, et sous ce rapport Vauxbelles n'avait rien à craindre. Sur un point seulement Joblet pouvait s'oublier, celui d'un excès de zèle. Déjà son maître s'était vu contraint de lui adresser quelques remontrances ; la leçon n'avait pas suffi. Chaque fois que Vauxbelles se mettait en route pour l'une de ses expéditions, Joblet croyait de son devoir de veiller et de l'attendre. Célestin eut beau prier, ordonner, exiger, il ne put rien obtenir de ce côté. Joblet promettait bien de s'aller coucher ; mais aussitôt que son maître s'était éloigné, il se relevait et passait ainsi de longues nuits en proie aux tourments de l'attente et à cette tristesse qu'engendrent le silence et les ténèbres. Dans ces heures fiévreuses, l'imagination du vieux serviteur se donnait carrière et se créait des fantômes que le retour de Vauxbelles parvenait seul à dissiper. Aussi, du plus loin que retentît le sabot du cheval, était-on sûr de voir accourir Joblet ; et quand son maître le grondait de nouveau et lui reprochait de ne pas tenir compte de ses ordres :

—Bah, disait le vieillard, c'est pour ma santé, Monsieur Célestin ; n'y prenez donc pas garde ; à notre âge, on dort si peu !

Une nuit, Vauxbelles venait de s'éloigner, malgré les prières de Joblet. Le ciel était orageux, l'air brûlant et chargé d'électricité : des éclairs traversaient de loin en loin l'horizon; la brise était lourde, inégale, capricieuse. Tout présageait un orage, et, debout sur une terrasse qui dominait la campagne, le père Joblet en suivait d'un œil inquiet les progrès et les symptômes.

—Eh bien, qu'avais-je dit? s'écria-t-il. Il n'a pas voulu me croire! Avant une demi-heure, il y aura du tapage là-haut! Ah! M. Célestin, M. Célestin, que vous êtes donc terrible avec vos amours! Par un temps comme celui-là, quelle folie!

Pour en venir à ce reproche, il fallait que l'anxiété fût bien bien vive dans le cœur du vieillard et qu'il s'y formât un orage pareil à celui dont la campagne était menacée. Cependant il rentra et attendit avec une résignation muette. Une heure ne s'était pas écoulée que le ciel ouvrit ses écluses; la pluie tombait par torrents et la foudre y mêlait ses éclats. On eût dit une convulsion de la nature. Joblet contemplait ce spectacle d'un œil consterné; des soupirs profonds s'échappaient de sa poitrine.

—C'est la fin du monde! se disait-il. Jamais il n'est tombé autant d'eau à Saint-Sylvain! Et penser que M. Célestin est aux champs!

Une seule perspective soutenait encore le vieillard, c'est que la violence de l'orage en abrégerait la durée. Une heure, deux heures se passèrent sans que rien justifiât cet espoir. Les éclairs sillonnaient toujours l'espace, la foudre semblait redoubler, des cataractes descendaient encore du haut des nues.

—Jésus Dieu! disait Joblet, comment fera-t-il pour revenir par ce temps, et vêtu comme il l'est? un bouracan, une pelure d'oignon! Il y a de quoi prendre tous les rhumatismes du monde!

Dès que cette idée fut entrée dans la cervelle de Joblet, elle ne le quitta plus. Il lui sembla qu'il allait être responsable des douleurs articulaires que cet orage tenait en suspens sur son maître, et, à tout prix, il résolut d'aviser. Dans la garde-robe apportée de Paris, le vieux serviteur avait remarqué un manteau confectionné avec l'une de ces étoffes que les tailleurs déclarent imperméables. C'est sur ce vêtement que Joblet jeta les yeux. Malgré le temps, malgré la pluie battante, il résolut d'aller au-devant de Célestin et de lui porter cette enveloppe, qui seule pouvait le défendre contre les éléments déchaînés. Il savait où se dirigeaient ses courses et que la Chênaie en était le but.

A peine Joblet eut-il arrêté ce dessein, qu'il s'empressa de le mettre à exécution. Peu lui importaient les reproches de Vauxbelles, les rigueurs de l'orage l'inquiétaient moins encore. Chez lui, le sentiment du devoir l'emportait sur toute autre considération. Volontiers il se fût sacrifié pour épargner à Célestin un avenir de sciatiques. Il se mit donc en route, armé d'un parapluie qui le défendait mal contre de violentes ondées, et muni du précieux manteau, imperméable par destination.

Deux chemins conduisent à la Chênaie : l'un est la route royale, l'autre un large sentier qui côtoie l'Argentine. Le premier est plus beau, le second plus court. Célestin prenait ordinairement ce dernier; ce

fut aussi celui que choisit Joblet. Il calculait que de cette façon il ne manquerait pas son maître, soit qu'il le rejoignît en chemin, soit qu'il arrivât à la Chênaie avant qu'il en fût parti.

Pendant la première moitié du trajet le vieillard ne rencontra aucun obstacle. Cependant, sur divers points l'Argentine ne coulait pas dans son lit ordinaire, et par intervalles la berge était envahie. Près de Saint-Sylvain, le niveau du sentier domine de beaucoup celui de la rivière, et le débordement n'arrivait pas jusqu'à la chaussée; mais en se rapprochant de la Chênaie, Joblet se vit tout à coup en face d'un lac qui couvrait une partie de la vallée. Que faire? Retourner vers la ville sans avoir accompli sa mission? Une telle pensée était indigne de Joblet : il ne s'y arrêta pas. S'engager hardiment au milieu des eaux et s'y frayer un passage fut l'affaire d'un instant. Son dévouement le soutenait; son zèle s'exaltait en raison des difficultés, des périls même. Il se sentait une force qu'il n'avait jamais eue, et comme un retour de jeunesse que lui donnait l'instinct du devoir. Grâce à cet élan, il arriva en peu de minutes à sa destination.

Tout était muet autour de la Chênaie; les portes se trouvaient fermées, et, en examinant le château, Joblet n'y surprit aucun indice de mouvement. S'armant de patience, il se mit à l'abri de la porte et attendit. Une demi-heure s'écoula de la sorte; point de bruit, rien qui pût le mettre sur la voie. Le vieillard quitta alors son refuge pour aller à la découverte. La pluie avait molli; l'horizon semblait se décharger; le vent se calmait par degrés. Joblet

examina les lieux avec plus de soin. Autour du château régnait une charmille qui lui servait d'enceinte et de clôture; le vieillard s'y engagea avec précaution, en cherchant à la pénétrer par quelque point. Il venait même d'y réussir quand il entendit retentir à ses oreilles des pas précipités et presque au même instant ces mots, sortis d'une poitrine de stentor :

—Halte-là!

Joblet se retourna; une main vigoureuse s'appesantit sur son collet, et le contint avec énergie.

—Ah! coquin, dit la voix, je vous y prends.

Quoique rassuré par le témoignage de sa conscience, le vieillard ne put s'affranchir d'un sentiment de crainte. La situation dans laquelle il était surpris pouvait faire peser sur lui les soupçons les plus graves: il avait les dehors et la pose d'un grand criminel. Forcer la clôture d'un parc à trois heures après minuit ne pouvait être le fait d'une âme innocente, et il était permis de se laisser aller à un certain trouble, en présence du garde champêtre qui constatait ce flagrant délit et cette atteinte formelle au droit de propriété. Aussi Joblet ne trouvait-il pas un seul mot pour se défendre. D'ailleurs, comment aurait-il pu expliquer cette promenade nocturne? Dire la vérité, c'était compromettre Célestin, et le vieux serviteur eût plutôt souffert mille morts. Il se laissa donc emmener par l'agent de la force publique, en courbant la tête sous le poids de la fatalité.

—Farceur, disait le garde champêtre, tu voulais tâter des fruits du château? C'est donc toi qu'as dé-

valisé les espaliers la semaine passée? Je te tiens enfin! Ça n'est point malheureux! Tu m'as donné assez de tourments.

Sous le coup de ces accusations répétées, Joble sentait son cœur se fondre d'amertume; des larmes lui vinrent aux yeux.

—Moi entre les mains de la maréchaussée, pensait-il en lui-même, comme un scélérat, comme un vil malfaiteur! Que dirait monsieur le président s'il vivait encore!

VIII

LES SUITES D'UN EXCÈS DE ZÈLE.

Joblet fut promené de cachot en cachot, de juridiction en juridiction, sans qu'on pût tirer de lui autre chose que des réponses évasives. Ses cheveux blancs parlaient en sa faveur ; mais sa figure consternée lui donnait l'air d'un grand coupable. La secousse morale avait répandu sur ses traits une altération profonde, tandis que sa toilette, compromise par la rigueur des éléments, offrait le spectacle du plus beau désordre. Il n'était pas jusqu'à la queue en salsifis qui, souillée par l'averse et battue par le vent, n'affectât une pose douloureuse, une attitude capable de fournir un chef de plus à l'accusation.

Ce qui compliquait l'aventure, c'est le soin avec

lequel Joblet évitait de décliner ses qualités. Un souci le dominait, même au fort de cette épreuve, celui d'y engager son maître. Aussi, quand l'agent de la force publique lui eut donné son propre logement pour prison et l'eut placé sur un escabeau, en face d'un fagot allumé par une attention délicate, Joblet se refusa obstinément à le suivre dans les détours d'un interrogatoire captieux :

—Je ne suis point un criminel, se bornait-il à dire.

—Ta, ta, ta, ta, répondait le garde champêtre; c'est une vieille chanson! A les entendre, ils sont tous sages comme des filles! Dites donc, l'ancien, servez-nous-en d'un autre; il est usé le jeu. J'ai trente ans de plaque, voyez-vous.

—Je vous répète que je ne suis point un criminel, disait encore Joblet, sans sortir du terrain où il s'était retranché.

—Ah ben oui! et que veniez-vous donc faire à trois heures après minuit dans les clôtures de la Chênaie? Chercher des nids de mésanges peut-être. Avec ça qu'il faisait clair, ma fine!

—Je ne puis vous dire qu'une chose, répliquait héroïquement Joblet, c'est que je ne suis point un criminel.

—C'est bon, c'est bon, dit alors l'agent de la force publique, vaincu par ce stoïcisme, vous vous en expliquerez tout à l'heure devant M. le maire. En attendant, séchez vos effets, ajouta-t-il en ranimant le feu avec un nouveau fagot; j'aime à livrer mes captures en bon état.

Quand le jour fut venu, il fallut comparaître devant le premier magistrat du lieu. C'était un forge-

ron, plus expert sur l'enclume qu'en matière judiciaire. Il écouta le rapport que lui fit son subordonné, et secoua la tête à diverses reprises comme un homme qui entrevoit la gravité de l'affaire. En même temps, il cherchait à sonder le cœur du coupable, et tenait attachés sur Joblet des regards fixes et pénétrants. Le forgeron, il faut le dire, n'était pas beau; et ses yeux, encadrés dans un visage noirci par le charbon, n'avaient pas une expression très-douce. Aussi y eut-il chez le prévenu un sentiment de malaise, que les deux agents de l'autorité interprétèrent comme une nouvelle preuve de sa scélératesse.

—Tout cela n'est guère clair, disait le magistrat. Tu dis qu'il était trois heures après minuit, Guillaume? ajouta-t-il en se tournant vers le fonctionnaire qui représentait dans la commune le pouvoir exécutif.

—Quelque chose d'approchant, Monsieur le maire, répondit le garde avec respect; trois heures, trois heures un quart. Il se pourrait même qu'on courût sur la demie.

—Ça n'est guère clair, répéta le magistrat.

A l'appui de ce refrain, il essaya d'engager un nouvel interrogatoire; mais il était dit que Joblet serait impénétrable ce jour-là. Le maire ne put pas obtenir de lui des déclarations plus explicites que celles dont faisait foi le procès-verbal du garde. Tout échoua, la douceur, la rudesse, les formes brutales ou radoucies. Joblet resta inflexible. Il dévorait les outrages en Spartiate et s'entendait comparer aux malfaiteurs les plus célèbres sans dévier de la ligne

qu'il s'était tracée. Entre le magistrat et son agent s'échangeaient tout haut des suppositions qui faisaient frémir le vieux serviteur de la maison Vauxbelles; on s'accordait à voir en lui un chef de bande, un brigand aussi redoutable que profond, un homme dont les cheveux avaient blanchi dans la carrière du crime.

—Qu'on me ramène à Saint-Sylvain ! s'écria-t-il vaincu par tant d'opprobres, et tout s'éclaircira.

—A la bonne heure, répondit le maire, enchanté de retourner à sa forge ; ça n'est pourtant guère clair. Allons, soit, et bon voyage.

—Un instant, dit le garde, que j'achève mon procès-verbal.

—Et surtout, Guillaume, ajouta le magistrat, donnant ses dernières instructions, veille-le avec soin sur le chemin. J'ai une idée que ses compagnons viendront le délivrer.

Ce fut sous l'escorte de la force armée que Joblet fit sa rentrée en ville, à la grande surprise de la population. On le conduisit chez le procureur du roi, où devait se dénouer cette aventure. Célestin, étonné de l'absence de son serviteur, s'était rendu chez ce fonctionnaire, et ce fut lui qui reçut Joblet. L'affaire n'alla pas plus loin ; sans autre explication, on annula le procès-verbal, et le garde reçut une semonce dont il restitua sa part au premier magistrat de la commune. Joblet était vengé, mais à quel prix !

—Me voilà donc un gibier de maréchaussée, se disait-il avec une ironie douloureuse. C'est un peu tard commencer ; mais il n'y a que le premier pas qui coûte.

Cependant l'aventure s'était ébruitée et faisait l'objet de tous les entretiens. Joblet devenait, à son insu, le héros du jour; son nom remplissait le café de Gérenflot. Évariste et Rieussec s'y trouvaient au moment où la nouvelle y parvint dans toute sa fraîcheur. Le beau Graindorge donnait une leçon à son ami et lui démontrait la théorie des retours de bille avec exemples à l'appui. Comme de coutume, il y avait foule autour des joueurs. Ce fut dans cet instant que la bombe éclata. Gérenflot venait d'avoir un entretien avec le garde champêtre de la Chênaie; il connaissait les moindres détails de l'affaire, et les raconta à sa clientèle. A peine eut-il achevé ce récit qu'Évariste prit Rieussec par le bras et l'entraîna doucement du côté du jardin.

—Viens, mon petit, dit-il, j'ai à causer avec toi.

—Tu ne veux pas achever la partie? répondit Jules.

—Non, ce sera pour une autre fois, dit Évariste.

Tout en prononçant ces mots, il l'avait conduit vers un pavillon en treillis recouvert de plantes grimpantes, qui formait, du côté du jardin, une annexe au café de Gérenflot. C'était une salle verte où les habitués venaient chercher la fraîcheur et l'ombre pendant les ardeurs de l'été. Quand il s'y vit seul avec son confident, Évariste reprit la parole.

—Eh bien, Jules, tu l'as entendu?

—Quoi? dit Rieussec.

—L'aventure de Joblet, dit Graindorge : est-ce que tu en serais dupe, par hasard? C'est assez peu gazé, pourtant.

—Mais encore... ajouta Rieussec, comme un

homme qui accepte les prémisses et attend la conséquence.

—Tu ne comprends pas? dit Évariste.

—Pas le moins du monde, répliqua Rieussec.

—On a arrêté Joblet aux environs de la Chênaie, dit Évariste en contenant l'essor de sa voix.

—C'est acquis au procès, dit Jules.

—On l'a arrêté à une heure indue, au milieu de la nuit, ajouta Évariste sur le même ton.

—Personne ne s'inscrit en faux, dit Jules.

—Eh bien, ajouta solennellement Graindorge, Joblet ne pouvait être à la Chênaie aux environs de minuit sans que Célestin y fût. Célestin a donc quelque gibier de cœur à la Chênaie. Est-ce clair?

—Ah! s'écria Jules, se frappant le front.

—Tu comprends, enfin, adolescent candide? Il est temps, ma foi.

En effet, Rieussec venait d'être frappé d'une sorte de révélation. Il se rappelait la circonstance fugitive qui avait signalé l'arrivée de Vauxbelles, et ce mouchoir blanc entrevu pendant la cavalcade. Un rapprochement naturel s'opérait entre ces deux faits et servait à les expliquer l'un par l'autre. Rieussec rendit compte à son illustre ami de l'épisode dont il avait été témoin.

—Est-ce possible? s'écria Évariste. Et tu ne m'en as rien dit! Quel trait de lumière!

—En effet, cela commence à s'éclaircir, dit Rieussec.

Au lieu de répondre à son confident, Évariste s'était levé et parcourait la salle en proie à une agitation évidente. Un événement où il n'aurait pris

qu'un intérêt de curiosité ne l'eût pas touché à ce point et placé sous l'empire d'une telle préoccupation. Rieussec ne savait qu'en conclure : il attendait qu'Évariste se fût expliqué. Celui-ci pourtant n'obéissait plus qu'à un aiguillon secret, et, oubliant son compagnon, livrait à demi sa pensée.

—Ah! Célestin, s'écria-t-il, c'est ainsi que tu montes tes coups, en cachette, au cœur de la nuit, comme les loups-garous! N'en rien dire à personne, pas même à moi, qui t'ai fait ce que tu es, sans qui tu ne serais rien qu'un méchant avocat de province! Prodiguez-vous donc pour un ami! Portez-le sur le pavois à la force du poignet! Employez pour lui ce que la nature vous a donné de qualités brillantes et solides, vos poumons pour le célébrer, vos muscles pour le défendre, votre éloquence, votre santé et tout le souffle de votre belle jeunesse! Livrez ces trésors sans compter, sans marchander, comme un prodigue! N'ayez regret à rien, ni aux courses par la chaleur, ni aux factions par le froid! Abaissez-vous jusqu'à caresser des chiens de ferme et embrasser des enfants mal réussis, jusqu'à avaler vingt pots de vinaigre en guise de vin! Dessinez-vous en vil flatteur vis-à-vis du dernier goujat qui figure sur les listes électorales! Et tout cela pourquoi? pour que, à un jour donné, cet homme, en l'honneur de qui vous avez tout fait, à qui de vos mains saignantes vous avez aplani le chemin, pour que ce parvenu, votre créature, votre œuvre, votre enfant, vous tourne le dos, vous oublie, vous sacrifie au premier passant, vous mesure l'affection, le dévouement, l'influence; pour qu'il fasse l'étroit, le cachottier

avec vous, ne vous livre que la moitié de sa pensée, n'ait d'autre souci et d'autre espoir que de s'affranchir de la reconnaissance qu'il vous doit, et de payer des services sans prix par la plus noire, la plus abominable des ingratitudes.

Une tirade aussi démesurée semblait avoir épuisé les forces d'Évariste, car il retomba sur son siége, comme s'il eût demandé grâce. Cependant, cette éclipse dura peu.

Deux minutes après, il se releva, et, agitant l'index en guise de défi :

—Ah ! Célestin, Célestin, dit-il, tu veux jouer au fin avec moi ! Prends-y garde, mon fils ; je te briserai comme je t'ai élevé. Jules, ajouta-t-il en se retournant vers son confident.

—Qu'y a-t-il, Évariste? dit celui-ci, en homme qui attend un mot d'ordre.

—Il faut que nous lui préparions une surprise, à ce bon Célestin, poursuivit Graindorge avec un rire souverainement sardonique. Un jour qu'il sera allé rendre ses hommages aux dames de la Chênaie, il faut que nous le recevions à la porte du château avec un charivari des mieux caractérisés. Que t'en semble?

—Sublime ! mon cher, répliqua Jules ; voilà des inspirations dont tu es seul capable.

—Tu préviendras Alfred, Paul, Édouard, Eugène et Raoul. Nous montons à cheval, et nous nous portons en silence sur les lieux. Quand il sortira, il nous trouvera rangés en espalier, et prêts à lui prodiguer les honneurs dus à sa fortune. Une conduite dans toutes les règles, mon cher, avec accompa-

gnement de fanfares. Il faut que les châtelaines entendent la chose de leur manoir.

—Je t'admire, Évariste, dit Rieussec. Tu as du Corse et du chevalier dans le caractère : tu sers bien, mais aussi comme tu te venges !

Pendant cette dernière partie de l'entretien, les amis avaient peu à peu élevé la voix, et, sans qu'ils pussent le soupçonner, un tiers se trouvait à portée de les entendre. A côté de la salle verte, se trouvait un long couloir qui aboutissait aux allées du jardin. Gervaise se l'était réservé pour s'en faire un laboratoire. Plus d'une fois dans le courant de la journée, elle y était appelée pour les soins du service, et recueillait involontairement bien des confidences qui s'échangeaient dans la salle verte.

Cette fois, le hasard seul ne fit pas tout. Gervaise avait-elle quelques raisons pour s'inquiéter de ce que pouvait dire Évariste? il faut le croire; car aussitôt que celui-ci eut entraîné Jules Rieussec vers le lieu où se passait cette conférence, Gervaise, de son côté, se glissa dans son laboratoire en étouffant ses pas, en retenant jusqu'à son souffle, afin de ne point se trahir. De là, elle avait tout entendu, la sortie éloquente d'Évariste, puis ce plan de vengeance dont Célestin devait être la victime.

Il ne faut pas sonder les abîmes du cœur, surtout du cœur d'une femme. L'œil le plus clairvoyant pourrait s'y troubler. Pourquoi Gervaise se prit-elle sur-le-champ d'un vif intérêt à l'égard de M. Célestin? D'où vient qu'elle résolut de faire échouer les combinaisons machiavéliques de M. Évariste? Ce sont là des mystères qu'il importe peu d'éclaircir. Était-ce

par intérêt pour M. Célestin, ou simplement comme mesure de précaution contre M. Evariste ? Les lecteurs de ce récit en décideront. Toujours est-il que la confidence venait à peine d'être achevée, lorsque Gervaise, quittant son tablier et se coiffant d'un bonnet de ville, se dirigea vers la maison de Vauxbelles, et y pénétra par une porte latérale à l'usage des gens de service.

Le député était sorti; Joblet se trouvait seul dans l'antichambre, encore affaissé sous le poids de son aventure. Gervaise eût mieux aimé s'adresser au maître lui-même; mais à son défaut elle n'hésita pas à confier son message au vieux serviteur :

—Monsieur Joblet, lui dit-elle, je viens donner à monsieur un petit avis, là entre voisins et tout à la hâte. Voulez-vous le lui transmettre?

—Dites, Madame Gervaise, répondit le père Joblet, ayant à peine la conscience de ses paroles.

—Eh bien, Monsieur Joblet, poursuivit Gervaise, conseillez à monsieur de ne plus aller à la Chênaie.

—A la Chênaie ! s'écria Joblet épouvanté. Qui parle encore de la Chênaie ?

—Oui, à la Chênaie ! dit Gervaise en insistant; n'oubliez pas, Monsieur Joblet. Il y a complot ! complot, entendez-vous, contre M. Vauxbelles. Et maintenant, je me sauve. Adieu, Monsieur Joblet. Vous avez compris, n'est-ce pas?

—La Chênaie ! répétait le vieux serviteur, comme s'il eût vu un fantôme se dresser devant lui.

Et il se retourna du côté de Gervaise, mais celle-ci avait déjà disparu.

IX

UN BANQUET.

A la suite de ce petit événement, Célestin Vauxbelles se vit astreint à plus de réserve; il s'observa, se contint et déjoua le système de surveillance qui s'organisait autour de lui. Les devoirs d'État ne lui laissaient d'ailleurs que peu d'heures disponibles; il appartenait, en député consciencieux, aux servitudes et aux ennuis de la représentation. Si les grandeurs ont quelques profits, elles ont aussi des charges : c'est un cortége obligé et indivisible. Qui accepte les uns, subit les autres; l'équilibre se rétablit ainsi au profit de la morale, et la Providence se trouve justifiée.

Au nombre des fléaux qu'engendrent ces existences en relief, il en est deux toujours prêts à sévir : ce sont les importunités particulières et les exhibitions publiques. Le député de Saint-Sylvain en était la proie. En vain aurait-il voulu disposer de lui-même, on ne lui en laissait point le loisir. Dès le matin sa porte était assiégée; les heures d'audience empiétaient sur les heures du sommeil. Les repas même n'étaient pas respectés; quelles que fussent les résistances de Joblet, il se trouvait à point nommé un de ces amis indiscrets qui tiennent à honneur de forcer toutes les consignes. Célestin avait

alors près de lui un témoin qui faisait involontairement l'analyse de son menu, et pouvait rendre compte à la ville de l'état de son appétit. Saint-Sylvain savait de quel vin il avait bu, de quel gibier il avait mangé, et ainsi se réalisait pour Vauxbelles le vœu de cet ancien qui désirait une maison de verre.

Cependant, quelque odieux qu'il fût, cet esclavage lui pesait moins que celui des exhibitions publiques. Célestin n'était point un aigle, mais il avait en lui des facultés délicates qui n'auraient demandé, pour éclore, qu'un peu de calme et de recueillement. Il étudiait volontiers; il choisissait; il avait le goût difficile, l'esprit hésitant, toutes qualités qui excluent l'improvisation. Ennemi des banalités, il ne comprenait pas la fortune des orateurs qui les relèvent par la hardiesse du débit et l'éclat de l'organe. Dans cette disposition, on conçoit qu'il ne dut pas envisager sans crainte la nécessité de parler en public. C'était l'un des tourments de sa vie, celui qui y répandait le plus d'amertume. A deux ou trois reprises il avait essayé de rompre le charme jeté sur ses facultés; chacune de ses expériences avait tourné contre lui; il en était sorti terrassé, mourant, anéanti. En face de cet auditoire imposant, agrandi par une publicité sans limites, il ressentit un vertige impossible à vaincre. Ses idées se troublèrent; sa langue ne le servit plus; à peine trouva-t-il quelques mots sans suite, des phrases vides prononcées d'une voix tremblante. Jamais essai ne fut plus malheureux, échec plus complet.

Depuis lors, Célestin Vauxbelles voyait à chaque instant se dresser devant lui le spectre de l'impro-

visation. L'idée qu'il pouvait être appelé de nouveau à faire ses preuves, à s'exécuter devant témoins, lui causait des frissons involontaires. Sans doute il s'était promis de ne plus affronter le grand théâtre parlementaire, de renoncer à cette scène où avait eu lieu son triste début; mais qui le garantissait contre les piéges sans nombre dont l'existence est semée, contre les députations inattendues, les passages officiels, les réceptions extraordinaires et tout ce qui porte dans ses flancs la menace d'une improvisation? La vie d'un député est une succession d'embûches pour qui n'a pas la parole prompte, le mot toujours prêt, la phrase à volonté. Il faut se faire un arsenal de harangues disponibles pour les cas prévus et imprévus; c'est l'arme et la parure du temps. Tout finissait jadis par des chansons, tout finit aujourd'hui par des harangues.

Une circonstance venait réveiller les terreurs de Vauxbelles. La reconnaissance de l'arrondissement le menaçait d'un banquet par souscription. Dès le lendemain de son arrivée, cette idée avait été émise, et depuis lors elle avait fait du ravage dans les esprits. Déjà le nombre des convives s'élevait à cinquante, ce qui portait la démonstration publique à un nombre inouï jusqu'alors et fournissait un témoignage irrécusable de la popularité du député. Il faut dire que tous les partis s'étaient donné rendez-vous à ce banquet comme sur un terrain neutre. Les Simonneau avaient souscrit aussi bien que les Graindorge; la magistrature y figurait près de la municipalité. C'était une de ces occasions solennelles où les passions abdiquent, où les nuances s'effacent pour faire place

à un concert harmonieux et à une touchante unanimité. Certes, avec plus de facilité oratoire, Vauxbelles y aurait vu un puissant moyen d'influence et regardé ce jour comme un des plus beaux de sa vie. Il n'y vit que la perspective d'une improvisation : cette idée empoisonnait tout à ses yeux.

Bientôt ce banquet devint la grande affaire du jour. Il arriva des adhésions de tous les points de l'arrondissement; c'était à qui s'inscrirait sur les listes. Saint-Sylvain ne renfermait pas de salle assez vaste pour contenir tant de monde; il fallut mettre en réquisition le café de Gérenflot, et convertir une partie du jardin en un vaste réfectoire. On disposa dans ce local une table oblongue que devaient éclairer les quinquets de l'établissement rangés et suspendus sur une ligne. Des guirlandes de feuillage serpentaient autour des toiles et leur servaient de franges naturelles, tandis que deux transparents en papier huilé terminaient la perspective et laissaient voir cette légende, faite pour aller au cœur : « Vive notre député ! » Pourquoi Vauxbelles n'était-il pas dans une disposition d'esprit à jouir de tant d'hommages !

Grâce à la protection d'Évariste, Gérenflot avait été chargé de la direction et de l'ordonnance du repas. Soixante-dix souscripteurs figuraient sur les listes. A cinq francs par tête, c'était trois cent cinquante francs. Saint-Sylvain traitait son hôte sur un pied royal : trois cent cinquante francs consacrés à une consommation de vivres constituaient pour le pays une dépense sans précédents, une de ces fastueuses exceptions qui laissent une date dans l'histoire, comme le dîner de Trimalcion et le festin de Balthasar.

Gérenflot connaissait Saint-Sylvain; il n'ignorait pas à quels convives il avait affaire. Aussi prodigua-t-il les aloyaux homériques, les entrecôtes dignes de la table d'Eumée. Des chevreuils presque entiers, des cordons de lapereaux, des guirlandes de perdrix vinrent garnir les offices et s'allonger ensuite sur les broches. Jamais armée en bataille ne présenta un front plus puissant et n'offrit un plus bel aspect. Gervaise, de son côté, prodiguait ses soins aux plats choisis qui ont le sucre pour base; experte en petit-four, elle n'épargna rien pour élever ce détail à la hauteur des autres services. Elle voulait qu'on y reconnût une main d'artiste, digne d'un théâtre plus élevé.

Quand le jour décisif fut arrivé et à l'heure fixée par le programme, une députation choisie parmi les souscripteurs alla prendre Vauxbelles à son domicile afin de lui servir d'escorte jusqu'à la salle du banquet. La musique locale ne ménageait pas ses accords; toute la ville était aux fenêtres, et une double haie de curieux garnissait le chemin. Le député prodigua les saluts et se mit en route au son de l'orchestre. Malgré les efforts qu'il faisait pour maîtriser son émotion, quelques nuages traversaient de loin en loin sa physionomie. Un coup d'œil exercé eût pu voir qu'il figurait dans cette scène moins en triomphateur qu'en victime, et qu'il eût volontiers demandé la clôture pour toutes ces démonstrations. Cependant il marcha d'un pas ferme vers le banquet, où il s'assit à la place d'honneur et au bruit des applaudissements. Le père Graindorge, l'écharpe à la ceinture, occupa sa droite, tandis que le président Simonneau prenait sa gauche.

Évariste avait décliné pour son compte toute place d'honneur; il entendait siéger comme convive libre et en dehors de toute distinction officielle. Seulement, il voulut avoir Jules Rieussec à ses côtés.

Évariste, on l'a vu, nourrissait quelques griefs contre Célestin, et poursuivait à son égard une petite revanche. Aucune occasion ne s'était offerte jusque-là, et il en résultait dans l'âme de notre héros cette fermentation qu'engendrent des rancunes contenues. Sans doute Evariste ne devait pas pousser ces représailles au delà d'une certaine limite ; il ne désirait qu'une chose, c'était de faire sentir sa force à Célestin qui paraissait l'oublier. Aussi ne le perdit-il pas de vue pendant le repas, et devina-t-il les combats de son âme. Vauxbelles n'était à rien de ce qui se passait autour de lui ; s'il buvait, c'était par un mouvement machinal ; s'il mangeait, c'était du bout des lèvres. Une pensée fixe, opiniâtre, dévorante, l'absorbait tout entier : y aura-t-il une improvisation? et sur quoi roulera-t-elle? L'absence d'un programme arrêté l'inquiétait aussi. Rien n'avait été prévu, ni pour les toasts, ni pour les allocutions. Ce vide lui causait un certain malaise. Si la foudre éclate, se demandait-il, d'où partira-t-elle? Sera-ce du côté des Simonneau? alors l'allocution aura un caractère grave, mesuré, digne de gens de robe. Sera-ce du côté des Graindorge? dans ce cas, point de limites aux hypothèses. Quel pourra être le thème de ces hommes illettrés? que leur dire? que leur répondre?

Toutes ces sensations et d'autres encore se peignaient si bien sur le visage de Vauxbelles, qu'Evariste y lisait comme dans un livre. Au moment où

cette anxiété semblait arrivée au comble, notre héros poussa le coude de son voisin.

—Mon petit, lui dit-il, nous allons rire tout à l'heure.

—De quoi donc? répondit le confident du prince.

—Je te dis que nous allons rire, ajouta Evariste. Prépare-toi la rate; ce sera à se vautrer.

—Mais encore!

—Au dessert! Au dessert! Je ne te dis que ça. Changement à vue et effet de scène. J'envoie mon homme dans le troisième dessous.

Le dessert arriva, et, comme il s'écoulait sans accident, Vauxbelles croyait en être quitte. Déjà il respirait avec plus de liberté, mangeait son fruit avec une certaine aisance, quand Evariste se leva, le verre en main, le front haut, l'œil en feu. De tous les convives, l'illustre Graindorge était celui dont Célestin se défiait le moins. Il ne soupçonna donc point le piège et écouta sans inquiétude.

—Messieurs, dit l'orateur, je viens vous proposer un toast qui sera accueilli sans doute par un enthousiasme universel : c'est en l'honneur de notre excellent député. Qui plus que lui est digne d'une manifestation pareille à celle dont nous sommes témoins? Qui a mieux mérité du pays et de l'arrondissement? Chacun de ses actes est une preuve de dévouement de plus; chacune de ses paroles est un nouveau témoignage de sa sollicitude. Vous allez l'entendre, Messieurs, vous allez l'entendre après moi, ajouta-t-il en insistant à dessein et en se tournant vers Vauxbelles, vous raconter tout ce qu'il a fait dans votre intérêt. Le détail en sera long, mais votre reconnaissance n'en sera que plus vive. Parlez, Monsieur, pour-

suivit-il en recourant à l'apostrophe directe, parlez, chacun ici vous en conjure, parlez; et si votre modestie est amie des réticences, si vous vous effacez trop, s'il vous répugne de faire votre propre éloge, nous sommes ici en nombre pour rétablir toute la vérité et suppléer à ce que votre délicatesse vous aura forcé de taire. Ainsi, Messieurs, dit en terminant Evariste, associez-vous à moi pour cette manifestation inspirée par la reconnaissance. Vive notre député

—Vive notre député! s'écrièrent les soixante-dix convives debout et dans un élan spontané.

—Et en avant la musique, ajouta Évariste.

La musique obéit et exécuta une *Marseillaise* formidable. Gérenflot n'avait pas oublié les exécutants; ils étaient tous ivres.

Célestin ne pouvait reculer; il était mis en scène d'une manière trop éclatante et trop directe. Il ne ne s'agissait plus d'une provocation timide, d'un appel détourné; on lui traçait un programme, on l'invitait à s'expliquer catégoriquement. Le cadre était vaste d'ailleurs, et s'il eût ressenti le moindre goût pour les harangues, c'était l'occasion d'y procéder avec une entière latitude. Mais ce qui eût fait la joie d'un autre causait le tourment de Vauxbelles, et quand il se leva pour répondre, son émotion était si vive qu'elle étouffait les paroles dans le fond de son gosier.

—Messieurs, dit-il, croyez au sentiment que j'éprouve..... vos bontés me pénètrent de reconnaissance..... il m'est impossible de rendre avec la vivacité qui est dans mon cœur, car..... je suis ici au milieu de vous. ... en effet..... oui, Messieurs.....

Quelques efforts qu'il pût faire pour rassembler ses

idées et terminer tant bien que mal cette déplorable scène, Vauxbelles ne put sortir de ces phrases entrecoupées. A mesure qu'il avait la conscience plus entière de l'abîme dans lequel il tombait, il se sentait moins de force pour en sortir, et volontiers il s'y fût précipité de ses propres mains. Évariste suivait de l'œil ce spectacle et poussait de nouveau le coude à Rieussec.

—Eh bien, mon petit? lui disait-il.

—Impayable, répondait celui-ci; cela vaut quinze francs la stalle.

Il était dangereux de pousser plus loin les choses; l'illustre Graindorge le comprit. La leçon avait porté, cela suffisait. Il ne fallait pas compromettre Vauxbelles au point de le rendre impossible.

—Messieurs, dit notre héros, en intervenant et sauvant la retraite du député, quoi de plus naturel qu'un moment d'émotion au milieu des témoignages de votre sympathie? Il faudrait avoir le cœur bien mal placé pour ne pas ressentir vivement ce que vous exprimez avec tant de chaleur! Quel discours peut valoir une impression si vraie et si profonde? Ah! Messieurs, joindre ainsi à toutes les facultés de l'esprit les qualités du cœur, être à la fois le plus intelligent et le plus sensible des mandataires, quelle réunion précieuse, quel rare assemblage! Quant à moi, je me sens gagné par ces émotions qui débordent, et je vois dans vos yeux que vos âmes sentent à l'unisson de la mienne. Messieurs, confondons-nous donc dans un seul et dernier cri: Vive notre député!

—Vive notre député! répétèrent les soixante et dix voix, sous l'influence de cette vive harangue.

En même temps les convives les plus attendris, ceux qui avaient rendu aux bouteilles de Gérenflot l'hommage le plus assidu, sortirent des rangs et vinrent se jeter dans les bras du député. On s'embrassa à la ronde, on se prodigua des poignées de main, et l'on passa au café au milieu d'une effusion et d'un attendrissement inexprimables.

—Bien joué! dit Rieussec à l'oreille de son chef de file.

—Si je ne l'avais pas ramassé à temps, mon petit, répliqua Évariste, c'était un homme perdu.

X

LES GRANDS MOYENS.

Le but ordinaire des promenades d'Évariste était le sentier qui règne le long de l'Argentine et dessert les nombreux moulins construits sur la rivière. Un triple rideau de peupliers et de trembles y verse constamment de l'ombre et ne laisse pénétrer sur la chaussée que des brises fraîches et des rayons adoucis.

Un dimanche, notre héros suivait lentement ce sentier, en compagnie de son ami Rieussec. Il montait Quiroga, Jules un alezan. Les deux chevaux, presque abandonnés à eux-mêmes, se saluaient par de joyeux mouvements de tête, ou dilataient leurs naseaux à l'odeur des foins épars dans la campagne,

Ariel était aussi de la partie; animé d'une gaieté folle, il se plongeait au milieu des regains fauchés de la veille et les dispersait avec une sorte de volupté. Tout était calme aux champs : les claquets des moulins avaient cessé leur bruit; on n'entendait ni la clochette du troupeau, ni le chant de la faneuse. Le respect dû au jour férié semblait avoir éteint toutes les rumeurs de la vie active; le râle d'eau poussait seul son cri, tandis que la cloche du village résonnait dans le lointain.

Évariste n'était pas d'une trempe accessible à la rêverie; l'idéal le touchait peu; il professait un souverain mépris pour la contemplation. Aussi ne se laissait-il pas gagner aux beautés du paysage : un autre souci le dominait.

—Jules, disait-il à son confident, j'en conviens, il y a du mieux. Notre homme est maté et pour longtemps. Le voilà maniable, enfin.

—Je le crois, parbleu bien, répondit l'ami du prince; on le serait à moins. Comme tu l'as secoué! quelle leçon!

—Elle ne suffit pas, mon petit; il faudra y revenir, poursuivit Graindorge; Célestin m'est rendu comme député, mais comme homme il me résiste, il me glisse dans la main. J'ai eu beau le sonder, le retourner de mille façons; il reste impénétrable.

—Et ta surveillance?

—Infructueuse, mon cher, impuissante jusqu'ici. On l'a épié de jour, de nuit : Gérenflot s'y exténue; rien, absolument rien. Je ne sais plus que croire.

—Mon Dieu, que t'importe après tout? dit timidement l'ami du prince.

—Beaucoup, mon petit, plus que tu ne penses. J'ai en tête un plan, je veux faire une fin et j'ai bien peur que Célestin ne vienne se mettre à la traverse. C'est une fatalité. Un ami de vingt ans! Un homme que j'ai porté au pinacle! Et penser qu'il faudra peut-être que je le brise, ajouta Évariste avec un geste et un accent de mélodrame.

—Bah! à ce point? dit Rieussec.

—Oui, Jules, je ne puis reculer. On a des mues dans la vie, des époques de métamorphose. La vie de conquérant me pèse; j'ai assez fait du Joconde, vois-tu.

—Allons donc! si jeune encore!

—Non, te dis-je, j'en ai assez; tu prendras la suite de mon industrie. Où cela conduit-il après tout? ajouta Évariste en s'animant. Quand j'aurai bien porté le ravage dans tous les ménages de Saint-Sylvain, battu les Simonneau dans leurs femmes, humilié jusqu'à Victor, pratiqué ainsi des intelligences au sein du camp ennemi, où sera le profit, où sera la gloire? Assez comme cela. Décidément, mon petit, je donne ma démission; je renonce, j'abdique : ces dames s'arrangeront comme bon leur semblera. Il n'en est point parmi elles d'inconsolables.

—Et Gervaise!

—Silence! Rieussec, s'écria Évariste d'une voix à la fois sévère et émue; je vous avais défendu de prononcer ce nom.

—Suffit, l'ancien, dit l'ami du prince, cherchant à se sauver par une plaisanterie, on s'y conformera.

Pendant le cours de cet entretien, les chevaux avaient gagné du terrain, et le hameau de la Chênaie

se dessinait dans la perspective. Il se compose de deux groupes de chaumières jetés sur l'un et l'autre bord de l'Argentine. Une église, dont le clocher portait les traces d'un badigeon récent, domine les habitations recueillies à son ombre. Vu à distance, ce site avait quelque charme ; la verdure, en s'y mêlant par massifs, relevait les tons enfumés des chaumières, et répandait sur l'ensemble les riches couleurs de la végétation. Qui a vu les campagnes n'a pu échapper à ce contraste. Ce que l'homme y fait semble jurer en présence de ce qu'y a fait la nature; des cloaques à côté de tapis de gazon, du fumier près d'un verger parfumé, des mares infectes au milieu d'eaux vives !

La seule partie du paysage qui satisfît entièrement le regard était celle où s'élevait le château, au milieu d'arbres centenaires. Il régnait entre la vieille construction et les ormes majestueux qui l'entouraient une harmonie que le temps avait créée, et qui était bien au-dessus des effets symétriques que poursuit la main de l'homme. La pierre et le feuillage semblaient avoir assorti leurs couleurs, combiné leur pose, de manière à s'empreindre d'une mélancolie qui ne manquait ni de grâce ni de grandeur. C'était la plainte du passé qui s'exhalait sans fiel, sans amertume, et comme un dernier murmure de deuil et de regret. Les restes du château révélaient un édifice imposant, dont la date remontait à la plus belle époque de l'art gothique. A peine en restait-il un aile debout; encore ses proportions gigantesques, ses distributions intérieures la rendaient-elles inhabitable. Pour l'usage des hôtes actuels, il avait fallu construire sur les anciens communs une maison de campagne dans le

goût moderne, convenable en tout autre lieu, mais écrasée ici par le spectacle de ces ruines grandioses. Tout cet ensemble composait le château de la Chênaie et les débris du vaste domaine qui en formait autrefois la dépendance.

C'est de ce côté que s'avançaient les deux amis. Évariste avait pris les devants et se dirigeait vers un tertre couvert de châtaigniers, d'où l'on embrassait la vallée entière, avec la Chênaie comme premier plan, et au loin le cours sinueux de l'Argentine. Notre héros voulait y établir son observatoire et y combiner ses moyens de stratégie. Point d'importuns d'ailleurs, point de surveillants. La cloche de l'église faisait un dernier appel aux fidèles en retard, et peu à peu les chaumières se dépeuplaient toutes au profit du lieu saint.

—Attention! mon petit, dit Évariste en gravissant le tertre, nous arrivons sur le théâtre de nos opérations.

—Voilà un mot bien ambitieux, répliqua Jules.

—Il te le paraîtra moins tout à l'heure, mon petit. Suis-moi, en attendant, par-dessus cet échalier.

Sur un mouvement de bride, Quiroga franchit l'obstacle, et l'alezan de Rieussec en fit autant : Ariel avait donné l'exemple.

—Tu m'as compris, n'est-ce pas? dit Évariste en reprenant la conversation. Je veux faire une fin.

—Tu en as le droit, Graindorge, répondit l'ami du prince.

—Ne plaisantons pas, ajouta notre héros d'un ton plus sérieux. Tu vois ce château, mon petit.

—Le château de la Chênaie?

—C'est toi qui l'as nommé, mon fils. Et bien! avant qu'il soit trois mois, je veux en être le châtelain.

—De la Chênaie?

—De la Chênaie.

—Tu épouserais alors une Rochemarne?

—J'épouserai une Rochemarne.

—Malgré le général?

—Malgré le général.

—Ah! mon Dieu! et Célestin?

—Je lui réserve un dédommagement, mon cher, un beau dédommagement : il épousera ma sœur Anaïs. Voilà mon plan de campagne.

—C'est du Napoléon pur, dit Rieussec, que la hardiesse de son ami commençait à effrayer.

On était arrivé au sommet du tertre, d'où l'œil plongeait sur les pelouses du château. Elles étaient désertes et silencieuses. Évariste descendit de cheval et cacha Quiroga derrière une haie. Jules imita cette manœuvre. Quand cette précaution fut prise, l'illustre Graindorge daigna enfin s'expliquer d'une façon moins impériale et moins sommaire.

—Mon petit, dit-il à son compagnon, je sais que l'entreprise n'est pas facile. Il y a d'un côté les grands parents, qui sont montés en diable sur leur noblesse. J'aurai beau leur dire que je suis un brave garçon, bien posé dans le pays, avec une jolie fortune en perspective, ils me demanderont si mes aïeux ont figuré aux croisades, et me tourneront le dos si je ne leur montre pas un blason qui vaille le leur.

—Tu peux t'y attendre, dit Rieussec.

—Premier embarras, poursuivit Évariste. D'un

autre côté, il y a un soupirant plus ancien que moi, si nos soupçons sont bien fondés. Célestin serait venu, à ce qu'il me semble, égarer son cœur sensible sous les ombrages de ce parc, fouler ces pelouses de son pied attendri. Rien d'impossible à cela. Les dames de Rochemarne habitent seules la Chênaie. Leur unique parent, le général, n'y vient que rarement. Célestin a donc eu les coudées franches : cela me paraît clair.

—Tout ce qu'il y a de plus clair, dit Rieussec, faisant écho.

—Dès lors, deuxième embarras. Embarras du côté des parents, embarras du côté de l'ami. Si l'on s'amusait à débrouiller cette suite d'embarras par les procédés ordinaires, la vie d'un corbeau n'y suffirait pas. Séduire l'enfant, évincer l'un, calmer les autres, c'est trop de besogne. Il vaut mieux avoir recours aux grands moyens.

—Aux grands moyens? s'écria Rieussec, se défiant de l'audace de Graindorge.

—Oui, mon petit, dit Évariste d'un ton décidé. Menons les choses à la houssarde; c'est plus sûr.

Quelque habitué qu'il fût à suivre aveuglément l'impulsion de son ami, Jules Rieussec comprit qu'il s'agissait cette fois d'autre chose que d'une fredaine de jeune homme. Il hasarda quelques objections, et chercha à se tirer de qualité; mais le dessein d'Évariste avait quelque chose de très-arrêté et presque d'impétueux. Ce n'était pas sans avoir réfléchi qu'il s'engageait dans cette entreprise.

—Assez, Jules, dit-il à son confident, assez de sermons. Nous ne sommes point au prêche. Si tu

veux me quitter, quitte-moi; si tu veux rompre, rompons.

—Quelle idée! répliqua vivement Rieussec. Comme tu le prends! Moi, te quitter? Jamais!

—Eh bien! laisse-moi suivre mon idée, dit Évariste. Tu ne voudrais pas me faire manquer ma fortune? Non : eh bien! elle est là. Figure-toi, mon cher, la position que j'aurai si je m'allie à des gens qui remontent aux croisades. Qu'est-ce qui me manque, après tout? J'ai de l'argent, de la figure, de l'aisance dans le geste, quelque facilité de parole, l'œil vif et la main belle? Ajoutez-y un peu de naissance, mon petit, et je suis un homme achevé; beaucoup de naissance, et je deviens un homme du premier rang.

Rieussec se serait en vain roidi contre une volonté aussi ferme; il aima mieux feindre un acquiescement complet, en se réservant d'échapper aux suites de cette faiblesse.

—Allons, dit-il, puisque tu le veux.

—A la bonne heure, mon petit, répliqua Évariste en lui tendant la main, je te reconnais là. Oreste et Pylade, Nisus et Euryale, Castor et Pollux, tout ce qu'il y a de mieux dans l'antiquité nous l'effaçons. Mais n'aie pas peur, mon fils, je ne t'oublierai pas quand je serai au faîte des grandeurs.

—Ne t'inquiète pas de moi, Évariste; songe d'abord à ton affaire.

—Tu as raison, allons au plus pressé. Il y a longtemps que jai mon idée en tête. J'ai déjà examiné les lieux, je les connais à fond; tu vois quel est l'ensemble des bâtiments?

—Oui, très-bien.

—Laisse de côté le vieux château; personne ne l'habite, si ce n'est les chauves-souris et les belettes. Attache-toi seulement au bâtiment moderne. Tu y es

—Parfaitement.

—Au rez-de-chaussée, sallon, salle de billard, salle à manger. Les portes donnent d'un côté sur la pelouse, de l'autre sur le petit bois qui est derrière. Es-tu orienté?

—Oui, Évariste.

—Au premier, deux chambres de maître; ne tiens compte que de celles-là. Trois croisées pour la marquise de Rochemarne : respect à la marquise, mon fils.

—Volontiers.

—Mais attache-toi surtout à ces deux croisées qui sont à l'angle du bâtiment, et dont l'une fait face à l'avenue. C'est l'asile de Gabrielle de Rochemarne, un ange, mon petit, tout ce qu'il y a de plus adorable au monde. Figure-toi que moi qui suis un cœur blasé, un vaurien, un coureur, j'ai senti, rien qu'à sa seule vue, mon masque de roué tomber de mon visage. J'en suis amoureux, mon cher, tout ce qu'il y a de plus amoureux, et c'est un excès dont je ne me croyais plus capable.

—Tu m'effrayes!

—Ayons recours aux grands remèdes, mon fils, et cela se passera. Remonte à cheval, nous allons maintenant faire le tour des clôtures. Il faut s'assurer des abords de la place.

Au moment où Évariste achevait ces mots, la cloche de l'église annonçait la fin de l'office. Les deux

amis reprirent le chemin de la Chênaie en s'arrêtant de temps à autre pour examiner les lieux. Arrivé sur un point du parc qui lui paraissait le plus faible, Évariste contint son cheval.

—Jules, dit-il à son compagnon, tu vois bien ce saut de loup. De quel largeur l'estimes-tu?

—Quatre mètres, mesure légale, répondit Rieussec.

—Te sentirais-tu capable de le franchir?

—Comme cela? à cheval?

—Non pas, mon petit, à pied.

—J'en doute, dit Jules.

—Eh bien? tu vas voir.

Il remit la bride de Quiroga à son ami, et, prenant son élan, il arriva d'un bond de l'autre côté du saut de loup. C'était entrer dans le parc à la façon des malfaiteurs et des amants.

—Bravo, Évariste! s'écria Jules.

Cet incident les avait absorbés l'un et l'autre à tel point qu'ils ne s'étaient pas aperçus de l'approche de quelques témoins. Recommençant l'épreuve, Évariste venait de franchir de nouveau le fossé, et retombait de l'autre côté de la route, lorsqu'il se trouva, à sa grande surprise, en présence de deux dames.

C'étaient la marquise de Rochemarne et mademoiselle Gabrielle de Rochemarne, qui venaient d'entendre la messe à l'église de la Chênaie.

XI

LA CHÊNAIE.

Quel que fût l'aplomb d'Évariste, il éprouva un sentiment de confusion à l'aspect de ces dames, venues juste à temps pour constater un cas de flagrant délit, et une manière au moins étrange de pénétrer chez elles. Cependant ce trouble ne fut pas long; le sang-froid reprit bientôt le dessus.

—Madame la marquise, dit notre héros, en s'inclinant avec respect, veuillez excuser nos petits écarts de gymnastique. Il s'agissait de donner à mon ami Rieussec une démonstration des théories du colonel Amoros...

—Vraiment! répliqua la grande dame, avec un sourire auquel sa fille s'associait involontairement.

—Oui, Madame la marquise, poursuivit Évariste, se sauvant par une bouffonnerie, c'est un complément d'éducation fort en vogue aujourd'hui. On fortifie les muscles dans l'intérêt des mœurs; on assouplit les jambes à la pratique des vertus. Voilà quel genre d'amélioration je poursuivais sur la personne de mon ami. Il est vrai que nous aurions pu choisir un autre théâtre pour nos expériences. Pardonnez-nous cette atteinte au droit de propriété.

—C'est tout pardonné, Messieurs dit la marquise, du ton le plus aimable, mais à une condition.

—D'avance nous souscrivons à toutes, s'écria Évariste avec l'accent et la pose d'un chevalier.

—C'est que vous entrerez avec nous à la Chênaie par un chemin moins incommode, dit la marquise. Ce sera votre châtiment.

A cette invitation, que relevait une grâce parfaite, les deux amis se répandirent en remercîments. Prenant leurs chevaux par la bride, ils se dirigèrent vers l'avenue du parc, qui s'ouvrit devant les châtelaines.

La marquise de Rochemarne était alors parvenue à ce que l'on peut nommer l'automne des femmes; mais c'était pour elle un automne brillant et plein d'éclat. Elle avait ce grand air qui accompagne la race, un port de reine que l'embonpoint ne déparait pas, la fraîcheur de la maturité, et ce calme profond du regard que donne seule une vie sans taches. En vain eût-on cherché sur son visage une de ces rides que creusent les passions orageuses; il n'y régnait qu'une bonté douce et une sérénité un peu solennelle. On voyait que le feu de l'amour n'avait pas passé là-dessus, et que ce cœur s'était absorbé tout entier dans les voies austères du devoir et les saintes affections de la famille.

Elle avait dix-huit ans lorsque le marquis de Rochemarne, arrivé à la soixantaine, fit agréer sa recherche. La jeune fille, quoiqu'elle descendît des Mac-Grégor et fût de grande origine écossaise, n'avait pas de fortune. Le nom du marquis, sa position, son titre, décidèrent les parents, et le mariage eut lieu. C'était dans les premières années de la Restauration; la faveur du nouveau régime était acquise aux

Rochemarne. Les deux frères avaient brillé à la cour de Louis XVI; on les avait vus, au premier appel, passer dans le camp de l'émigration pour se montrer ensuite à Quiberon et sur le Rhin. Ils faisaient partie l'un et l'autre de cette légion d'Épiménides que 1814 nous ramena, légion coiffée à l'oiseau royal, et décidée à repousser toute transaction avec la France révolutionnaire.

Les Rochemarne avaient en tout temps brillé par le nom plutôt que par les biens; la prodigalité était instinctive chez eux, et, de génération en génération, ils avaient vu décroître leur héritage. Cependant, lorsque la crise arriva, le marquis possédait encore quelques fiefs qui n'étaient point engagés; il en confia la gestion à un Simonneau, aïeul de Victor, son intendant et son bras droit. Celui-ci lutta contre la confiscation, et essaya de dérober sa proie au domaine public. Il ne parvint à sauver que le château de la Chênaie, et la partie close du parc. Le restant des biens, vendu aux enchères, passa en d'autres mains. Une belle forêt de chênes, qui avait donné son nom au fief, fut adjugée par petits lots, et livrée au défrichement. Ainsi, le marquis au milieu des joies du retour, se retrouvait en face d'une douleur inattendue; il était sous le coup d'une ruine complète, et avec la misère en perspective.

La royauté vint au secours des deux frères. Le marquis obtint quelques-unes de ces grandes sinécures que l'Empire avait créées au profit de ses familiers, et qui parurent aux courtisans nouveaux des abris fort convenables et fort commodes. Quant au cadet, qu'on nommait le général, parce qu'il avait été

mestre-de-camp des chevau-légers, on eut soin de lui ménager une alliance opulente qui combla les brèches faites à son patrimoine. Grâce à ces soins réparateurs, la maison des Rochemarne put faire une certaine figure, et compter en première ligne parmi les notabilités du pavillon Marsan. Le château de la Chênaie avait succombé aux outrages du temps; il fallut y suppléer, et ce fut alors que le marquis fit construire le bâtiment moderne avec une partie des débris du vieil édifice.

Dès les premiers jours de son mariage, la marquise s'était fixée à la Chênaie; le site lui plaisait, elle en aimait le calme et l'isolement. A diverses reprises, le marquis voulut l'emmener à Paris, et la présenter à la cour; elle se défendit de cette existence bruyante. En femme sensée, elle craignait les poursuites auxquelles est en butte une femme jeune unie à un vieillard; peut-être aussi y avait-il dans ce contraste des âges un tourment secret que l'air du monde eût empiré, et qu'étouffait la solitude. Loin des salons, elle portait légèrement ce fardeau; elle s'y était faite, et n'avait à essuyer ni les commentaires désobligeants, ni des comparaisons pénibles. A Paris, c'eût été pour elle un poids chaque jour accru, une source intarissable d'ennuis et de luttes. La vanité se glisse si souvent dans nos affections, et il en est si peu qui soient à l'abri de ce mélange!

La jeune femme se résigna donc à cette vie solitaire, sans regret comme sans effort. Elle laissa le marquis s'en aller seul sur le théâtre où s'agitaient les ambitions et les brigues; elle ne quitta pas son asile favori. Là tout lui souriait et semblait s'associer

à ses goûts tranquilles. Elle y voyait son époux entouré de respects, le premier du pays par l'éclat du nom et la puissance des souvenirs. C'était la part de l'orgueil; le cœur faisait le reste. Une grande joie vint d'ailleurs faire quelque diversion dans sa vie; une fille lui était née : ce fut sur cette enfant qu'elle reporta toutes les puissances de son amour, tout ce qui sommeillait chez elle d'affection sans objet et de dévouement sans but. Gabrielle devint pour sa mère une pensée de tous les instants; elle grandit au milieu des caresses.

Il y eut alors pour les Rochemarne un moment de bonheur et une sorte de revanche du passé. Une indemnité allait être votée en faveur de l'émigration, et, quoique fort réduite, la part du marquis suffisait pour assurer l'avenir de sa veuve. Gabrielle venait à souhait; c'était une enfant accomplie. Il régnait dans l'air comme un parfum d'ancien régime qui réjouissait le cœur des deux vieillards; on semblait disposé à rayer d'un trait de plume vingt-cinq ans de notre histoire. Hélas! ce fut un rêve bien court, suivi d'un brusque réveil. En trois jours de colère, le peuple brisa la chaîne qu'on forgeait depuis quinze ans, et de toute cette insurrection au nom du passé, il ne resta qu'un roi en route pour l'exil, un trône en débris, et une couronne en déshérence.

Le coup était trop rude pour le marquis; il n'y survécut pas. Après deux années d'une existence languissante, il s'éteignit, laissant une veuve fort jeune encore et une enfant en bas âge. C'était pour la marquise un surcroît de devoirs; elle y sut conformer sa vie. Plus que jamais la solitude lui devint chère; l'é-

ducation de sa fille en remplissait les heures et y répandait un charme toujours nouveau. Gabrielle n'eût point d'autre professeur que sa mère, et c'était en toute chose un professeur accompli. Quant aux affaires d'intérêt, la marquise sut promptement y pourvoir; elle se mit au courant de tout avec une aptitude merveilleuse. Dans les cas épineux, le général était consulté et donnait son avis. Cependant, autant que possible, la marquise n'obéissait qu'à sa propre impulsion. Elle avait reconnu, dans son beau-frère, des préjugés qui souvent troublaient son coup d'œil et l'entraînaient dans de fausses idées. De là un peu de de froideur entre les deux branches et des relations quelquesfois compromises par les caprices du mestre-de-camp des chevau-légers.

Le temps s'écoula et Gabrielle devint une grande et belle personne. Il y avait en elle ce charme qui apaise et console. C'étaient toutes les grâces de sa mère, avec moins de majesté peut-être, mais aussi avec plus d'abandon. Elle touchait d'abord, elle attirait. Impossible de se défendre de la séduction qu'exerçaient sa voix, son regard, les lignes pures de son visage. On eût dit que les deux races avaient voulu réunir dans cette jeune fille la dernière expression de leur beauté. Elle répandait comme une douce lumière autour de ses pas et semblait porter le bonheur dans les plis de ses vêtements. Heureux celui dans le chemin duquel allait briller une apparition si douce, et à qui cet ange au nimbe d'or devait tendre la main !

Tels étaient les hôtes du château de la Chênaie. Il était impossible que tant de grâces et de vertus n'eus-

sent pas laissé dans le pays des impressions profondes. Aussi, malgré sa hardiesse habituelle, Évariste n'accompagnait-il la marquise qu'avec une certaine émotion. Jules Rieussec, plus intimidé encore, marchait d'un pas hésitant, et avec le regret de s'être engagé, sur la foi de son ami, dans cette aventure délicate. On gagna ainsi la grille, où un garde prit en main la bride des deux chevaux. Ce n'était pas la première fois qu'Évariste pénétrait à la Chênaie; il y avait ses entrées. Son père tenait à bail une portion des terres de la marquise, et le fils Graindorge avait saisi ce prétexte pour rendre de temps à autre ses hommages aux deux châtelaines. Dans le cours de ces visites, la beauté de Gabrielle avait fait du ravage dans son cœur, et de là ce complot, où Rieussec se trouvait mêlé malgré lui.

Cependant la marquise, pour faire honneur à ses visiteurs, animait l'entretien, et de son côté Évariste, en capitaine consommé, cherchait à le faire tourner au profit de ses projets.

—Monsieur Graindorge, dit madame de Rochemarne, qu'y a-t-il de nouveau à Saint-Sylvain? Quels sont les bruits de la ville? Vous êtes en fonds pour nous éclairer là-dessus.

—Mais, Madame la marquise, répliqua Évariste, il n'y a pas si loin d'ici à Saint-Sylvain que vous ne puissiez savoir ce qui s'y passe.

En même temps, il promenait son regard de la mère à la fille, comme s'il eût voulu leur arracher un secret et pénétrer le fond de leur pensée.

—Eh bien! non, Monsieur Graindorge, répondit la grande dame avec une dignité pleine de calme,

nous ne savons rien, absolument rien. Venez donc au secours de deux pauvres recluses. Il doit s'être passé de bien grands événements, puisque vous nous étonnez que le bruit n'en soit pas arrivé jusqu'à nous.

Évariste vit qu'il fallait recourir à des moyens plus directs, s'il voulait rompre la glace. On était arrivé en ce moment à la porte de la serre, et les deux dames invitaient leurs visiteurs à y jeter un coup d'œil.

—De grands événements! dit notre héros, en suivant les châtelaines au milieu de touffes de fleurs rares, il n'y en a qu'un à Saint-Sylvain, depuis trois semaines! C'est la seule chose dont on s'occupe.

—Et qu'est-ce donc, s'il vous plaît, Monsieur Graindorge? dit la marquise avec le même sang-froid.

—Vous ne devinez pas? répondit Évariste en cherchant à voir jusqu'à quel point ce calme était naturel.

—Vraiment non, dit la marquise impénétrable.

L'attitude de Gabrielle était plus embarrassée; elle allait d'une fleur à l'autre, comme si elle eût voulu se donner une contenance, redressait çà et là quelques tuteurs, élaguait le feuillage et se penchait vers les calices odorants pour en mieux aspirer le parfum. On eût dit qu'elle comprenait, au ton de l'interlocuteur, qu'elle avait un ennemi en face.

—Vois donc, maman, s'écria-t-elle en entraînant la marquise vers un vase garni de bruyères, vois comme notre azalée a bien réussi.

Notre héros n'était pas homme à se laisser détourner de son but par cette petite diversion. Quittant la marquise pour s'adresser à sa fille :

—Je parie, dit-il, que mademoiselle de Rochemarne en sait plus là-dessus que madame la marquise.

—De quoi s'agit-il, Monsieur? répondit Gabrielle, dont la joue se couvrit d'incarnat. Qu'est-ce donc, ma mère? ajouta-t-elle en se réfugiant vers la marquise comme vers un abri.

—Il s'agit, Mademoiselle, poursuivit l'impitoyable Graindorge, du grand événement de Saint-Sylvain, de ce qui occupe toutes les bouches.

—Mon Dieu! arrivez donc au fait, Monsieur Graindorge, reprit la marquise, s'emparant de l'entretien et venant au secours de sa fille. Parlez, expliquez-vous. En vérité, vous êtes un terrible homme avec vos énigmes.

—Eh bien! Mesdames, dit Évariste en continuant son rôle d'observateur, le grand événement du jour; c'est l'arrivée de notre député Célestin Vauxbelles.

Quelque soin que mit notre héros à étudier l'impression que ce nom devait produire sur Mlle de Rochemarne, il fut trompé cette fois dans son attente. Gabrielle s'était penchée vers une caisse garnie d'iris de Perse, et son visage se dérobait à la surveillance de l'ennemi. Quant à la marquise, son impassibilité ne se démentit pas.

—En effet, dit-elle le plus naturellement du monde, M. Vauxbelles est arrivé : je l'ai entendu dire.

—Comment! s'écria Graindorge, piqué au jeu, il ne serait pas venu vous présenter ses devoirs?

Ce fût au tour de la marquise à éprouver un moment d'hésitation; elle répondit pourtant :

—Que voulez-vous, Monsieur Graindorge? un député se doit d'abord à ses électeurs, et nous n'avons pas l'honneur de l'être ni moi ni ma fille.

Évariste ne pouvait pas décemment insister : pousser plus loin les choses eût été manquer à la plus stricte convenance; aussi abandonna-t-il son enquête. Ce fut un grand souci de moins pour la pauvre Gabrielle; elle semblait respirer plus librement et caressait ses fleurs d'une main plus joyeuse. Jules Rieussec qui s'était tenu à l'écart, se livrait, comme la jeune fille, à des études purement botaniques. Ainsi le groupe était complet; d'un côté la marquise tenant tête à Évariste, de l'autre Gabrielle et Rieussec ne formant qu'un vœu, celui de voir finir cette scène. Les choses en étaient là quand un valet entr'ouvrit la porte de la serre, et, s'adressant à la marquise, dit assez haut pour être entendu de tout le monde :

—M. Célestin Vauxbelles vient d'arriver au perron; il demande si ces dames sont visibles.

Gabrielle ne put entendre ces mots sans pâlir; mais Mme de Rochemarne se retourna vers Évariste, et, prenant ses plus grands airs :

—Vous le voyez, Monsieur Graindorge, dit-elle; c'est la réponse à vos reproches de tout à l'heure. On dirait que M. Vauxbelles vous a entendu : il s'exécute.

XII

INTRIGUES CROISÉES.

La marquise reçut le nouveau venu en présence des deux amis, et il en résulta une visite fort courte, à peine animée par un entretien insignifiant. Vauxbelles affecta de se lever le premier, et prit congé de ces dames sans que la pénétration d'Évariste parvînt à tirer le moindre parti de cette rencontre. S'il existait quelque concert entre le député et les hôtes de la Chênaie, le secret était bien gardé, et mettait en défaut la tactique des curieux.

L'illustre Graindorge n'était donc satisfait qu'à demi de son expédition, et le lendemain il en rêvait dans la salle verte de Gérenflot. C'était à une heure de la journée où la clientèle n'avait pas coutume d'abonder, et rien ne troublait notre héros dans ses méditations. Ariel seul se trouvait près de lui, couché en spirale aux pieds de son maître, et cherchant à soustraire ses sens délicats aux vapeurs âcres du tabac dont Évariste inondait l'atmosphère :

—Quelle maîtresse-femme! se disait-il en songeant à la marquise. Comme elle m'a tenu tête, comme elle a repoussé l'assaut! Parlez-moi de ces créatures à blasons! Quels airs! quels sourires! Une bourgeoise eût capitulé vingt fois; elle non. Pourtant, ajoutait Évariste en poursuivant sa pensée, il y a là-dessous quelque chose. Comment s'en assurer?

Chacune de ces phrases, prononcée avec lenteur. était entrecoupée d'une bouffée de tabac qui contribuait à épaissir le nuage répandu autour de notre héros. Peu à peu cette enveloppe vaporeuse prit de telles proportions et la transparence de l'air en fut si altérée, qu'un témoin put pénétrer dans la salle sans être aperçu d'Évariste et y assister à son examen de conscience. C'était Gervaise : son pied touchait à peine le sol, sa respiration était presque suspendue, son visage, ordinairement si ouvert, semblait empreint d'une tristesse sombre. On eût dit une autre femme. Elle marcha vers notre héros, recueillant les paroles qui lui échappaient et y répondant par des frémissements involontaires.

—Quelle alliance ! disait tout haut Évariste, quelle alliance ! et comme cela m'irait ! un nom chenu ? une femme superbe ! C'est magnifique, c'est complet. Il faut en finir.

Graindorge en était là quand il aperçut Gervaise debout à ses côtés, et l'oreille attentive.

—Ah ! c'est toi, mon enfant, dit-il avec quelque embarras. Par où es-tu donc entrée ? Que viens-tu faire ici ?

Elle continuait à l'examiner sans lui répondre, immobile comme une statue et tenant ses yeux fixés sur les siens. Évariste se sentit mal à l'aise ; il essaya d'une diversion, et, prenant la main de Gervaise, il chercha à l'attirer vers lui.

—Toujours charmante, lui dit-il.

La jeune femme se dégagea, et, se plaçant en face de notre héros dans une attitude résolue :

—Il faut bien venir vous trouver, dit-elle, puisque

l'on ne peut plus vous voir autrement, monsieur Graindorge.

—Monsieur Graindorge, voilà du nouveau, reprit l'idole de Saint-Sylvain. Je ne suis donc plus Évariste? Tu as broyé du noir cette nuit.

—Il n'y a pas de quoi peut-être? dit Gervaise avec vivacité ; Monsieur fait des absences de trois jours et il faudrait le recevoir encore avec la bouche en cœur.

– Allons, allons, un peu de raison, mon enfant, répondit Graindorge en essayant de l'apaiser ; il y a temps pour tout, petite. Et les affaires donc! il faudrait les laisser en souffrance, à ce compte.

—Les affaires! s'écria Gervaise, s'animant de plus en plus; joli prétexte! Rôder pendant des heures entières autour de la Chênaie, voilà des affaires! Allons, puisque vous y êtes, achevez, Monsieur Graindorge. Une pauvre femme comme moi, ça doit tout croire! Mon Dieu, vous seriez bien bon de vous gêner.

Ces mots avaient été prononcés avec tant d'amertume, qu'Évariste ne put se défendre d'une certaine émotion; Gervaise élevait d'ailleurs graduellement la voix de manière à se trahir et à être entendue de la pièce voisine. Notre héros crut devoir faire un nouvel effort pour calmer cette douleur et contenir ces éclats dangereux; il échoua.

—Non, dit Gervaise, je ne veux rien entendre que vous n'ayez promis de ne plus mettre les pieds à la Chênaie.

—Mais, vraiment, c'est du despotisme oriental! s'écria Évariste, dans un moment d'humeur.

—Écoutez, Monsieur Graindorge, dit Gervaise

avec plus de calme, je vous ai passé bien des choses; je vous ai passé Mme Maréchal, je vous ai passé la petite Crochard, je vous ai passé Javotte et Roson, je vous ai même passé Mme Victor Simonneau. Vous voyez que j'ai l'œil sur vous et que je sais mon compte.

—Il faut qu'elle ait une police à ses ordres! dit Évariste, elle n'en omet pas une.

—Je vous ai passé tout cela, poursuivit Gervaise; c'était sans danger. Mais, je vous le répète, je ne vous passerai pas la Chênaie. Arrangez-vous en conséquence.

—Des ordres! s'écria l'aigle de Saint-Sylvain, à moi des ordres! Nous voici au monde renversé.

—Ce qui est dit est dit, Monsieur Graindorge. J'ai sur le cœur bien des choses, voyez-vous, et le jour où nous compterons ensemble sera un rude jour; on en parlera dans Saint-Sylvain. Maintenant, faites à votre guise, je ferai à la mienne.

Il est impossible de rendre l'air de résolution qui animait la jeune femme au moment où elle quitta la place en jetant ce dernier défi. Son œil lançait la menace, ses lèvres contractées semblaient appeler le combat. Jamais Évariste ne l'avait vue montée de la sorte; son sang-froid en fut troublé. Il est vrai que la vue de Gervaise produisait toujours sur lui cet effet, et qu'il régnait entre eux une sorte de pacte entouré de mystère. Aussi resta-t-il longtemps affecté de cette scène et en proie à une vive préoccupation.

La jeune femme, au contraire, à peine rendue à sa clientèle, reprit son visage de dame de comptoir. Elle retrouva sans peine son sourire, ses façons

engageantes, son coup d'œil aiguisé de coquetterie, enfin ce cortége de grâces qui avait fait la fortune de l'établissement de Gérenflot. Sur cette physionomie si calme, on eût en vain cherché les traces d'un orage récent. Il pouvait y avoir encore quelque agitation dans les replis du cœur, mais rien ne paraissait à la surface.

Une circonstance attira pourtant l'attention de Gervaise. Dans un coin de la salle, Victor Simonneau tenait son mari en chartre privée et avait engagé un entretien dans toutes les règles. Gérenflot écoutait debout, la serviette à la main, tandis que le notaire dégustait lentement sa tasse de café et exposait, sur le sommet d'un verre d'eau-de-vie, quelques grains de sucre au phénomène de la capillarité. La conversation s'animait de plus en plus, et Gervaise était bien inspirée quand elle concevait de l'inquiétude. Il s'agissait d'elle; on la mettait sur la sellette; voici dans quel intérêt.

Célestin Vauxbelles, à la suite du mémorable banquet, était retourné aux Graindorge d'une manière trop ouverte pour que les Simonneau pussent avoir l'espérance de le ramener. Ils obtenaient encore du député des paroles gracieuses, des promesses au besoin, même quelques services de second ordre; mais toutes les grandes faveurs semblaient devoir être désormais l'apanage de leurs heureux adversaires. Bien qu'aucun acte essentiel n'eût servi de sanction à ce revirement d'influence, les Simonneau en avaient tellement la conscience, ils étaient si assurés d'être sacrifiés à la première occasion, qu'ils ne craignirent pas de prendre l'initiative de la

rupture et de pousser les choses jusqu'à rendre publique la candidature d'un des leurs, le président Simonneau. Déjà la famille s'occupait à grouper des voix autour de ce nom, et Victor n'était pas le moins ardent à cette poursuite. Son entretien avec Gérenflot roulait sur ce point délicat. Gérenflot était électeur par sa patente : c'était donc une voix à embaucher, sans compter l'influence attachée à son établissement comme centre d'action et rendez-vous politique.

Le calcul de Victor Simonneau était des plus simples. Gérenflot appartenait aux Graindorge, il le savait bien ; le brave garçon ne devait changer de camp que pour des motifs très-graves. Or, était-il impossible d'éveiller sa jalousie et d'amener des découvertes blessantes pour son honneur? Dans ce cas, Gérenflot trouvait un Graindorge pour rival, par conséquent pour ennemi, et sa première vengeance était de passer sous les drapeaux opposés. La combinaison de Victor se trouvait ainsi justifiée, et l'acquisition électorale se faisait le plus naturellement du monde. Il ne s'agissait plus que de procéder par voie d'insinuation et de mettre, comme on dit en termes familiers, la puce à l'oreille de Gérenflot. C'était un rôle délicat, et le notaire avait résolu, dans l'intérêt de sa dignité, d'y apporter beaucoup de ménagements. De là cet entretien qu'il poursuivait avec le propriétaire du *Café du Commerce.*

—Vous êtes aux Graindorge, disait Victor Simonneau, je le sais, je respecte le sentiment qui vous unit à cette maison.

—Comment voulez-vous que je ne sois pas à eux, répondit Gérenflot, puisque sans eux, je ne serais

rien? Il m'a fait tout ce que je suis, ce bon M. Évariste! J'étais garçon de moulin, voyez-vous, pas un crau en sus, avec beaucoup de peine et peu de profit, et j'arrivais tant bien que mal à la fin de l'an, ayant vécu tout juste, et sans être plus avancé qu'au premier jour. Et bien! c'est là qu'il m'a pris, M. Évariste! Il m'a établi, il m'a marié, il m'a monté ce café, il m'a amené du monde, il m'a aidé de ses conseils, il m'a accordé son amitié! et vous ne voulez pas que je sois à lui? Ah bien! je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir pas l'être davantage. J'y suis, à lui, à pied et à cheval, sur terre et sur eau, de toutes les façons; j'y suis à perpétuité; j'y serai au ciel et en enfer!

—Je comprends cela, mon brave, dit le notaire, un peu étourdi de cette explosion de reconnaissance.

—C'est-à-dire, ajouta Gérenflot, qu'il me demanderait n'importe quoi, M. Évariste, que je le ferais à l'instant même. Des choses ridicules, des choses impossibles, n'importe: avec lui je ne raisonne jamais. Ça lui fait plaisir, c'est bien; en marche, Gérenflot: et vive M. Évariste! Voilà ma manière d'être, Monsieur Victor; et, si elle vous déplaît, j'en suis fâché, car je n'en changerais pas pour un empire.

—Qui vous demande cela? répondit le notaire. Soyez aux Graindorge, rien de mieux. Seulement, je crois que l'intimité d'Evariste a quelques dangers, quand on a une femme jeune, ajouta-t-il du ton d'un homme qui frappe un coup décisif.

Le coup porta, mais dans un sens que Victor

Simonneau n'avait pu prévoir. Parmi les messagers d'amour qu'employait Evariste, Gérenflot figurait en première ligne; il était le confident de toutes ses passions, sauf une seule. Sur celle-là, le brave homme n'eût pas entendu raillerie. Quant aux autres, il s'y prêtait volontiers, et s'acquittait avec un zèle exemplaire des missions les plus délicates. Or, la femme du notaire se trouvait précisément sur la liste du don Juan de Saint-Sylvain; c'était l'une des *Mille et trois* victimes. Gérenflot le savait, il avait conduit le siége et concouru à la capitulation. Son premier mouvement fut donc de voir dans l'ouverture que lui faisait Victor une plainte indirecte ou une insinuation pour arriver à un aveu. Il résolut dès lors de se tenir sur ses gardes.

—Diable! pensa-t-il, il a peut-être découvert le pot aux roses. Attention, Gérenflot! soignons notre maintien, mon enfant.

Victor Simonneau attendait une réponse; voyant qu'elle n'arrivait pas, il crut opportun d'insister.

—C'est que M. Evariste est un terrible homme auprès des femmes, dit-il. Il faut y regarder de près avec lui.

—Bah! répliqua Gérenflot, des commérages. Il n'y en a jamais le quart de ce que l'on dit.

—On en jase pourtant, ajouta le notaire, s'adressant à la vanité et croyant porter le dernier coup.

—Pures méchancetés, Monsieur Victor, répliqua Gérenflot, jaloux de consoler cette âme souffrante. Dans ces choses-là ce qu'il faut, c'est d'avoir la confiance. Une femme, voyez-vous, quand elle a des principes..., surtout quand elle aime son mari... Pour

coquette, c'est possible...; mais c'est le fond qu'il faut voir...

Le brave Gérenflot avait trop présumé de ses forces en se croyant propre à faire de la diplomatie. Le talent n'était pas à la hauteur de l'intention, et il sentait ses facultés oratoires se dérober sous lui.

—Décidément je barbotte, se dit-il.

Pour ne pas s'enferrer davantage, il s'arrêta court: cet acte de prudence ne faisait pas le compte de Victor Simonneau, qui ne perdait pas son but de vue. Désormais le notaire se croyait autorisé à ne plus user d'autant de ménagements : à moins de dire brutalement les choses, il avait tout fait. Les ouvertures étaient trop directes, les désignations trop formelles pour qu'à ses yeux Gérenflot eût pu s'y méprendre. Il le croyait placé tout au plus sous le coup de l'un de ces aveuglements que le ciel, dans sa clémence, envoie si souvent aux maris. Dès lors, il ne restait qu'à revenir à la charge, à agiter les cendres de ce cœur et à y retrouver le feu de la jalousie qui couve toujours.

—Ainsi, dit-il, vous ne trouvez pas M. Évariste un homme dangereux? c'est avoir bien de la bonté. Au fait j'ai tort, cela ne regarde que le mari. Chacun ses affaires.

Le notaire s'arrêtait sur chacune de ces phrases pour remarquer l'effet qu'elles produisaient; Gérenflot demeurait impassible. Le peu de succès qu'il avait eu dans les sphères de l'élocution l'avait engagé à changer de système; il se réfugiait désormais dans le silence. Pour se composer un maintien, il roulait son tablier entre ses doigts et tournait de temps à autre

le regard vers Gervaise, que la longueur de cet aparté inquiétait de plus en plus. Gérenflot eût bien quitté la place, mais il avait peur que sa retraite ne parût trop significative au notaire, et qu'il n'y vît un acquiescement à ses soupçons.

—Chacun ses affaires, ajouta Victor Simonneau en répétant sa dernière sentence.

Il adressa en même temps un coup d'œil si expressif à Gérenflot que celui-ci ne crut pas pouvoir se dispenser de donner signe de vie.

—Euh! euh! dit-il.

C'était un système désespérant, qui exigeait l'emploi des moyens héroïques. Dès que les ruses de la stratégie n'avaient pas réussi, il fallait essayer d'une attaque de front, d'une attaque découverte. Victor Simonneau y procéda.

—Gérenflot! dit-il.

Interpellé ainsi, le propriétaire du *Café du Commerce*, ne put pas éluder la réponse.

—Monsieur Victor, répliqua-t-il.

—Voulez-vous, mon cher, que je vous donne un bon conseil, un conseil d'ami? dit le notaire.

—Volontiers, Monsieur Victor; vous savez que je les aime, les bons conseils. D'ailleurs, vous n'en donnez pas d'autres, ajouta Gérenflot qui persistait dans ses bons procédés vis-à-vis d'un homme malheureux.

—Eh bien! mon cher, dit brusquement Simonneau, je vous conseille de mieux surveiller votre femme.

—Ma femme! répondit Gérenflot, et pourquoi cela, Monsieur Victor?

—Pourquoi? digne homme; eh! parbleu! à cause

des assiduités d'Evariste. Vous avez l'intelligence bien dure.

Gérenflot sentit cette fois l'aiguillon.

—Ah! à cause des assiduités... s'écria-t-il. J'y suis maintenant. C'était donc de ma femme que vous vouliez parler depuis une demi-heure?

—Et de laquelle donc? s'écria Simonneau.

—Morbleu! de la vôtre, dit Gérenflot avec un accent de vengeance.

—De la mienne! Ceci est trop fort, dit Simonneau.

Le notaire allait se fâcher, mais Gérenflot ne lui en laissa pas le temps; se dirigeant vers le comptoir où siégeait Gervaise, il lui dit assez haut pour être entendu de toute la clientèle:

—Tu ne sais pas, femme, voici M. Victor qui prétend que M. Évariste te courtise. C'est comme les gens qui ont la jaunisse: ils voient tout en jaune. Est-il étonnant, ce monsieur Victor!

Le lendemain, cette scène occupait les curieux de Saint-Sylvain; mais d'autres orages allaient en effacer le souvenir.

XIII

UN BAL DIFFICILE.

Le sous-préfet allait donner un bal: c'était une grande affaire pour la ville.

Ce fonctionnaire ouvrait ses salons pour la première

fois. Fraîchement arrivé de Paris, il profitait de la présence de Vauxbelles pour débuter en matière de violons et de quadrille. On le nommait Octave de Freissac; il était gentilhomme et allié d'assez près aux Rochemarne pour pouvoir se dire leur cousin. Jeune et blond, il avait pendant quatre ans brillé par son absence au conseil d'État et par sa présence au bal Mabille. Aucune des innovations de la danse libre ne l'avait trouvé indifférent ; il s'était pénétré de tous les excès de hanches qui charment aujourd'hui la belle société de Paris. Plus d'une fois même on l'avait vu se livrer, de sa personne, à des balancés équivoques vis-à-vis des vestales célèbres qui entretiennent le feu des jardins publics. On l'y citait comme un artiste d'élite en le désignant par son petit nom. Il faut dire qu'à ce talent Octave en joignait d'autres : il empestait le tabac et possédait à fond le jargon d'écurie. Tant de titres ne pouvaient être longtemps méconnus : c'était un choix obligé; l'administration devait s'attacher un sujet pareil. Octave passa donc du Ranelagh à une sous-préfecture, avancement naturel et légitime.

Jaloux de produire quelque effet sur ses administrés, le nouveau fonctionnaire arriva avec des accessoires aussi anglais que possible. Il avait un cheval anglais, des chiens anglais, un groom anglais, du vernis anglais, un chapeau anglais, des costumes strictement anglais. On ne pouvait rendre un plus bel hommage à la passion du moment. Aussi la pensée d'Octave ne mettait-elle point de limites à l'effet qu'il allait produire; il voyait l'arrondissement à ses pieds, les hommes éblouis, les femmes vaincues. Jamais la poli-

tique n'avait déployé de tels moyens pour la conquête des âmes, ni apporté sur ce petit théâtre des éléments plus imprévus. Un jeune sous-préfet entouré de ce que Paris offrait de plus nouveau, un administrateur initié au monde du cheval et membre de diverses réunions dansantes, quel ensemble de séductions et de prestiges!

Saint-Sylvain réservait à son fonctionnaire un cruel désappointement : au lieu d'un triomphe, ce fut un échec qu'il y trouva. L'excès en tout est fatal; les raffinements d'Octave allaient trop loin; il parut ridicule. En fait d'impressions parisiennes, le pays en était resté à Évariste; et pour communiquer au goût local un aussi vif essor, il n'avait fallu rien moins que l'ascendant de notre héros. Depuis ce temps, la ville n'éprouvait qu'un besoin, celui de se reposer après cet élan vers les nouveautés. Il lui semblait que les concessions faites au goût du jour avaient atteint leur limite et qu'il ne fallait plus se livrer à la légère à cette soif de changement, aussi ruineuse pour la bourse que funeste pour les mœurs.

Octave de Freissac, au lieu du rôle brillant qu'il rêvait n'obtint donc que les honneurs du sarcasme. C'était à qui épiloguerait sur la personne du sous-préfet, sur ses bêtes, sur ses gens. Les beaux esprits le prenaient pour point de mire de leurs railleries; les femmes lui trouvaient l'air original. On s'accordait à voir en lui un être déclassé, l'échantillon d'une race étrangère, aussi curieux pour Saint-Sylvain qu'un sauvage de l'Amérique ou des mers du Sud.

Tel fut le début du nouveau fonctionnaire : pour employer un terme administratif, il ne prenait pas.

A part une petite cour d'employés, le vide régnait autour de lui. Ajoutons que si Saint-Sylvain ne s'arrangeait pas d'Octave, celui-ci le lui rendait bien. Il n'avait pas d'expressions assez dédaigneuses pour caractériser cette collection de rustres qui s'avisaient de méconnaître un homme de sa valeur, de traiter de haut ses habits anglais, ses chapeaux anglais, son groom anglais. Il disait que le gouvernement l'avait égaré à dessein dans un pays sauvage, chez des peuples primitifs, afin de se délivrer d'un mérite qui offusquait et troublait des médiocrités jalouses. On voulait ainsi l'étouffer, l'enterrer, l'abrutir ; on l'enchaînait à des êtres, qui n'avaient de l'homme que le nom et atteignaient tout au plus l'état de civilisation qui nous distingue de la brute.

On conçoit qu'avec de tels sentiments de part et d'autre, le ménage administratif ne dût guère briller par l'harmonie. Cependant il est pour un fonctionnaire des devoirs étroits qu'il peut maudire dans son for intérieur, mais auxquels il est obligé de se conformer en public. C'était le cas d'Octave; en sa qualité de sous-préfet, il devait plaire à l'arrondissement. On n'est sous-préfet que pour cela; c'est le but de l'institution. Il faut plaire à l'arrondissement, plaire au député, plaire à tout le monde. Or, Octave avait manqué à la première condition de son programme : il ne plaisait pas. Comment plaire? Là se trouvait le problème, et il était temps de le résoudre.

Ce fut un grave souci pour le jeune fonctionnaire. Un témoin, un maître venait d'arriver sur les lieux dans la personne du député. On sait quelle surveillance ombrageuse ils exercent sur leurs sous-préfets!

Malheur au fonctionnaire frappé d'impopularité! malheur même à celui qui ne peut invoquer en sa faveur que des affections molles, des sympathies équivoques!

Sous l'aiguillon de ce sentiment, Octave de Freissac eut une inspiration, une idée.

—J'y suis! dit-il, je tiens mes gens. Avant qu'il soit deux semaines, je veux être l'idole de la contrée. Ce pays jouit d'un air vif : les hommes doivent y avoir toujours faim et les femmes toujours soif. Un sous-préfet vulgaire eût attendu l'hiver pour ouvrir ses salons : je prends les devants, je donne un grand bal d'été : jardin illuminé, deux cents bougies, torrents de rafraîchissements, buffet à grand orchestre, domestiques gantés, et tous les instruments à vent dont le pays est susceptible; voilà le programme. J'inonde les hommes de punch, les femmes de sorbets, et, pour couronner le tout, un ambigu. C'est ainsi qu'on prend les administrés, qu'on se relève dans leur opinion, qu'on se réhabilite.

Dès que cette idée eut bien mûri dans la tête du sous-préfet, il la livra à la circulation. Le calcul était juste, l'effet fut prodigieux. Dès ce moment il s'opéra en faveur du nouveau fonctionnaire une réaction évidente; les plaisanteries cessèrent comme par enchantement; on pouvait même recueillir çà et là quelques éloges, timides encore, mais qui ne demandaient, pour prendre l'essor, qu'un peu d'encouragement.

—Mais c'est qu'il a du bien, ce jeune homme! disait une des élégantes de la ville.

—Il est surtout comme il faut, ajoutait une autre.

Moi, j'aime les gens comme il faut ; c'est mon faible.

—Un parent des Rochemarne ! poursuivait une troisième voix ; beau nom ! grande famille !

C'est ainsi qu'Octave de Freissac regagnait du terrain et se préparait une brillante revanche.

. . . .
. . . .
. . . .

L'hôtel de la sous-préfecture était un ancien couvent qu'on avait approprié tant bien que mal à sa nouvelle destination. Le réfectoire et la chapelle, qui occupaient jadis le rez-de-chaussée, avaient été convertis en deux vastes salles de réception, assez pauvrement meublées, tandis que l'étage supérieur se transformait partie en chambres à coucher, partie en bureaux. Cette restauration, incomplétement faite, n'avait pu enlever à l'édifice le caractère sombre inhérent aux débris de l'existence claustrale. L'aspect nu du pignon, les dimensions exiguës des croisées, leur distribution dépourvue de symétrie, l'épaisseur et la solidité des murs, tout, jusqu'à l'arceau ténébreux qui donnait entrée dans le vestibule, portait l'empreinte austère du passé et protestait contre une métamorphose profane.

C'est ce réduit qu'Octave de Freissac avait entrepris de changer en un lieu de féerie. Pour en venir à bout, il lui fallut invoquer tous ses souvenirs en matière d'illumination et de décors, combiner le Ranelagh et Tivoli, emprunter quelques idées à l'Opéra, et les compléter par le souvenir des bals de la liste civile.

Aucun des ouvriers que Saint-Sylvain possédait ne lui parut digne de comprendre ses plans et de s'y associer : il fit venir du chef-lieu le meilleur glacier, le meilleur tapissier, le meilleur lampiste. Le gaz manquait; on y suppléa en prodiguant l'huile. Les pièces du rez-de-chaussée, avec leurs solives en relief, ne se prêtaient guère aux embellissements; mais elles s'ouvraient sur un jardin où la végétation étalait un luxe naturel. Il ne s'agissait plus que de prodiguer sur ce point les lanternes chinoises, les arabesques en verres de couleur, de répandre la lumière sur cette verdure, d'animer ces arbres, ces bosquets, ces pelouses, sous des feux de bengale artistement disposés. Quant à l'orchestre, Octave avait promptement reconnu l'insuffisance des clarinettes du pays; il fit un appel au régiment le plus voisin, qui lui fournit son corps de musique. Des vases de fleurs garnissaient les salons et se prolongeaient jusqu'au vestibule pour y former deux haies embaumées. Ainsi, tous les sens avaient leur part dans cette masse de séductions; l'œil, l'oreille, l'odorat, le goût. Le programme était complet; ajoutons qu'il était passablement onéreux. Dans le cours d'une soirée, le sous-préfet allait voir disparaître six mois d'appointements. Octave faisait ce sacrifice aux exigences politiques.

Dès cinq heures du soir les ouvriers travaillaient à la transformation de l'hôtel. On avait recruté, par la ville, les serviteurs les moins gauches pour les former à la circulation des plateaux. Vingt paires de gants de coton devaient couvrir leurs mains altérées par le hâle. Ces braves gens eurent quelque

peine à s'introduire dans cet accessoire de l'emploi; plusieurs d'entre eux ne le firent qu'avec effraction et aux dépens des mailles. Cependant la tenue n'en souffrit pas, et Gérenflot, qui avait formé ce corps, ne put se défendre d'un mouvement de satisfaction quand il le passa en revue. C'était le moment critique; l'affaire allait s'engager; tout le monde se trouvait sous les armes. La plus grande activité régnait dans les salles, et Octave se multipliait pour donner des ordres. Il allait du jardin au vestibule, du lampiste au glacier, faisait disposer les caisses d'orangers, inspectait les verres de couleur, s'inquiétait des orgeats et se préoccupait des limonades. Rien n'est petit en pareil cas; rien n'est au-dessous du coup d'œil du maître. La victoire ne s'obtient qu'à ce prix, et que de batailles ont été perdues par des négligences de détail!

Le rendez-vous avait été donné pour neuf heures; la province est ponctuelle : dès huit heures, il arriva du monde. C'étaient des dames appartenant au camp des Graindorge : Octave les reçut et les plaça. Chacune d'elles avait amené sa suivante, coutume patriarcale qui associe les serviteurs aux plaisirs des maîtres. Personne ne dérogea à cette loi, et il y eut ainsi, dans l'enceinte de la sous-préfecture, deux compagnies, l'une pour les salons, l'autre pour les offices. Il fallut même ménager à la domesticité, par un système de portes toujours ouvertes, des perspectives sur les illuminations du jardin, sur les contredanses, sur les moindres incidents de la fête. Douce tolérance, usages bienveillants qui disparaissent trop vite de nos mœurs, et qu'on aime à retrou-

ver çà et là comme un des meilleurs legs du passé et comme une des mille attentions qui liaient autrefois le serviteur à la famille !

A l'appui de ses plans de fusion et de paix perpétuelle, Octave s'était proposé de répartir les dames sur tous les points du salon, sans tenir compte de leurs répugnances ou de leurs sympathies. Il espérait amener ainsi des rapprochements forcés et une harmonie de voisinage. En effet, sa manœuvre eut d'abord quelque résultat; mais peu à peu on vit dans cette foule les affinités se révéler et s'attirer d'une manière irrésistible, tandis que les corps réfractaires, obéissant à leur nature, se fuyaient, se séparaient non moins impérieusement. Au bout d'un quart d'heure, la combinaison imaginée par le sous-préfet avait fait place à une distribution plus conforme aux lois des civilisations provinciales. Tous les Simonneau étaient d'un côté, tous les Graindorge de l'autre, et entre les deux, cette fraction flottante qui se compose des nullites de tous les partis. Rebelles au rôle qu'on leur destinait, les deux camps se mesuraient de l'œil et engageaient les hostilites par une inspection générale des toilettes. Pas un ruban, pas une plume, pas un bijou n'échappa a cette foudroyante revue : un nœud mal attaché, une épingle absente étaient à l'instant même remarqués, dénoncés, signalés.

L'émotion était vive; elle fut portée au comble par l'apparition des deux beautés à la mode qui régnaient à Saint-Sylvain. Mme Victor Simonneau et Mlle Anaïs Graindorge firent leur entrée dans le salon presque simultanément. Rien de plus merveilleux que la toi-

lette de Mme Victor. C'était le plus bel étalage que l'on pût voir. Décolletée à l'anglaise, elle était chargée de caparaçons et avait prodigué sur sa personne tout ce que l'esprit d'une femme peut imaginer d'accessoires odieux et de superfluités révoltantes.

Anaïs Graindorge avait eu plus de bon sens; elle s'était fiée à sa jeunesse et à sa fraîcheur. Elle avait une robe de mousseline blanche, une rose dans les cheveux et des souliers de satin noir, rien de plus. Une taille charmante, des yeux expressifs, une carnation pleine de séve, relevaient la simplicité de ce costume et lui prêtaient un charme infini. Ainsi armée, elle pouvait attendre sa rivale et se fier à la nature pour vaincre les excès de l'art.

Cependant la fête ne s'animait pas, et la pacification universelle, rêvée par le sous-préfet, menaçait de dégénérer en un redoublement de colères. On continuait à s'observer, à échanger des regards menaçants. C'était plus que jamais la guerre, une guerre à outrance. Les quadrilles, par leurs combinaisons imprévues, auraient pu rompre cette froideur et jeter quelque diversion dans cette scène; mais Octave voulait que la danse fût ouverte par le député en l'honneur de qui il donnait sa fête, et Célestin Vauxbelles n'arrivait pas. A diverses reprises on avait envoyé chez lui sans obtenir de réponse, et, pour se tenir en haleine, l'orchestre en était réduit à exécuter des marches, à jouer des fanfares qui exaltaient les passions guerrières de l'assemblée. Cette situation ne pouvait se prolonger sans péril.

Enfin Vauxbelles parut; son retard était volontaire, il avait voulu se donner le temps de la réflexion.

La fatalité avait fait de Saint-Sylvain un pays rempli d'embûches; chaque jour amenait avec lui son embarras. On ne pouvait pas s'y agiter d'une façon ou d'une autre, sans que le député ne fût placé à l'instant entre le double écueil contre lequel il luttait avec plus de persévérance que de succès. Pour le moment, c'était avec les Simonneau qu'il avait à compter; la candidature d'un membre de cette famille, ouvertement déclarée, ne lui permettait pas de s'aveugler sur leurs dispositions! Quand il entra dans les salons de la sous-préfecture, cette pensée faisait des ravages dans sa tête et pouvait influer sur ses inspirations. A son arrivée, un frémissement circula dans les rangs des dames : c'était un hommage indirect; Vauxbelles s'en montra touché. Il fit le tour du cercle en distribuant les mots gracieux, en les mesurant surtout par doses égales, et alla ensuite vers les hommes, auxquels il prodigua les poignées de main, cette monnaie du régime parlementaire.

L'instant critique arrivait : il s'agissait de savoir avec qui le député ouvrirait le premier quadrille. C'était un acte décisif; les dames s'en préoccupaient toutes; on en parlait à la ronde; l'attention était en suspens. L'opinion générale penchait pour Mlle Graindorge. Quant à Évariste, il ne supposait pas qu'il y eût matière à hésitation.

—Vois donc cette Anaïs, disait-il à Vauxbelles, comme elle est jolie ce soir! une rose, mon cher, une rose!

Au moment où Graindorge achevait ces mots, l'orchestre exécuta la première mesure du quadrille.

Un silence général s'établit; tous les yeux se tournèrent du côté de Vauxbelles. Anaïs s'était levée involontairement; Mme Victor, plus maîtresse d'elle-même, affectait de causer avec sa voisine. Le député balança pendant une minute ou deux; puis, comme s'il eût été poussé par une résolution violente, il marcha rapidement vers le camp des Simonneau et présenta sa main à celle qui en était la souveraine. Mme Victor se leva avec majesté; l'orgueil respirait dans sa physionomie. Sa phalange l'applaudissait du regard pendant que la consternation se peignait sur les visages des Graindorge. Anaïs, émue jusqu'aux larmes, prit le bras de Rieussec, tandis qu'Évariste, craignant de ne pouvoir se contenir, se précipitait vers le jardin et égarait sa colère dans les allées les plus sombres. Jamais blessure ne l'avait éprouvé à ce point et n'avait pénétré si avant.

—Voilà une leçon, se disait-il, et publique encore! Il est délicieux, ce Celestin! quitter une fille jolie comme un cœur pour une fée Urgelle! C'est un affront qu'il a voulu faire aux Graindorge : à la bonne heure; les Graindorge le lui rendront.

Le quadrille s'acheva et fut suivi d'un second où Vauxbelles figura avec Anaïs. Mais le coup était porté et la réparation arrivait trop tard. La soirée ne s'animait pas; il y avait du foid dans l'atmosphère. Le député commençait à regretter d'avoir suivi son inspiration et mécontenté ses amis sans désarmer ses adversaires, lorsque le sous-préfet l'entraîna vers le jardin, merveilleusement illuminé et lui dit :

—Vous ne savez pas, Monsieur de Vauxbelles?

—Quoi donc? répondit celui-ci.

—J'ai ménagé une surprise à Saint-Sylvain, une véritable surprise; vous verrez cela.

—Mais encore, dit Vauxbelles.

—Que leur manque-t-il ici? poursuivit le sous-préfet, des figures qui imposent. Ces gens-là sont tous égaux, et entre égaux on se dispute volontiers l'empire; mais qu'il vienne des personnes d'un rang plus élevé, et à l'instant vous verrez nos bourgeois se confondre dans un même sentiment, celui de l'admiration. C'est dans la nature humaine, Monsieur de Vauxbelles, ajouta Octave croyant devoir honorer son député de la particule.

—J'accepte la thèse philosophique, répliqua Célestin; mais je n'en vois pas l'application.

—La voici, dit le sous-préfet. J'ai entrepris d'amener ce soir chez moi de grands noms pour subjuguer ces petites gens, et je puis me flatter d'en être venu à bout.

—Qui attendez-vous donc, Monsieur de Freissac?

—J'attends les dames de Rochemarne, Monsieur de Vauxbelles, dit le sous-préfet en y mettant un peu d'emphase.

—Les dames de Rochemarne! s'écria le député ne pouvant maîtriser un premier trouble.

—Elles-mêmes, ajouta Octave, et voici comment. Vous savez que ma famille est alliée à la leur. Je suis allé les voir hier, j'ai invoqué les priviléges de la parenté, j'ai fait valoir l'obligation où je me trouve de me poser décemment dans le pays, et en raison de tout cela, je les ai suppliées de vouloir bien paraître à ce bal, ne fût-ce qu'une demi-heure, un quart d'heure, dix minutes. Elles ont résisté,

m'ont fait mille objections; mais j'y ai mis tant d'opiniâtreté, tant de persévérance, que j'ai fini par emporter une promesse. Elles viendront, Monsieur de Vauxbelles.

—En êtes-vous bien sûr, Monsieur de Freissac?

—Elles viendront, vous dis-je, et vous serez témoin de l'effet que cela va produire. Il n'y aura plus ici ni de Simonneau, ni de Graindorge; le nom de Rochemarne effacera tout. Vous verrez cela, Monsieur de Vauxbelles; ce sera notre triomphe. Tenez, j'aperçois quelque émotion parmi les quadrilles; peut-être est-ce la famille Rochemarne qui m'arrive. Permettez-moi de l'aller recevoir.

Le sous-préfet quitta le député sur ces mots et regagna les salons. Les choses en étaient au point où il les avait laissées. Au lieu de s'embellir, l'horizon s'était rembruni. Les Simonneau ne dansaient qu'avec les Simonneau, les Graindorge avec les Graindorge. Ainsi ce bal donné en vue d'une réconciliation menaçait de jeter dans le pays de nouveaux ferments de discorde. Tant de frais en l'honneur de la paix n'auraient servi qu'à rendre la guerre plus ardente. Ces lampions, ces verres de couleur, ces lanternes, ces feux de bengale auraient été des brandons de discorde; les limonades et les orgeats auraient attisé l'incendie; les violons et les trompettes à clef auraient rendu l'harmonie impossible; mille écus consacrés à une fête, dans un coin de la province, n'auraient pu consolider un sous-préfet et l'acheminer dans les voies de l'avancement.

Cette perspective était désespérante, et Octave ne pouvait y croire. Il se disait que la seule apparition

des Rochemarne suffirait pour changer du tout au tout les dispositions de ses invités, pour rendre à l'illumination, aux rafraîchissements, à l'orchestre leur prestige naturel, adoucir les mœurs des indigènes, et les jeter dans les bras les uns des autres. Ainsi, il ne lui restait plus que cet espoir, cette ancre de salut. Un valet l'appela. Il crut que ses parentes arrivaient, il s'élança du côté du vestibule. Ce n'était qu'une lettre; il la décacheta avec une certaine émotion, la lut avec rapidité, et laissa retomber ensuite sa main par un geste d'abattement.

Vauxbelles le surprit dans cette attitude pensive et douloureuse.

—Eh bien? dit-il.

—Tenez, répondit le sous-préfet, en lui passant la dépêche

Le député prit la lettre, s'approcha d'un flambeau et lut ce qui suit :

« Mon cousin,

« J'aurais tenu ma parole, comme une Roche-« marne, si un événement imprévu n'eût troublé « notre solitude et dérangé nos projets.

« Le général est venu nous surprendre; il est ar-« rivé ce soir. Vous savez quelles sont ses répu-« gnances pour le nouveau régime; il fallait, en « allant à Saint-Sylvain, encourir sa colère : j'ai « préféré y renoncer, pensant que vous nous excu-« seriez.

« Nous voici de nouveau à l'état de blocus. Plai-« gnez les deux recluses et croyez-moi

« Votre affectionnée parente. »

« La marquise de Rochemarne. »

A la lecture de cette lettre, le sous-préfet et le député firent entendre deux exclamations presque simultanées.

—Elles ne viennent pas! dit Octave; allons, j'en suis pour mes lampions.

—Le général! s'écria Vauxbelles. Quelqu'un m'aurait-il trahi?

XIV

LE SECRET DE LA CHÊNAIE.

Il est temps d'éclaircir ce que les relations de Célestin Vauxbelles et des dames de Rochemarne peuvent avoir offert jusqu'ici de mystérieux. L'histoire en est simple; on y chercherait en vain des combinaisons inattendues, ce n'est qu'un chapitre de la vie réelle.

Quand le marquis mourut, il y eut à remplir, dans l'intérêt de ses héritiers, quelques formalités auprès de la justice du ressort. Gabrielle était alors mineure; il fallut constituer la tutelle, organiser le conseil de famille, procéder à un inventaire et à une liquidation. On sait que les habitudes de prodigalité étaient héréditaires dans la famille de Rochemarne; le marquis n'y avait pas dérogé. Mettre sa dépense au niveau de ses revenus, était à ses yeux un pro-

cédé indigne d'un homme de naissance. Avant tout il fallait, disait-il, garder son rang, lutter de faste avec les parvenus, les vaincre sur leur propre terrain et honorer la nouvelle cour par des manières pleines de magnificence. De là un état de maison qui n'était point en rapport avec la fortune du marquis et ne pouvait se soutenir qu'à l'aide d'emprunts onéreux.

La marquise essaya de lutter ; ce fut en vain : il y avait, dans la conduite de son mari, toute la force de l'instinct unie à l'entraînement d'un système. Pressé sur ce point, les excuses ne lui faisaient pas défaut : il invoquait la raison d'Etat et couvrait ses prodigalités du manteau de la politique. Au besoin il ajoutait, avec la légèreté et la grâce des seigneurs de l'autre siècle, que lorsque les choses en seraient arrivées à l'extrême, il s'en ouvrirait au roi, et que S. M. payerait certainement ses dettes. Que répondre à de telles illusions ? La marquise se résigna et cessa de se plaindre ; seulement, aux dissipations de son mari elle opposa une économie sévère. Le luxe de Paris se traduisait en autant de privations à la Chênaie, et quoique insuffisante, la compensation reculait le moment d'une ruine complète. Ainsi les rôles étaient intervertis ; une jeune femme donnait des leçons de sagesse à un vieillard imprévoyant.

La mort ne laissa pas au marquis le temps d'achever son œuvre. Quand il quitta ce monde, ses biens étaient en partie engagés ; mais, avec du temps et de l'ordre, on pouvait arriver à une libération complète. Pour cela, les soins de la marquise ne devaient pas suffire. La légion des créanciers se composait

d'hommes habitués aux embûches et aux raffinements de la procédure. Profitant des embarras du défunt, ils avaient su l'enlacer dans le réseau d'une exploitation savante; ils avaient multiplié les actes, exigé des doubles titres, obtenu des substitutions, des délégations, des procurations spéciales qui formaient un ensemble de pièces aussi effrayant par le nombre que ténébreux dans les détails. Pour éclaircir la sincérité de ces droits, vérifier la validité de ces engagements, il fallait, de toute nécessité, avoir recours à un homme d'affaires. Le corps du marquis n'était pas refroidi que déjà le papier timbré pleuvait à la Chênaie. Chaque créancier cherchait à prendre les devants par des saisies-arrêts et des actes conservatoires. La panique s'en mêlant, on en vint même à des exécutions mobilières. C'était une situation intolérable.

La marquise dut prendre un parti. D'anciennes relations existaient entre les Rochemarne et les Vauxbelles, relations bienveillantes, quoique maintenues à la distance qui séparait autrefois la robe de l'épée. Par une sorte d'inspiration, la marquise inclina vers ce souvenir. A tout prendre, c'est plutôt aux Simonneau qu'elle aurait dû songer. Depuis quatre générations les Simonneau étaient les hommes d'affaires de la famille Rochemarne, et l'un d'eux se trouvait être leur intendant quand le marquis partit pour l'exil. Cependant la jeune veuve, obéissant à une défiance instinctive, ne se mit pas entre les mains des Simonneau. Célestin Vauxbelles venait, à cette époque, d'arriver de Paris et d'acquérir une des meilleures études d'avoué qui fus-

sent dans l'arrondissement. La marquise entendit parler de lui comme d'un jeune homme intelligent, instruit, probe surtout; ce fut à lui qu'elle s'adressa. Il reçut des mains de la marquise le dossier de la succession et procéda sur-le-champ aux opérations préliminaires.

Dès lors Vauxbelles devint le bras droit des hôtes de la Chênaie. Si le choix qu'avait fait la marquise était un honneur pour lui, à cet honneur se trouvaient attachés des soins sans nombre, et une grave responsabilité. Jamais liquidation n'avait présenté de tels embarras. A un obstacle vaincu succédait un obstacle nouveau. Non-seulement il y avait à satisfaire les créanciers apparents, mais de toutes parts s'élevaient des prétentions qu'il fallait discuter, des réclamations qu'il fallait débattre. Sur quelques points on transigea, sur d'autres il y eut procès. Partout il s'établit des luttes que Vauxbelles soutint avec un zèle et un dévouement infatigable. Rien de plus décourageant que cette besogne, où le terrain semblait se refuser sous ses pas. Les pièces dont il s'armait étaient toutes l'œuvre du défunt, qui avait coutume d'apporter dans les affaires la légèreté d'un enfant et la négligence d'un grand seigneur. Souvent des titres anciens se confondaient avec des titres nouveaux, sans qu'il fût possible de fournir la preuve certaine de cette confusion et de ce double emploi. D'autres fois encore, il y avait eu des paiements faits, des à-compte donnés, des intérêts servis, sans qu'on retrouvât les traces de cette libération. Il fallait y arriver alors par des inductions habiles, par des aveux adroitement arrachés, enfin, par une foule

de moyens qui exigeaient autant d'adresse que de persévérance.

Ainsi comprise, la mission de Vauxbelles n'était plus celle d'un homme d'affaires. Il devenait le sauveur de cette maison, la Providence de ces deux femmes. Entre les mains d'un autre, évidemment les débris de cette fortune auraient disparu dans ce gouffre de formalités et de frais de justice où s'engloutit le plus net du patrimoine des familles. Moins surveillées, les transactions avec les créanciers se seraient achevées d'une manière bien plus désavantageuse; moins sévèrement contrôlés, les titres auraient surgi de dessous terre. Vauxbelles engagea huit procès et les gagna tous : un autre eût été moins hardi ou moins heureux. Vauxbelles fit trois fois le voyage de Paris dans l'intérêt de la liquidation; un autre eût-il poussé le zèle jusqu'à multiplier à ce point les déplacements, ou ne les eût-il pas rendus trop onéreux à ses clientes? Le choix de Vauxbelles était donc pour les dames de la Chênaie un de ces secours inespérés que le ciel envoie dans un moment de détresse. Seul, il les arrachait à la misère, et empêchait qu'elles ne tombassent à la charge des autres branches de la famille.

Cette circonstance explique la nature des relations qui s'établirent sur-le-champ entre Vauxbelles et les dames de Rochemarne. La marquise était faite pour apprécier ce qu'il y avait d'élevé et de délicat dans la conduite de l'homme d'affaires; elle ne vit plus en lui qu'un ami. La distance des rangs s'effaça pour faire place à une intimité affectueuse. Les soins de la liquidation amenaient souvent Vauxbelles à la

Chênaie, soit pour y chercher quelques renseignements, soit pour y rendre compte de ce qui se passait dans le domaine de la procédure. Chacune de ses visites était pour Célestin une occasion nouvelle de prouver son dévouement, et pour la marquise un nouveau sujet de reconnaissance. Les rapports devenaient ainsi chaque jour plus intimes. On retenait Vauxbelles à dîner, on le gardait pendant une portion de la soirée; ces dames y voyaient une distraction dans leur isolement, une occupation dans leur solitude. Il n'était pas jusqu'à Joblet qui ne fût de la partie, et ne devînt l'objet de quelques attentions. Le digne serviteur se souvenait avec orgueil du temps où la présidente Vauxbelles venait rendre ses devoirs aux Rochemarne dans les salles du vieux manoir, et plus d'une fois, pendant que son jeune maître causait gaiement avec les châtelaines, Joblet, livré à des pensées sombres, promena mélancoliquement parmi les ruines ses souliers à boucles d'argent et sa queue en salsifis.

Le premier sentiment que Vauxbelles apporta dans ces rapports fut de l'amour-propre mélangé de calcul. Il regarda comme digne de lui cette médiation en faveur d'une grande famille que menaçaient des revers de fortune. La tirer d'embarras, la défendre contre ceux qui se disputaient sa dépouille, lui parut un rôle honorable, et, à un certain point de vue, productif. Le dévouement qu'il allait prodiguer, le zèle qu'il voulait y mettre devaient faire du bruit dans le pays, et parer son nom de ce relief qui s'attache aux causes célèbres. Son désintéressement même ne pouvait manquer de lui profiter ; ce que

l'on sème en ce genre, on le recueille presque toujours en considération. Ainsi, toute vertu peut devenir matière à spéculation, et en sondant les abîmes du cœur, que de fois on y découvre un intérêt mêlé aux plus purs sentiments! C'est la part de l'infirmité humaine; il faut s'y résigner. Vauxbelles n'était pas plus parfait qu'un autre, et quand le vertige des honneurs lui monta au cerveau, il le prouva bien.

Cependant, à mesure qu'il connut mieux les dames de Rochemarne, ce premier calcul fit place à un dévouement plus vrai et plus réel. La marquise était une femme d'un mérite si grand qu'on eût vainement essayé de se dérober à l'empire qu'elle exerçait. Ce qui plaisait en elle, ce n'était pas seulement l'étendue et la variété de ses connaissances, la flexibilité et la grâce de son esprit, une organisation délicate et supérieure, c'était surtout une bonté d'ange, un calme si profond et si naturel qu'on eût pu la croire au-dessus des bruits de ce monde. La vie de cette femme n'avait été qu'un sacrifice, un combat, et rien de cette lutte ne se laissait voir sur ses traits, majestueux et doux comme ceux d'une sainte. Il en résultait une séduction dont Célestin ne chercha point à se défendre. Il se sentit attiré peu à peu par cette dignité que ne pouvait altérer la perspective de la misère, et cette sérénité que ne troublaient pas les alternatives d'une situation fort compromise. Il comprit qu'il avait rencontré une âme plus forte que le malheur, plus grande que la fortune.

Un autre sentiment se mêla bientôt à cette admiration. Gabrielle était arrivée à cet âge où les jeunes filles se transforment presque à vue d'œil. Elle avait

quinze ans, Célestin vingt-cinq. Chaque fois qu'il venait de passer quelques heures à la Chênaie, il en sortait ébloui. La veille, il la traitait encore comme une enfant, et se mêlait à ses jeux de la manière la plus familière. Désormais, il se sentait retenu, et la jeune fille elle-même composait son maintien et s'observait en sa présence. Sans avoir les perfections d'un héros de roman, Célestin était un fort joli cavalier, bien pris dans sa taille, avec des cheveux d'un blond cendré et des yeux bleus qu'animait une expression charmante. Le son de sa voix, quand il en ménageait l'essor, avait quelque chose de frais et de pur qui caressait doucement l'oreille. A ces avantages, il en joignait un autre bien plus grand : il était à peu près le seul homme qui vînt jeter quelque diversion dans les solitudes de la Chênaie, répandre un peu de lumière sous les voûtes sombres de ce parc. Qu'est-il besoin de plus pour faire éclore dans le cœur d'une jeune fille cette première rêverie qui le conduit dans les champs de l'idéal?

Sans le vouloir, la marquise donnait des forces à ce penchant timide encore, quoique réel. Une âme comme la sienne devait sentir vivement le prix des services que lui rendait Vauxbelles, et, faute de pouvoir l'en payer autrement, elle ne ménageait pas l'expression de sa reconnaissance. C'était à chaque instant des témoignages nouveaux en faveur de son généreux défenseur, des éloges intarissables.

—Quel homme, disait-elle ! Quelle grandeur ! Quelle noblesse! Comment pourrais-je m'acquitter envers lui? Nous lui devons tout, ma fille! Il nous a sauvées, il nous a tirées de l'abîme! Que son nom reste

gravé dans ta mémoire : c'est une dette de famille.

Ainsi parlait-elle, et Gabrielle recueillait ces paroles avec une sorte d'ivresse. Grâce à la rapidité d'imagination qui distingue les jeunes filles, elle voyait dans le lointain le dernier chapitre de ce roman et le prix naturel de tant de services. C'était sa main qui devait être la récompense de Vauxbelles, et, en s'interrogeant bien, elle ne trouvait point d'objection à élever contre ce dénouement. Tout se trouvait concilié de la sorte, et les Rochemarne s'acquittaient d'une manière digne d'eux.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour Célestin arriva à la Chênaie à une heure où personne ne l'y attendait. La marquise surveillait quelque travail dans le parc ; Gabrielle était au salon. Seuls en présence, les deux jeunes gens éprouvèrent un embarras, un malaise qu'ils ne purent vaincre. Au lieu d'engager amicalement l'entretien, comme ils avaient coutume de le faire, ils restaient silencieux l'un vis-à-vis de l'autre sans pouvoir trouver une parole à se dire. Cette confusion ne cessa qu'à l'arrivée de la marquise. Vauxbelles retrouva alors son sang-froid, et il expliqua les motifs de cette visite imprévue.

En parcourant des papiers de famille, il avait découvert les traces d'un fidéi-commis pour une somme de 500,000 fr. en or que le marquis de Rochemarne, partant pour l'émigration, avait laissée entre les mains de son intendant Simonneau. Quelques indications de ce dépôt existaient dans le dossier, et Vauxbelles voulait s'assurer si, parmi les titres de famille relégués dans les combles du château, on ne pourrait rien trouver qui mît sur la voie de cette somme.

—500,000 fr., dit-il à la marquise, ne disparaissent pas sans laisser au moins un souvenir. Le marquis ne vous a-t-il jamais parlé de cet objet, Madame?

—Attendez, répondit la marquise, en se recueillant et faisant un appel à sa mémoire, attendez donc. Il me semble, en effet, qu'un jour, M. de Rochemarne chercha pendant longtemps un titre qui lui manquait.

—Un reçu du dépôt, un récépissé sans doute? dit Célestin en insistant.

—Oui, j'y suis à présent, Monsieur Vauxbelles; un reçu. Vous savez avec quelle légèreté mon mari traitait les affaires d'intérêt? Il cherchait ce reçu pour le montrer à M. Victor Simonneau, mais sans y attacher beaucoup d'importance.

—Je le reconnais là, dit Vauxbelles. Madame la marquise, ajouta-t-il, je ne sais à quoi peut nous conduire une recherche de ce titre, ni si, l'ayant trouvé, il pourra nous servir à quelque chose; mais il ne faut pas laisser 500,000 fr. s'égarer ainsi sans faire cet effort. Si c'est également votre opinion, nous irons fouiller dans les archives du château. Le pis-aller, c'est que nos soins soient inutiles.

—Faites à votre guise, Monsieur Vauxbelles, vous savez que vous êtes souverain ici. Gabrielle, ajouta la marquise, en se tournant vers sa fille, on m'attend dans le parc, j'ai quelques ordres à donner. Conduis M. Vauxbelles dans la salle aux archives, mon enfant.

A cet ordre inattendu, la jeune fille sentit la rougeur lui monter au visage, et Célestin eut beaucoup de peine à se faire une contenance. Des deux côtés, c'étaient les premiers symptômes d'un sentimen

qu'ils ne s'étaient pas avoué, mais qui les gagnait à leur insu, comme le flot qui monte gagne le baigneur imprévoyant.

XV

LE MONT SERRAT.

Les passions ne vont pas dans le monde comme dans les livres, où tout procède par coups de foudre. C'est le temps qui les crée, c'est au moyen de gradations et de nuances qu'elles acquièrent toute leur force. Le cœur est moins défendu contre une invasion lente que contre de brusques surprises. Il en est de ces sentiments comme d'un terrain d'alluvion, qui semble immobile tout en s'élevant de siècle en siècle. En apparence on est aujourd'hui ce qu'on était hier; rien ne semble changé et pourtant l'imagination a fait un pas en avant; le rêve est devenu plus cher, le lien plus étroit, l'inclination plus vive.

Les choses se passèrent ainsi pour Célestin et Gabrielle. Depuis cette scène insignifiante en apparence, où avait éclaté leur trouble secret, il n'était point de circonstance qui n'eût servi à fortifier leur penchant. Un premier amour répand des rayons si doux, qu'à sa clarté tout s'embellit et s'épure. Ce qu'il y a de beau et de bon dans les couples qu'il

éclaire est mis à l'instant en relief; le reste s'efface. L'œil a des feux plus pénétrants, la voix un son plus doux : on est meilleur; on se sent plus heureux de vivre. Il n'est pas jusqu'à cette langueur inquiète dont les sens sont pénétrés qui n'ajoute un charme à la physionomie et ne lui prête une expression touchante. On ne s'est rien dit, rien avoué, que déjà les cœurs sont complices. Un geste, un regard suffisent ; des mots seraient moins expressifs. C'est une fleur que l'on effeuille , un mouvement que l'on imite, un rien ; mais dans ce rien que d'éloquence ! C'est surtout une minute fugitive où les yeux se rencontrent et se confondent; ce sont mille détails dont se compose la tactique de l'amour et où se réfugient les âmes blessées.

Les jours, les semaines s'écoulèrent de la sorte. Pour Gabrielle, la Chênaie n'était plus aussi désert; à chaque allée du parc se rattachait un souvenir, un vestige distinct pour elle seule. L'attendre et le voir remplissaient ses heures. De son côté, Célestin s'abandonnait à cette vie de l'amour, si douce et si énervante. Il ne pouvait se mettre en route pour la Chênaie sans éprouver une émotion profonde. Les arbres du chemin étaient autant d'amis qu'il saluait au passage; les tourelles du vieux château, au moment où elles se dégageaient du milieu de la clairière, semblaient s'associer à cette fête de son cœur et applaudir à sa venue. Aucun de ces objets ne lui était indifférent; il avait pour tous un sourire. Il n'est rien comme les gens qui aiment pour épancher des trésors de bienveillance et d'affection ; ils ne comptent jamais et donnent en prodigues.

Cependant les premières recherches faites dans les papiers du marquis n'avaient amené d'autre résultat que celui d'éclairer Célestin et Gabriel sur leurs sentiments secrets. C'était beaucoup pour l'amant; ce n'était point assez pour l'homme d'affaires. Il tenait à s'assurer de ce qu'avaient pu devenir les 500,000 fr. confiés à l'intendant Simonneau, et dont on ne retrouvait plus les traces. Les vacances des tribunaux allaient arriver; Vauxbelles résolut de les employer à une perquisition générale et minutieuse des archives de la famille. Était-ce bien le désir de retrouver un titre éventuel, et dans tous les cas frappé de prescription, qui animait le jeune homme, et ne fallait-il pas voir là-dedans un prétexte pour se rapprocher plus souvent de la Chênaie? C'est ce qu'il est inutile d'approfondir. Vauxbelles vint tous les jours au château, cela est vrai, mais il s'enfermait seul dans les salles où le marquis avait entassé pêle-mêle les anciens titres des Rochemarne. C'était un dépouillement ingrat, long, pénible : Vauxbelles s'en trouvait assez payé en respirant le même air que Gabrielle, en vivant sous le même toit, à quelques pas d'elle.

Ce travail durait depuis une semaine lorsque la marquise résolut de ménager une surprise à son laborieux défenseur et de l'arracher, ne fût-ce que pour un jour, à ses poudreux dossiers. Il prenait congé de ces dames et allait monter à cheval, lorsque Mme de Rochemarne le rappela :

—Monsieur Vauxbelles! dit-elle.

—Madame la marquise, répondit le jeune homme en s'inclinant avec respect.

Gabrielle était accourue et regardait sa mère avec une attention inquiète.

—Pour demain vous aurez congé, poursuivit Mme de Rochemarne; la salle des archives sera mise en interdit, Monsieur Vauxbelles.

Ce que c'est qu'une mauvaise conscience! à ces simples mots, Célestin se crut découvert. Il se troubla, et ce trouble se réfléchit sur le visage de Gabrielle. On eût dit deux coupables qui se sentaient trahis. Cependant le jeune homme, plus maître de lui, eut le sang-froid de répondre :

—Un congé, Madame la marquise? et pourquoi? Il est essentiel cependant d'achever cette besogne.

—N'importe, continua Mme de Rochemarne avec un sourire fait pour rassurer des cœurs moins effarouchés; dès le moment que j'ordonne, il n'y a qu'à se soumettre. Vous aurez congé, Monsieur; c'est bien le moins après une semaine laborieuse. Je ne veux pas que l'on m'accuse d'abuser de mes amis. Ainsi résignez-vous.

—Vous savez, Madame la marquise, que pour moi vos désirs sont des ordres, répondit Célestin, cherchant où pouvait aboutir ce discours.

Il y eut un instant de silence; on aurait pu croire que la marquise se plaisait à prolonger l'embarras de son interlocuteur, Gabrielle s'était rapprochée de sa mère, et, appuyée sur son bras, elle essayait de pénétrer le fond de sa pensée. La marquise reprit enfin la parole.

—Voici ce que c'est, Monsieur Vauxbelles, dit la grande dame. Il y a longtemps que nous avons formé le projet d'aller au Mont-Serrat; c'est pour

nous une petite fête de famille. Je l'ai fixée à demain : c'est une surprise que je ménageais à Gabrielle. Voulez-vous être des nôtres ?

—Oh ! ma mère, que tu es donc parfaite ! s'écria la jeune fille, ne pouvant se contenir et se jetant dans les bras de la marquise.

—Madame, dit Vauxbelles, c'est un honneur pour moi que d'être votre cavalier. A quelle heure avez-vous fixé le départ ?

—A quatre heures, répliqua la marquise, et soyez exact. La traite est longue.

—Je le sais, dit Vauxbelles ; comptez sur moi, Madame, je serai ponctuel. En disant ces mots, il partit, après avoir échangé avec Gabrielle un de ces regards qui valent mille paroles.

L'ascension du Mont-Serrat était pour les habitants de Saint-Sylvain une de ces parties de plaisir que chaque province, chaque ville savent ménager à l'humeur aventureuse de leurs habitants. Elle tenait dans l'opinion du pays la place qu'occupent dans l'esprit des voyageurs les promenades aux pics célèbres des Alpes et des Pyrénées. Du haut de ce sommet, la vue plane sur sur un horizon immense. Huit vallées y prennent leur point de départ, et en font comme le centre d'un vaste réseau. Dans cette saison même, la neige occupait la plate-forme qui couronne le Mont-Serrat, et c'était un obstacle qu'affrontaient seuls les visiteurs teméraires.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, Célestin se trouvait aux portes de la Chênaie. Ces dames étaient debout, surveillant les préparatifs et donnant un dernier coup d'œil aux approvisionnements de la

caravane. La course devait durer tout un jour; il fallait emporter avec soi un matériel complet, un service volant. Deux grandes mannes se faisant équilibre furent chargées sur un mulet, représentant les équipages de campagne. Quant aux dames, elles devaient monter chacune un cheval dressé à cette excursion et dont le pied connaissait jusqu'au moindre caillou de ces sentiers alpestres. Un pâtre qui servait de guide, et un valet de la marquise, complétaient le personnel de la caravane.

Gabrielle ne s'était jamais sentie si heureuse. L'ascension du mont Serrat était une de ces joies dont on avait bercé son enfance, et cette joie se doublait par la présence de Célestin. La jeune fille avait revêtu un costume de cheval qui faisait ressortir la grâce et la richesse de ses formes; un chapeau d'homme, garni d'un voile vert, ne pouvait contenir sa chevelure, qui s'épanchait en longues boucles ou en bandeaux aux reflets de moire. Son œil pétillait, une satisfaction mêlée d'impatience éclatait dans son maintien, elle aspirait avec une sorte d'ivresse la brise embaumée du matin et écoutait tous les bruits qui signalent le réveil de la nature.

—Oh! ma mère! ma mère! s'écria-t-elle, le beau jour que nous allons avoir! Dieu, qu'il fait bon dehors!

Toujours calme, même dans ses plaisirs, la marquise venait de s'installer sur sa monture, et prenant la bride des mains du guide; elle répondit:

—Eh bien, ma fille, partons. Monsieur Célestin, ajouta-t-elle en se tournant vers leur compagnon de route, nous voici sous votre sauve-garde.

Vauxbelles eut besoin de cette interpellation pour revenir à lui ; depuis quelques minutes, il demeurait comme en extase devant Gabrielle. Jamais il ne l'avait vue dans un pareil éclat de beauté. Cette taille, souple comme un jonc, la perfection de ces lignes où l'harmonie s'alliait à la délicatesse, la grâce des mouvements, la noblesse du port, les airs de tête à la fois élégants et fiers, tout cela le frappait comme une découverte, comme autant de trésors nouveaux. Il s'enivrait à la voir ; il se sentait à la fois entraîné et attéré par tant de charmes, heureux et triste de tant de perfections. Il se croyait le jouet d'un rêve, et craignait qu'il n'y eût au bout de ce rêve un douloureux réveil. La caravane s'était ébranlée et cotoyait la rive droite de l'Argentine par un chemin planté de saules et de trembles. Il régnait sur la vallée un brouillard qui se prolongeait vers les cimes des monts par ondes inégales. A mesure que le soleil pénétrait cette brume, on la voyait se dissoudre, retomber sur le gazon, et suspendre à chaque tige d'herbe une perle de rosée. Gabrielle, quoique élevée aux champs, avait rarement assisté à ce spectacle : aussi en jouissait-elle avec volupté. On était arrivé à la limite où, pour la première fois, la végétation change d'aspect. Aux haies d'églantier, aux tapis des prés, succédaient les noires forêts de sapins et de mélèzes, et des parfums résineux se mêlaient aux douces émanations de la vallée. Plus de chemins frayés, plus rien de ce qui accuse les soins et le travail de l'homme. Il fallait se diriger au travers des bois par des sentiers connus des seuls bûcherons. La voûte que formait cette verdure épaisse et rigide

semblait impénétrable à la lumière, et plus d'une fois le pied des chevaux hésita sous ces profondeurs sombres. A côté de ces colosses végétaux, on eût vainement cherché les taillis qui sont l'espoir et la parure des autres forêts : point d'arbustes autour d'eux, à peine quelques graminées, quelques plantes, comme la brise tremblante, la digitale pourprée et la menthe sauvage.

S'associant, malgré eux, à la mélancolie de cette scène, nos voyageurs gardèrent le silence pendant que dura la traversée des bois. Le terrain était inégal, rocailleux; il fallait surveiller les pas des chevaux et les maintenir péniblement à la file les uns des autres. Célestin ne perdait pas de vue la monture de Gabrielle, que le pâtre tenait par la bride pendant que le valet guidait le cheval de la marquise. On arriva dans cet ordre jusqu'à l'issue de la forêt, où le site changea comme par magie. Cette longue étape, accomplie sous un rideau ténébreux, avait conduit la caravane à mi-hauteur du mont Serrat. On avait le géant en face, on pouvait en mesurer les proportions, en admirer les cimes chenues. Du côté opposé, c'était la vallée fuyant en entonnoir et coupée par l'Argentine, semblable à un sillon d'argent. De droite et de gauche, s'élevaient d'autres chaînes de montagnes se succédant les unes aux autres comme les vagues de la mer, et se développant sur des plans successifs dont les couleurs variaient en raison de la distance. Ainsi, les tons roses des premières chaînes se fondaient peu à peu en teintes violettes, pour arriver au bleu sombre qui signalait les cimes les plus éloignées.

C'était la halte du déjeuner, et la nature semblait avoir fait quelques frais pour justifier cette destination. Une source vive s'échappait en jaillissant du rocher, et, après avoir épanché ses eaux dans des conques naturelles, les versait dans un étang dont rien ne troublait l'azur. Un bouquet d'arbousiers occupait l'un des côtés de cet étang et y répandait quelque ombre. Ce fut sur ce point que la caravane descendit. Les mannes de vivres furent déballées; on plongea les bouteilles dans les eaux de la source et l'on mit le couvert sur un tapis de mousse. Quel théâtre pour un repas! Les grandeurs de la création sous les yeux, le ciel pour dôme, et autour de soi un site presque sauvage! Gabrielle ne se possédait pas; elle se sentait moins forte en présence d'un spectacle si nouveau pour elle. Ces beautés imposantes jetaient dans son âme une surprise mêlée d'effroi, et elle se rapprocha de Célestin pour avoir un confident de ses émotions ou chercher un abri contre des terreurs involontaires.

—Que la nature est grande! dit-elle avec exaltation, et que Dieu est beau dans ses œuvres!

—Dans toutes ses œuvres, répondit Célestin, en lui adressant un regard passionné.

La jeune fille tressaillit; c'était la première fois que Vauxbelles allait aussi loin. Troublée, elle se réfugia vers sa mère, et ne put contenir un tremblement nerveux qui trahissait son émotion.

—Aurais-tu froid, Gabrielle? lui dit la marquise inquiète. Prends un châle, mon enfant; l'air est vif à ces hauteurs.

—Ne vous inquiétez pas, ma mère, répliqua-t-elle

en affectant de sourire; c'est une première impression qui va passer ; je me sens mieux déjà.

On déjeuna auprès de la source, puis on se remit en route. C'était la partie la plus pénible du chemin. Il fallait gravir la cime du Serrat sur des cailloux polis et glissants où le pied des chevaux ne trouvait pas toujours un appui suffisant. Le sol était semé de pierres ponces et d'obsidiennes, indices d'éruptions volcaniques. Par degrés, la végétation allait en s'abaissant de manière à arriver à ces mousses et à ces lichens qui en marquent l'extrême limite. A la suite des arbustes au feuillage persistant qui habitent la région des nuages, avaient paru les plantes forestières, dont la taille semblait décroître à mesure que l'on s'approchait du sommet. On quittait l'empire des corps animés pour entrer dans cette zone où disparaissent tous les symptômes de vie.

La route n'était pas sans danger : sur plus d'un point le sentier suivi par les chevaux cotoyait des abîmes, et sans l'admirable instinct de leurs montures les voyageuses auraient pu être précipitées dans ces gouffres qui les frappaient de vertige. Célestin avait mis pied à terre et suivait d'un œil inquiet les mouvements de la caravane. Enfin on arriva au pied du pic, à la limite des neiges. C'était le terme de la course; il y aurait eu trop de péril à la pousser plus loin. Cependant, Gabrielle, descendue de cheval, voulut encore faire un effort; elle tint à honneur d'imprimer ses pas sur des glaces éternelles. Suivie de Célestin, elle gravit le pic, et arriva au tapis de neige qui le couronnait. Cette hardiesse fut d'abord heureuse; mais, au moment où la jeune

fille se croyait sûre du succès, elle sentit le sol se dérober sous elle. Heureusement Célestin était à ses côtés : il lui tendit la main et la ramena sur un terrain plus ferme. Ce fut l'affaire d'un instant, mais il fut décisif.

—Gabrielle! s'écria Célestin, d'une voix pleine d'angoisse.

—Mon ami, dit celle-ci, se cramponnant à lui, vous m'avez sauvée!

C'était des deux côtés une illusion : la dépression du terrain n'était pas considérable, et Gabrielle n'avait pas couru un danger réel. Cependant ce court épisode suffit pour déchirer le voile qui couvrait encore leurs amours. La jeune fille avait serré vivement la main de son sauveur, et cette déclaration muette eut à ses yeux la force d'un engagement. Dès ce jour, il lui sembla qu'un pacte secret la liait à Célestin et que leurs destinées étaient confondues. Il faut si peu aux âmes pures pour se croire enchaînées. Au retour, cette métamorphose fut si évidente que la marquise elle-même s'en aperçut; elle comprit sa faute et songea aux moyens de la réparer.

—J'aurais dû y réfléchir plus tôt, se dit-elle; les cœurs sont mal gardés par la solitude.

XVI

LE PAVILLON.

Cette journée avait éveillé les soupçons de la marquise ; elle observa mieux ce qui se passait autour d'elle. C'était une tâche ingrate ; aucune femme n'y était moins propre. Dans sa vie calme et retirée, la passion n'occupait point de place ; elle n'en connaissait ni les orages, ni les ruses. Pour tout guide, il ne lui restait que cet instinct de mère en qui Dieu a mis tant de puissance. La marquise s'en servit pour étudier le cœur de sa fille, et comprit bientôt à quels troubles, à quels combats ce cœur était livré. Ce fut pour elle un triste réveil, une découverte douloureuse.

Si haut que l'on remontât dans l'histoire des Rochemarne, on n'y trouvait pas une trace de mésalliance, une seule tache de blason. Leur sang ne s'était mêlé qu'aux sangs les plus nobles ; et, parmi une longue suite d'aïeux ils citaient avec orgueil des femmes parvenues à la couche de princes souverains. De là une fierté, une susceptibilité de race qui ne s'étaient jamais démenties et qui se transmettaient de génération en génération, comme une vertu, comme un titre de famille. Un Rochemarne qui eût forligné aurait couru la chance d'un désaveu éclatant ; son rôle eût été celui de ces êtres malheureux que frappent des haines de

caste et qui promènent dans l'Inde entière le spectacle de leur abjection. On eut retranché son nom de l'arbre généalogique, effacé jusqu'aux vestiges de sa faute et jeté sur sa mémoire le voile sombre de l'oubli.

La tradition de ces mœurs n'était pas entièrement perdue chez les Rochemarne; elle avait résisté au temps, à deux révolutions et à cette tolérance qu'engendre l'esprit du siècle. Aucun des membres de la famille n'avait cédé à cette pente où se laissent entraîner les plus grands noms, ni souscrit, dans sa pensée, à ces capitulations qui font de l'argent le prix et l'équivalent de la naissance. La marquise elle-même avait été élevée dans ces idées; elle y tenait avec cette chaleur que donne une foi sincère. Si elle eût pu mollir, son frère le général l'aurait bien vite rappelée au sentiment de ses devoirs. Sur ce chapitre c'était un homme intraitable. Les événements l'avaient surpris sans l'ébranler. Il se disait que les révolutions passeraient comme s'écoule l'eau du torrent, et qu'après l'orage tout rentrerait dans l'ancien lit. Aussi assistait-il à ce spectacle sans s'y mêler, et se faisait-il une loi de tenir le nom des Rochemarne à l'écart de ce bruit et de cette effervescence.

En réfléchissant à cette situation, la marquise ne put se défendre d'une émotion pénible. Elle n'en pouvait douter, trop d'indices l'attestaient, sa fille avait une préférence secrète. Et pour qui, grand Dieu? Pour un homme de loi, pour un procureur! Un procureur dans la famille des Rochemarne! A cette pensée, les terreurs de la marquise redoublaient. Elle s'accusait de faiblesse, de négligence; elle se reprochait d'avoir exposé son enfant à un tel péril. Comment le conjurer?

Comment rompre ce lien naissant? Comment dérober cette faiblesse aux fières susceptibilités du général? Une Rochemarne à un procureur! Les ancêtres en tressailleraient dans leurs tombes!

La marquise chercha un remède à ce mal, et, dans son premier effroi, elle n'eût pas reculé devant les plus violents. Un instant elle songea à quitter la Chênaie: la réflexion seule l'y retint. Dans l'état où se trouvaient ses affaires, une absence aboutissait à une ruine certaine, et cette ruine la mettait plus que jamais entre les mains des gens de loi. Il fallait, pour que la liquidation suivît son cours, se résigner pendant quelques années encore à la vie obscure que ces deux femmes menaient à la Chênaie, y persévérer dans ce système d'épargnes qui ressemblait à une expiation des prodigalités du marquis. Ainsi, dans les familles s'établit une solidarité à laquelle rien ne se dérobe. Les Rochemarne étaient enchaînées à leur vieux château, vouées par le devoir à cette existence solitaire. Le temps seul et une stricte économie pouvaient leur rendre à la fois l'aisance et la liberté, les affranchir des ennuis et des servitudes de la procédure.

Ne pouvant chercher un abri dans l'absence, la marquise eut recours à d'autres moyens. Elle résolut de s'adresser directement à Vauxbelles et de l'amener à suspendre ses visites. Depuis la course au mont Serrat, celui-ci avait continué à venir au château, comme il en avait pris l'habitude depuis le commencement des vacances; seulement, il ne paraissait au salon que pendant quelques minutes et comme un homme qui tient à ne pas manquer de politesse. Il employait le reste du temps à un travail de recherches,

et s'y absorbait avec une sorte d'acharnement. Évidemment, il s'observait, il se contenait. Quelques nuages passaient de loin en loin sur le visage de la marquise et en troublaient la sérénité. Ce symptôme était trop nouveau pour que Célestin n'en fût pas frappé; il y lut les soupçons qui l'agitaient, les combats dont elle était la proie. Une sorte d'embarras régna dès lors dans leurs relations; Gabrielle elle-même ne retrouva plus cette ingénuité qui l'animait naguère. Son regard était plus rêveur, ses mouvements moins vifs, son visage moins vermeil. De tous les côtés, on semblait pressentir une crise et s'y préparer.

Un jour que Vauxbelles poursuivait, dans les combles du château, sa tâche laborieuse, la marquise entra sans bruit et sans se faire annoncer. Le jeune homme ne l'entendit pas, tant il semblait recueilli dans son travail et occupé de la lecture d'une pièce qu'il tenait entre les mains. Quelques exclamations lui échappaient de temps à autre.

—Ciel! s'écriait-il, est-ce possible? C'est cela! c'est bien cela! Et tout à fait en règle! Qui eût pu le croire?

Un léger bruit que fit la marquise en marchant vers lui arracha Vauxbelles à ce monologue. Il se leva vivement et alla à sa rencontre.

—Vous ici, Madame, dans ce grenier! lui dit-il, c'est un séjour à peine bon pour les rats et les procureurs.

Toujours bienveillant, le visage de la marquise respirait une dignité plus grande que de coutume; l'orgueil de race s'y laissait voir sous une expression affectueuse.

—Je viens voir mes amis partout où ils se trouvent, répondit-elle, surtout quand ils y sont pour me servir. J'ai à causer un moment avec vous, Monsieur Célestin.

Ces dernières paroles furent prononcées avec un accent presque solennel et retentirent dans l'âme du jeune homme. Il céda sa chaise à la marquise, et comme c'était le seul siége qui se trouvât dans cette pièce démeublée, il attendit debout, la tête inclinée vers elle et dans un maintien respectueux, ce qu'elle avait à lui dire. Mme de Rochemarne continua sur un ton moins imposant.

—Monsieur Vauxbelles, dit-elle, nous vous devons beaucoup, et ce ne sera pas assez de notre vie pour nous acquitter envers vous...

Célestin voulut interrompre la marquise et se dérober à cette expression de sa reconnaissance, mais celle-ci témoigna par un geste qu'elle voulait garder la parole, et continua :

—Nous vous devons beaucoup, dit-elle; j'insiste là-dessus à dessein; cependant nous devons encore plus à notre nom et à notre rang.

Il y avait dans ces mots une leçon indirecte que compléta la fierté du geste et du regard. Continué ainsi, l'entretien pouvait devenir blessant; la marquise le ramena à des termes plus doux.

—Deux pauvres femmes, poursuivit-elle, deux recluses comme nous, songez donc, Monsieur Célestin, comme on peut les calomnier! Savons-nous seulement ce qu'on dit, ce qu'on pense dans le monde?

—Madame, répondit Vauxbelles, qui ne rendrait

hommage à vos vertus? Il faudrait avoir pour cela le cœur bien mal placé!

—Hélas! poursuivit la marquise, respecte-t-on rien aujourd'hui? L'essentiel est d'offrir le moins de prise possible aux propos des médisants. C'est notre force, Monsieur Vauxbelles. Quand le marquis vivait, comment suis-je parvenue à me mettre hors des atteintes de la malignité? Par l'isolement. L'isolement, voilà notre arme, ajouta la marquise en appuyant sur cette phrase de manière à la rendre plus significative.

Il était impossible à Célestin de se méprendre sur l'intention de la marquise : c'était un congé très-poli, mais très-formel; il fallait l'accepter dans ces termes, sous peine d'en subir un plus rude. La marquise avait fait la moitié du chemin, le jeune homme se décida de bonne grâce à faire l'autre moitié.

—Madame, dit-il d'une voix pleine de résignation et de tristesse, au moment où vous êtes entrée, j'allais passer chez vous pour vous dire que ma besogne est terminée ici, et qu'elle a eu une heureuse issue. Voyez plutôt vous-même, ajouta-t-il en faisant passer sous ses yeux la pièce qu'il avait conservée dans la main.

Madame de Rochemarne parcourut le papier que lui présentait Vauxbelles, et ne put retenir un cri de surprise. Voici ce qu'il contenait, sous une orthographe trop équivoque pour pouvoir être reproduite littéralement :

« Je soussigné, Jean Simonneau, dit l'Éveillé, régisseur des biens de M. le marquis de Rochemarne, seigneur de la Chênaie, Mireflos et autres lieux,

reconnais avoir reçu de mondit seigneur la somme de cinq cent mille livres en louis d'or, que je lui rendrai à la première réquisition, comme un loyal et fidèle serviteur.

» Fait à la Chênaie, le 13 avril 1791.

« JEAN SIMONNEAU. »

Quand la marquise eut achevé cette lecture, Vauxbelles reprit la pièce de ses mains et ajouta :

—Il me reste maintenant à voir, Madame, si cette obligation peut nous servir : c'est une affaire de procureur. Mais, de toutes les façons, mon travail ici est achevé; rien ne me rappelle plus à la Chênaie.

L'émotion de Célestin était si vive en prononçant cet adieu, que la marquise se sentit gagnée. Elle chercha à guérir la blessure du jeune homme par les paroles les plus bienveillantes qu'elle pût trouver, et l'accompagna jusqu'à la grille extérieure du parc.

—J'irai vous voir à Saint-Sylvain, lui dit-elle en le quittant. Songez à la Chênaie, Monsieur Vauxbelles; votre souvenir y sera toujours précieux. Vous êtes de ces amis qu'on n'oublie pas.

Telle fut la scène de congé. Depuis ce jour, Célestin cessa brusquement ses visites au château. Gabrielle ne savait à quoi attribuer cette espèce de rupture; elle n'osait interroger sa mère et celle-ci gardait un silence prudent. La marquise espérait que l'absence effacerait un goût fugitif, et que le cœur de la jeune fille retrouverait bientôt sa tranquillité. En effet, après quelques semaines d'inquiétude, Gabrielle sembla consolée, le sourire reparut sur ses lèvres, ses joues reprirent leurs couleurs.

Elle bondissait dans les allées du parc poussée par une gaieté folle, se livrait avec une sorte d'ivresse à mille soins qu'elle avait négligés, allait de ses fleurs à ses oiseaux, de son piano à son aiguille. La mère accueillait ces symptômes comme un retour vers l'indifférence; elle s'y associait de son mieux.

—A cet âge, disait-elle, les impressions laissent si peu de traces! c'est une ride à la surface d'un lac : quelques minutes de calme suffisent pour l'effacer.

Cependant la joie même de Gabrielle avait quelque chose d'inégal et de fiévreux qui ne tarda pas à frapper la marquise et à lui faire craindre qu'elle ne fût le jouet d'une illusion. Ce n'était pas là une tranquillité naturelle, un bonheur régulier, un paisible état de l'âme. Une fois entrée dans la voie du soupçon, Mme de Rochemarne ne s'arrêta pas à mi-chemin. Elle étudia les habitudes de sa fille, et, sans que celle-ci pût s'en douter, suivit de l'œil ses moindres démarches. Un premier résultat fut bientôt le fruit de cette enquête; voici comment.

Au fond du parc et dans la partie des bois qui régnait le long de la grande route se trouvait placé un pavillon qui dominait une partie de la vallée. C'était un bâtiment isolé sur lequel s'étendait, comme un manteau de verdure, le beau feuillage de quelques aristoloches. Ces magnifiques plantes y formaient un réseau si touffu et si serré, qu'on pouvait passer à côté du pavillon sans en soupçonner l'existence. Du reste, entre ce bâtiment et la grande route s'étendait un fossé profond garni des deux côtés de haies épineuses, de sorte que toute communication

autre que celle du regard était interdite d'un bord à l'autre.

La marquise remarqua bientôt qu'à de certaines heures de la journée, Gabrielle se dirigeait vers le pavillon et y faisait des stations assez longues. Cette découverte la préoccupa ; elle résolut de la pousser plus loin. Un jour que sa fille gagnait sa retraite favorite, la mère s'y rendit en faisant un détour et s'y plaça à l'abri d'une touffe d'aristoloches. De là elle découvrait la grande route et pouvait observer tout ce qui se passait. A peine était-elle à son poste que le sabot d'un cheval se fit entendre, et, quelques secondes après, un cavalier débouchait de l'un des tournants du chemin. Sa vue excita dans le cœur de la mère une douloureuse surprise. C'était Célestin, elle n'en pouvait douter. Il tenait les yeux fixés sur les persiennes du pavillon, et échangeait avec sa fille des signes d'intelligence. Ce spectacle navra la pauvre mère; jamais douleur plus vive ne l'avait atteinte.

—Elle me trompait! s'écria-t-elle; ma fille me trompait! Il faut donc qu'elle l'aime bien!

Par un mouvement plus prompt que la pensée, elle se précipita vers le pavillon, en gravit les marches, et surprit Gabrielle au moment où celle-ci, agitant son mouchoir, envoyait à ce jeune homme un dernier salut et un dernier témoignage de tendresse.

—Je vous y prends, dit la marquise irritée; vous jouez là un singulier rôle, pour une personne de votre âge, et vous m'en faites jouer un qui ne l'est pas moins. A quelle école avez-vous pris de telles leçons, Mademoiselle?

L'accent qui animait ces paroles avait quelque chose d'impérieux et de dur que jamais Gabrielle n'avait rencontré chez la marquise. Aussi éprouva-t-elle un moment de défaillance. Elle eut à peine le temps de s'appuyer sur une chaise en jonc qui se trouvait à sa portée, et de là elle dirigea vers sa mère un regard qui semblait lui demander grâce. La marquise n'y tint pas; toute sa colère s'évanouit, et elle se mit à pleurer près de sa fille qui fondait en larmes.

—Cruelle enfant! dit-elle, pourquoi me tromper? Pourquoi te défier de ma tendresse? Te cacher de moi! Mais, que veux-tu que je devienne si tu me manques?

—Ma mère! disait Gabrielle, en sanglotant.

—Écoute, mon enfant, ajouta la marquise. Je ne demande pas mieux que d'être bonne pour toi, de céder à tes penchants. J'oublierai que je suis une Rochemarne pour me souvenir seulement d'une chose, c'est que je suis ta mère. Mais, comment veux-tu que la famille puisse en prendre son parti! Le général! Tu connais le général? Un homme fier, qui tient à la naissance avant tout! Au moindre bruit qui en irait vers lui, tu le verrais accourir! Comment veux-tu qu'à deux femmes que nous sommes nous luttions contre la famille entière? Et puis, vois-tu, Gabrielle, si ton père était ici et que tu persistasses dans tes amours, il serait le premier à te maudire, le premier à te renier! Il te chasserait de la Chênaie, s'il vivait encore, plutôt que de consentir à une mésalliance, et nous nous en irions toutes les deux dans le monde comme des femmes dé-

laissées par les leurs, abandonnées de tous, ayant tout sacrifié, leur nom, leur rang, leurs proches, à quoi? A une fantaisie de jeune fille, à un caprice, à une folle inclination.

Gabrielle avait écouté ces paroles en poussant des sanglots entrecoupés. Quand la marquise en fut venue à évoquer les souvenirs de famille avec une voix imposante et une majesté irrésistible dans le regard, la jeune fille se précipita à ses pieds comme anéantie.

—Par pitié, ma mère, s'écria-t-elle, par pitié ne m'accablez pas; je me vaincrai.

XVII

LE COMBAT.

Gabrielle tint sa parole en vaillante fille : de deux ans elle ne revit pas Célestin. Le sacrifice fut en apparence complet, absolu, sans réserve. Si elle souffrit, ce fut à la manière du Spartiate; le calme régnait sur son visage pendant que le regret lui rongeait le sein. La marquise ne comptait pas sur une résignation si entière; elle en fut d'abord étonnée. En bonne mère, elle avait fait, dans ses calculs, une part aux rechutes et comptait les adoucir par redoublement de tendresse. Gabrielle lui épargna ce soin ; jamais une plainte ne s'exhala de ses lèvres. On eût dit que ce premier amour était tracé sur le

sable et qu'il avait suffi d'un souffle pour en effacer jusqu'aux vestiges.

Célestin ne montra pas la même soumission; il essaya de lutter contre sa destinée. L'entrée du château lui était interdite, et il respectait les consignes sévères qui la défendaient; mais il fit des environs une étude approfondie et savante, examina les moindres plis du terrain, les touffes de végétation qui permettaient des reconnaissances à couvert, se ménagea des perspectives sur l'enceinte habitée; enfin, se livra à cet ensemble d'opérations où se plaît le génie des amoureux, et qui les tient suspendus entre des joies puériles et des terreurs imaginaires. Dieu sait que de fantômes se dressèrent devant lui avec les proportions que donne la distance! Tantôt il voyait l'œil de la marquise plonger dans le fourré qui lui servait d'abri, et si quelques valets s'ébranlaient et se montraient au loin, il les croyait dépêchés à sa poursuite, se troublait et finissait par s'enfuir comme un coupable. Tantôt c'était Gabrielle qu'il apercevait à travers les vitres transparentes, et son âme était dès lors attachée à chacun de ses mouvements. Que de fois il vint, le soir, au moment où l'ombre s'emparait du vallon, s'asseoir sur un tertre qui dominait le château et assister par la pensée aux scènes de cet intérieur paisible et austère comme celui d'un cloître! Et quand l'heure du repos était venue, quelle joie de voir s'éclairer la chambre de Gabrielle, d'y suivre, dans les caprices de la lumière, une ombre adorée et flottante, et d'emporter, avec cette image, du bonheur jusqu'au lendemain!

Ainsi vivait Célestin; son imagination le soutenait contre les mécomptes de l'amour. Cependant le procureur se retrouvait chez lui, heureusement pour ses clientes. Songer à leurs intérêts était encore un aliment pour sa passion, une manière de la rendre manifeste. Jamais liquidation ne fut poursuivie avec une activité plus grande, un dévouement plus entier. Les dettes du marquis avaient ce caractère onéreux qui résulte d'une situation forcée et de l'inexpérience des affaires; il fallait les éteindre en principal pour n'avoir pas à servir des intérêts écrasants. Sans en rien dire aux dames de la Chênaie, Vauxbelles désintéressa les principaux créanciers et se fit substituer à leurs droits. Il fut facile alors d'appliquer à l'amortissement des autres dettes une grande partie du revenu, de dégrever les biens ruraux des hypothèques dont ils étaient surchargés, et d'écarter les embarras les plus graves et les plus pressants de la succession. Au bout de quelques mois, la position était déjà meilleure; et, ce que le zèle de Célestin avait commencé, l'esprit d'ordre de la marquise suffisait désormais à l'achever.

Un dernier souci restait à Vauxbelles : celui de la créance à recouvrer sur les Simonneau. Il y avait là un procès et une question assez épineuse. Jean Simonneau, le débiteur direct du marquis, était mort depuis plus de trente ans; et, au retour de l'émigration, celui-ci s'était trouvé en face d'une famille très-nombreuse et sans titre formel dont il pût se prévaloir. Le titre était retrouvé; il restait à s'assurer des chances du recouvrement. Dix Simonneau, quatre garçons et six filles, avaient hérité de Jean

Simonneau et s'étaient partagé 700,000 francs, montant de la fortune paternelle, c'est-à-dire 70,000 francs par branche. Les 500,000 livres du fidéi-commis, en y comprenant les intérêts, eussent absorbé cette somme et au delà ; c'était un dépouillement complet. Or, dépouiller une famille de procureurs et de magistrats n'était pas une petite entreprise. Dès la première ouverture, les Simonneau l'avaient pris très-haut ; se retranchant derrière le dernier titre du Code civil, ils se déclaraient prêts à subir toutes les conséquences de l'affaire. Pour intimider Vauxbelles, ils allèrent jusqu'à mettre en doute l'authenticité de la pièce qu'on leur opposait, et ils ajoutaient que, dans tous les cas, elle ne devait être considérée que comme un acte de complaisance, imaginé entre le marquis et leur auteur, pour que ce dernier pût exercer un droit de revendication sur les biens des Rochemarne, atteints par le séquestre révolutionnaire.

Avant d'engager les hostilités, il fallait peser ces divers moyens et surtout faire entrer en ligne de compte les influences de robe. Le droit strict semblait être du côté des dames de la Chênaie ; la prescription ne pouvait être invoquée contre un fidéicommis formel. Pour prescrire, il faut avoir possédé ; or, Jean Simonneau n'avait jamais possédé les cinq cent mille livres que le marquis lui avait confiées à titre de dépôt. Cette somme tombait dès lors dans le rang des valeurs que les articles 2236 et 2237 du Code civil ont entendu soustraire aux effets de la prescription, même lorsque le gage a passé des mains du premier détenteur dans celles de ses hé-

ritiers. La cause des Rochemarne était donc belle, brillante, faite pour tenter un homme de loi. Avec d'autres clients, Célestin n'eût pas manqué de s'en emparer et de la conduire de vive force à un résultat, heureux ou malheureux. Quel prétexte aux exploits sur timbre, quel champ ouvert au mémoire à consulter! On ne pouvait ruiner une famille sur une question plus digne des trois ressorts et lui faire parcourir pour de meilleurs motifs l'échelle ascendante des frais judiciaires. Vauxbelles se souvint qu'il s'agissait des Rochemarne; il aima mieux transiger. Les Simonneau se montrèrent d'abord intraitables et il fallut, pour les amener à composition, les placer sous la menace de l'audience. Assignés devant le tribunal, ils mollirent et firent des offres. Enfin une transaction eut lieu; chaque branche des Simonneau s'imposa jusqu'à la concurrence de dix mille francs; c'était comme une contribution de guerre. La marquise de son côté retrouva cent mille francs que Célestin avait fait sortir des catacombes du château, et qui sans lui y seraient restés à jamais enfouis.

C'était une obligation de plus après tant d'autres, une dette nouvelle pour Mme de Rochemarne. Le cœur lui saignait de tenir éloigné un homme qui avait acquis tant de droits à sa reconnaissance et à son affection. Pour persévérer dans ses rigueurs, il fallait qu'elle se réfugiât dans les préjugés de famille et l'orgueil du rang. Encore ce mobile s'affaiblissait-il chaque jour, et se sentait-elle peu à peu amenée à des sentiments moins exclusifs. Sans la crainte d'exposer Gabrielle à une rechute, elle aurait

ouvert de nouveau la Chênaie à leur généreux défenseur. La jeune fille avait fait si bonne contenance contre le chagrin, que la marquise la croyait guérie. L'action du temps semblait nécessaire pour compléter la cure, et ce motif empêcha seul Mme de Rochemarne de lever l'interdit qui déchirait deux jeunes cœurs.

Un réveil terrible menaçait la pauvre mère. Gabrielle souffrait en silence, mais elle souffrait. Les mois, en s'écoulant, ne faisaient qu'agrandir sa blessure, et, avec un peu plus d'expérience, la marquise eût pénétré ce secret. Élevée aux champs, Gabrielle apportait dans la lutte une constitution vigoureuse, un luxe de santé qui voilaient les ravages du mal, une force de volonté, une fermeté héroïque qui étaient au-dessus de la douleur. Cependant divers symptômes la trahissaient. Un cercle noir entourait ses yeux, dont la fixité et l'éclat causaient une impression pénible. Ses lèvres avaient perdu leur incarnat; ses joues ne se coloraient que par accès. Il régnait dans sa démarche une langueur maladive qui semblait ennemie du mouvement. Être seule était son plus grand bonheur. Rien de ce qui faisait autrefois sa joie, ni ses plantes, ni sa volière, n'avait le privilége de la toucher. Quand sa mère semblait la regarder, elle s'animait d'une joie soudaine, et reprenait tous ses airs de jeune fille; mais une fois seule, la mélancolie reprenait le dessus et s'accroissait de tous les efforts qu'elle avait faits pour se vaincre.

Ce funeste malentendu se prolongea pendant deux années. Quand le mal fut assez apparent pour que

la marquise ne pût s'y méprendre, elle ne lui assigna pas sa véritable cause. Elle crut que l'isolement l'avait engendré, et se promit de sortir de sa retraite dès que l'état de ses affaires le lui permettrait. Gabrielle allait avoir dix-sept ans; c'était le moment de la produire et de lui chercher dans le monde un parti digne d'elle, digne des Rochemarne. La fortune de la maison, relevée par les soins de Vauxbelles, rendait plus facile une grande alliance. Gabrielle n'avait plus pour dot la pauvreté, ni des dettes pour douaire; elle était fille unique, et la marquise voulait se dessaisir en sa faveur de tous les biens des Rochemarne. Vivre auprès de sa fille lui suffisait; c'était le seul trésor dont elle fût jalouse et qu'elle ne pût aliéner.

Tels étaient les calculs et les rêves de la malheureuse mère, lorsqu'un événement imprévu vint la frapper de stupeur. Un soir, au retour d'une promenade dans le parc, Gabrielle se plaignit d'un malaise général et de cruelles douleurs de tête. On la mit au lit. Des frissons violents se déclarèrent. Ce fut une crise horrible et qui, pendant trois semaines, ne fit qu'augmenter d'intensité. La fièvre s'acharna sur sa victime avec une fureur qui ne lui laissait pas un instant de relâche. On fit venir à la hâte les meilleurs médecins; leur art fut impuissant. Rien ne calmait le mouvement déréglé du pouls; rien n'arrêtait dans son cours cette destruction évidente. Qu'on juge des douleurs de la marquise : assise au chevet de sa fille, elle ne surmontait son accablement que pour lui prodiguer les soins les plus tendres, les plus ingénieux. En vain voulut-on l'arracher à ce devoir,

faire prendre quelque repos ; elle ne quitta pas un seul instant cette couche où son enfant se trouvait aux prises avec une douloureuse agonie. Les yeux fixés sur Gabrielle, épiant ses moindres gestes, mesurant pour ainsi dire sa vie sur les mouvements précipités de son sein et les pulsations de ses artères, elle assista à tous les détails de ce long combat auquel deux existences étaient attachées ; car elle sentait bien, aux angoisses de son cœur, qu'elle n'aurait pas un temps bien long à passer sur cette terre dès que sa fille l'aurait quittée.

Ce fut pendant une de ces nuits fiévreuses que la marquise connut enfin la cause du mal dont Gabrielle se mourait. Jamais la malade n'avait été si agitée : son délire, qui ne lui arrachait ordinairement que des mots confus, entrecoupés, ne présentant aucune signification distincte, avait cette fois un caractère précis et lucide, triste privilége accordé aux âmes qui s'en vont et qui accompagne les dernières heures. A diverses reprises, la jeune fille se mit sur son séant, comme poussée par une force surnaturelle, et ses yeux, agrandis par la maigreur, semblaient chercher de tous côtés un objet dont elle désirait la présence.

—Où est-il? disait-elle d'une voix animée ; où est-il donc? je ne le vois pas. Où est-il? répétait-elle avec une impatience fiévreuse.

Sa mère la contemplait épouvantée ; elle n'osait s'interroger, elle reculait devant le sens de cet appel. C'était un abîme ouvert sous ses pas ; elle n'osait en mesurer la profondeur. Gabrielle s'agitait toujours, en proie à son idée fixe : cependant son œil ne jetait

plus un éclat sombre; il s'était adouci; on eût dit que des larmes allaient en jaillir.

—Pourquoi n'est-il pas venu? murmura-t-elle. Lui aussi contre moi! qui me l'eût dit?

Et d'une voix plus douce, d'une voix contenue, comme si elle eût craint de se trahir par une indiscrétion involontaire, elle fit entendre un nom; c'était celui de Célestin. Ce nom attéra la marquise; elle comprit jusqu'à quel point pesait sur elle la responsabilité de cette mort qui allait s'accomplir sous ses yeux. Par une inspiration de mère, elle entra dans la pensée de Gabrielle au lieu de l'écarter, et comprit qu'une crise pouvait seule la rendre à la vie.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle en lui prenant les mains, tu ne l'avais pas oublié, mon enfant! Que ne parlais-tu à ta mère? Tu l'aimes donc bien!

Ces paroles prononcées avec tendresse, semblèrent agir sur la jeune fille comme ces mots magiques qui calment les douleurs et qui jouent un si grand rôle dans les contes des fées. Elle passa les mains sur son front à diverses fois; on eût dit qu'elle voulait écarter un mauvais rêve; puis se retournant vers la marquise et lui adressant un sourire céleste:

—Ah! c'est vous, ma mère! dit-elle.

Pour la première fois, elle venait de reconnaître Mme de Rochemarne. Celle-ci s'approcha du chevet, et, appuyant la tête de sa fille sur son épaule, elle lui répéta avec intention :

—Tu l'aimes donc bien!

Gabrielle releva vers elle ses yeux languissants, et comme un ange qui ne tient plus à la terre que par un fil, elle répondit :

—Si je l'aime ! il faut que cela soit, puisque j'en meurs.

C'étaient de cruelles paroles : la marquise contint les larmes près de s'échapper de ses yeux et continua :

—Aie bon espoir, lui dit-elle doucement : tu le reverras, mon enfant, tu le reverras.

La marquise n'avait pas prévu l'effet de ces mots ; il fut prodigieux. Se relevant avec une force qu'on n'aurait pas dû attendre d'un corps épuisé, la jeune fille se remit sur son séant et regarda en face Mme de Rochemarne comme pour s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'un songe. Un rayon de bonheur était descendu sur son visage ; ses membres étaient agités par un tremblement qui trahissait son émotion. A deux reprises, elle essaya de parler ; mais on eût dit que les paroles ne pouvaient se faire jour. Enfin la voix arriva jusqu'à ses lèvres frémissantes :

—Vrai ! ma mère, dit-elle, vrai !

Elle ne put pas aller plus loin ; son regard suppliant acheva la phrase ; aucune éloquence ne valait celle-là. Il fallait répondre sur-le-champ : la vie de cette enfant en dépendait. C'était un engagement solennel pris en face de la tombe ; quelles qu'en fussent les conséquences, une fois pris, il devenait sacré. La marquise n'hésita pas.

—Tu le reverras, ma fille, lui dit-elle ; c'est moi qui te le promets.

L'accent avait quelque chose de solennel qui donnait plus d'autorité aux paroles. Aussi Gabrielle en comprit-elle la portée.

—Merci, ma mère, répondit-elle ; quel bien vous

me faites! Si je survis, c'est vous qui me sauvez.

Cette nuit fut décisive : dès le lendemain la fièvre céda et il n'y eut plus à combattre que l'état d'épuisement causé par cette longue crise. Ce fut pourtant une période rude à traverser. Des ménagements étaient encore nécessaires pour compléter la guérison; la marquise se vit obligée de revenir souvent sur la promesse qu'elle avait faite, et de brûler, pour ainsi dire, ses vaisseaux.

—Est-ce bien vrai, ma mère, que vous consentirez à ce qu'il vienne? disait Gabrielle avec instance.

Tous leurs entretiens roulaient là-dessus; à chaque moment elle se rattachait à cette pensée avec l'obstination du malade. C'était enfoncer un trait cruel dans le sein de la marquise. Elle avait pris un engagement sans bien se rendre compte de la manière dont elle pourrait le tenir. S'allier aux Vauxbelles était pour les Rochemarne une entreprise difficile et pleine de périls. Comment ferait-elle accepter cette recherche par la famille? De quels moyens userait-elle pour vaincre des préjugés qui avaient résisté à deux révolutions, et qui se maintenaient encore dans toute leur force? Aussi, quand Gabrielle redoublait ses instances, un sentiment d'amertume était-il près d'éclater chez la marquise. Elle se contenait pourtant, trop heureuse d'avoir sauvé sa fille à ce prix, et répondait avec sa douceur ordinaire :

—Oui, mon enfant, ne t'inquiète pas; il viendra, je te l'ai promis.

—Bonne mère, que de bonheur je vous dois! disait Gabrielle. Et quand viendra-t-il?

—Ne sois point si impatiente, répliquait la mar-

quise. Laisse faire ta mère; nons arrangerons cela.

—Oui, oui, disait la jeune fille, arrangez, arrangez, maman ! Tout ce que vous faites est bien fait.

Ainsi se passaient ces caprices de malade, sans que la marquise sût à quoi se résoudre ni comment prendre un parti. Ce fut seulement lorsque la guérison parut complète qu'elle s'ouvrit à sa fille au sujet des difficultés de l'exécution. Gabrielle avait autant de sens que de bonté; son esprit était à la hauteur de son cœur. Elle comprit le danger qu'il y aurait à braver les colères de la famille, surtout dans la position où se trouvaient encore leurs intérêts. Renoncer à son amour était un sacrifice impossible. Gabrielle venait d'en faire l'épreuve et la marquise ne voulait pas la renouveler. Mais avec la force de volonté qu'elle apportait en toute chose, la jeune fille pouvait se résigner à ajourner des projets d'union jusqu'au moment où ces difficultés de famille n'existeraient plus, ou seraient amoindries. Il ne s'agissait plus que d'obtenir de Célestin une patience et une persévérance égales. La marquise s'en ouvrit à lui ; il consentit à tout avec bonheur.

Dès ce moment commencèrent pour les deux fiancés ces relations mystérieuses qu'on a entrevues dans la première partie de cette histoire. Il fallait en dérober la connaissance aux désœuvrés de Saint-Sylvain et surtout éviter que le bruit n'en parvînt aux oreilles du général. Plus que jamais c'était devenu un homme intraitable. Loin de décroître avec l'âge, ses préjugés avaient empiré de manière à le rendre à peu près étranger à la génération présente. De temps en temps, il s'étonnait que sa nièce ne fût pas

mariée et avait toujours sous la main quelque duc ou quelque comte sur le retour à qui il se proposait de l'unir. La marquise repoussait doucement ces ouvertures et se retranchait derrière les répugnances de sa fille.

Ce fut au milieu d'une pareille situation que s'écoulèrent plusieurs années. L'ambition vint à la traverse et offrit à Vauxbelles une diversion qui ne put qu'aider à sa constance. Quant à Gabrielle, son idéal lui suffisait et elle se laissait bercer dans les rêves de cet amour, doux et pur comme celui des anges.

XVIII

UN MESTRE DE CAMP DES CHEVAU-LÉGERS.

Les détails qu'on vient de lire expliquent l'intérêt qu'attachait Vauxbelles à l'arrivée du général, et donnent un sens à l'exclamation qui lui échappa dans les salons de la sous-préfecture. La situation empirait d'heure en heure ; jamais tant de nuages n'avaient troublé l'horizon de ses amours. Pour les dérober si longtemps à des yeux indiscrets ou jaloux, il n'avait fallu rien moins qu'une prudence achevée, une sollicitude infinie, tant de son côté que de celui de la marquise. Chacune de ses visites était calculée avec un soin tel que le hasard seul pouvait en trahir le mystère. Cependant, ces précautions n'avaient pas suffi ; ce secret, jusqu'alors impénétrable, transpi-

rait dans Saint-Sylvain. Le bruit s'en répandait de salon en salon, de café en café, et la présence du général ajoutait à ces symptômes alarmants une gravité toute nouvelle.

La marquise comprit sur-le-champ qu'une aussi brusque apparition avait le caractère d'une menace. Il était rare que le vieux gentilhomme quittât ses terres, et quand, par hasard, il venait à la Chênaie, à peine y passait-il une couple d'heures. Cette fois, il fit les frais d'une installation complète, accepta l'aile du château réservée aux amis, et laissa accomplir sous ses yeux les petites réparations de mobilier que comporte un séjour de quelque durée. En même temps, il promenait sur tous les objets des regards défiants, et interrogeait les lieux comme s'il eût voulu leur demander compte des faits dont ils avaient été témoins. La marquise supporta cette enquête domiciliaire avec un calme parfait; elle ne s'en montra ni surprise ni offensée. Son âme était au-dessus du soupçon, sa vie au-dessus de la médisance. Sans trouble, sans effort, elle entra dans la pensée du général, et l'initia aux habitudes de son intérieur. La soirée s'écoula dans ces confidences.

Le lendemain, en se levant, le vieux gentilhomme semblait animé de dispositions moins hostiles. Le déjeuner avait été servi dans une petite orangerie qui faisait suite à la serre et où tout avait été combiné en vue d'une double destination. Les caisses, symétriquement distribuées, laissaient au centre un espace libre, occupé par une table en marbre blanc. Dans la belle saison et quand les odeurs exhalées par les orangers n'avaient pas trop d'énergie, c'est

là que la famille prenait son repas du matin. On plaçait sur ce marbre de la crème, du café, du thé, des assiettes de fruits et quelques pièces froides. Les dames de la maison suffisaient au service, et l'entretien y acquérait une liberté que contient toujours la présence des valets.

Ce fut dans cette pièce que le général rejoignit sa belle-sœur et sa nièce. En contemporain de Richelieu, il n'avait pas voulu laisser échapper cette occasion de paraître avec ses avantages. Son habit de chasse en drap vert était fixé par un ceinturon qui faisait valoir sa taille septuagénaire. Il était du nombre de ces vieillards dont la charpente ne subit point d'altération, et qui trouvent dans la maigreur un abri contre les modifications ordinaires de la structure. Droit, vert, sec, il se consumait sans se transformer : le travail des ans ne se manifestait chez lui que par une adhérence chaque jour plus étroite du tissu extérieur sur la partie osseuse et musculaire. Il s'opérait ainsi dans sa personne et de son vivant cette métamorphose qui amène les corps inanimés à une dessication naturelle, et dont les sauvages des mers du Sud connaissent le procédé. Le visage même participait à ce changement d'état, et reproduisait assez bien les diverses phases que parcourt la pomme reinette pour atteindre à une maturité factice. Chaque jour il se réduisait en se contractant et menaçait de s'engloutir un jour sous une perruque rousse, mal attachée aux tempes. La vie n'était pas néanmoins absente de tout cela ; elle se manifestait tantôt par des gestes brusques et pétulants, tantôt dans les éclats d'une voix sonore, surtout par l'intermédiaire de

deux yeux gris, vifs comme le salpêtre, et que surmontaient des sourcils rebelles et rudes comme les soies du sanglier.

Le général parut donc au déjeuner dans le plus grand complet, botté et éperonné, en homme qui ne veut pas être pris au dépourvu par les plaisirs d'un courre. Il baisa galamment la main de la marquise, embrassa sa nièce et se mit à table entre les deux femmes. Le repas acheva de dissiper le brouillard qui, la veille, obscurcissait sa physionomie. De temps en temps il dirigeait bien vers Gabrielle deux petits yeux pleins de malice et pénétrants comme l'acier; mais il suffisait d'un mot de la marquise pour détourner de dessus la jeune fille ce regard qui la troublait. Un appel aux souvenirs du passé, un retour vers des impressions de jeunesse, exerçaient sur le vieux gentilhomme un effet irrésistible et qui n'avait d'égal qu'une allusion directe au régime nouveau. Dans ce dernier cas, le général ne se possédait plus; c'était approcher le feu d'une traînée de poudre. Aussi la marquise n'usait-elle de ce moyen qu'après avoir épuisé tous les autres. Vers la fin du déjeuner, il fallut pourtant y recourir. L'entretien en était venu à rouler sur les hommes de loi, et le vieux gentilhomme semblait s'être emparé de ce mot pour le répéter à satiété, en l'accompagnant d'épithètes peu flatteuses. En même temps il examinait Gabrielle comme pour lui arracher son secret. Celle-ci allait se trahir, vaincue par cette torture. La marquise comprit qu'il était temps d'opérer une diversion.

— Mon frère, dit-elle, ne parlons pas si légèrement

des hommes de robe : ils disposent des trônes. Ne sont-ils pas les fondateurs et les soutiens de celui-ci?

Le général se retourna vers la marquise comme un sanglier blessé se retourne du côté de l'épieu. La manœuvre avait réussi; Gabrielle était sauvée; il ne s'agissait plus que de soutenir le choc et de prolonger le combat.

— Un trône! répondit le vieux gentilhomme avec une vivacité mêlée de colère, vous appelez ceci un trône! c'est y mettre de la générosité, ma sœur.

— Mais comment voulez-vous que je le nomme? reprit la marquise, attisant le feu à dessein. Qui dit roi, dit trône : l'un ne va pas sans l'autre.

— Allez toujours, allez! s'écria le général, dont les yeux lançaient des éclairs. Voilà qui est digne d'une Rochemarne! Reconnaître ceci pour un trône! Ah! vraiment!

— Mon Dieu, mon frère... dit la marquise, qui voulait aider encore à l'effet de sa diversion.

Le général ne lui laissa plus placer un mot : il était lancé; rien ne pouvait l'arrêter.

— Tenez, ma sœur, reprit-il, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? vous vous laissez peu à peu infatuer de ce régime-ci? Vous vous en défendriez en vain, ajouta-t-il pour répondre à un geste de la marquise; une Rochemarne n'a pas des faiblesses pareilles sans qu'il y ait une raison là-dessous. Ceci un trône! ah çà! comment parleraient donc des épiciers et des robins! Un trône! le mot est plaisant.

L'entretien avait pris le caractère d'un monologue et d'une remontrance : c'est ce qu'avait voulu la

marquise; elle y était résignée. Le général continua.

— Ce n'est pas d'hier, ma sœur, que les cadets des Rochemarne se sont vus contraints de faire la leçon à leurs aînés. Vous avez un faible pour les nouveautés, vous allez vers les parvenus; je reconnais là les principes de mon frère, feu le marquis. Je m'en suis ouvert dans le temps avec Malouet, le ministre de la marine: il trouvait, comme moi, que le marquis accordait trop aux idées du jour. Figurez-vous, ma sœur, que lorsqu'arriva en France ce paysan mal dégrossi que l'on nommait Franklin, le marquis fut l'un des premiers à l'aller visiter, et qu'au moment de la guerre de l'indépendance, il alla en Amérique combattre du côté des insurgents. Un Rochemarne tirer l'épée pour une république: on n'a pas d'idée de ça! Jamais le marquis ne s'est relevé de cette faute; ni Coblentz ni Quiberon n'ont suffi à l'effacer: c'était l'avis de Malouet et c'est aussi le mien. Vous êtes sa femme par ce côté, ma sœur.

—De grâce, mon frère, dit la marquise en essayant de placer quelques mots, un peu de ménagement!

—Non, Madame, reprit le général d'un ton plus sévère; ce sont les concessions qui ont perdu la noblesse; c'est à la suite de concessions que Louis XVI est monté sur l'échafaud. Reconnaître ceci pour un trône, c'est lui accorder de la consistance, songez-y.

—Eh bien! mon frère, dit la marquise en passant condamnation, j'avoue mes torts: ce n'est point un trône. Avouez, de votre côté, que, trône ou non, la chose dure.

—Bah! vingt-quatre heures encore, répliqua

vivement le général; vingt-quatre heures tout au plus. Attendez seulement à demain.

—Ce demain, mon frère, est long à venir, reprit la marquise, cédant au désir de prendre une petite revanche; voici bientôt quatorze ans que vous nous le promettez.

Ces paroles dépassaient le but; elles avaient quelque chose de direct qui devait blesser le vieux gentilhomme. Comme tous les esprits convaincus, il avait des illusions sincères; il croyait fermement à la chute imminente d'un régime qu'il détestait. Quand il ne lui accordait que vingt-quatre heures de durée, c'était son désir qu'il écoutait plutôt que son jugement; mais ce désir était si ardent, il occupait une telle place dans sa vie, que toutes ses facultés s'absorbaient et s'anéantissaient dans celle-là. Telle est la puissance d'une idée fixe, qu'elle abolit les autres et ne laisse pas à la raison la liberté de s'exercer en dehors d'un cercle défini. Les opinions qui se rattachent au passé ont surtout à souffrir de cette lutte douloureuse, pleine de mécomptes et de démentis. C'est de l'agitation sur place, comme celle de l'écureuil qui tourne avec sa prison. Le cœur y saigne sans profit et y nourrit des colères sans issue.

La marquise venait donc d'atteindre son beau-frère dans un point très-vulnérable; elle s'en aperçut et voulut réparer ce tort. Il était trop tard; le coup avait porté jusqu'au vif. Le général lança à sa belle-sœur un regard courroucé, se leva et se mit à parcourir l'orangerie en homme qui se recueille pour mieux assurer sa vengeance. Ses mouvements étaient si brusques et le silence si grand, que l'on

pouvait entendre le jeu des articulations : c'était un son sec, cassant, semblable à celui que produirait un squelette. La rancune donnait au vieillard toute la vigueur de la jeunesse ; il se tenait droit comme à vingt ans, et s'arrêtait de temps à autre pour prendre une pose où régnait une majesté un peu affectée. La marquise pressentait l'orage et l'attendait avec son sang-froid ordinaire : il n'éclata pas sur-le-champ. Le général parvint à se contenir ; il se rassit et reprit l'entretien. Seulement, les rôles avaient changé ; c'était lui maintenant qui faisait de la diplomatie.

—Vous avez raison, dit-il en se tournant du côté de la marquise, je me suis trompé et bien d'autres se sont trompés comme moi. Ce régime dure au point de nous déconcerter tous. Mais savez-vous pourquoi, ma sœur ?

L'interpellation était formelle ; impossible de s'y dérober. Mme de Rochemarne cherchait vainement où ceci pouvait aboutir, et dans le doute elle garda la défensive.

—Non, mon frère, dit-elle avec assurance.

—C'est bien simple, pourtant, répondit le vieux gentilhomme ; ce régime dure parce qu'il s'appuie sur les robins.

En prononçant ce dernier mot, le général eut soin de l'accentuer d'une manière caractéristique. Sa lèvre avait une expression hautaine, son geste respirait le mépris. Le sang des Rochemarne se retrouvait : c'était le haut baron traitant de maître à vassal. Gabrielle se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme ; la marquise même ne put se défendre d'un peu

d'émotion. On ne pouvait s'y tromper, le vieillard revenait à son attaque, et cette fois il ne devait plus s'en laisser distraire. Mme de Rochemarne gardait le silence ; il continua :

— Des robins! marquise, vous ne sauriez croire quelle race cela est. Qui voulez-vous qui leur résiste? ils ont la force des taupes. Pendant que nous autres gens de naissance combattions en plein soleil, ils ne songeaient, eux, qu'à une chose, à miner le terrain sous nos pieds! C'est ainsi qu'ils ont creusé un abîme sous la monarchie et l'ont égorgée dans un trou! Les robins! ne me parlez pas de cette engeance!

Le général arrivait peu à peu au dernier degré de la colère; son poing menaçait le ciel, ses yeux s'injectaient de sang, il frappait du pied la terre, comme un coursier qui appelle le combat. Les deux femmes, de leur côté, étaient en proie à un malaise indicible. Gabrielle pâlissait et rougissait vingt fois dans la même minute, et la marquise observait avec terreur l'impression que ces cruelles paroles faisaient sur sa fille. Il y avait, dans l'attitude du vieux gentilhomme, dans ses discours, dans ses gestes, une intention blessante qui allait jusqu'à l'insulte. C'était la guerre, et cette guerre prenait, dès le début, des formes acerbes. De deux choses l'une : il fallait ou demander grâce ou accepter le combat. Avant de se décider pour ce dernier parti, la marquise voulut pénétrer toute la pensée de son beau-frère.

— Pourquoi ce bruit? lui dit-elle. Sont-ce là des choses qui regardent les femmes? que nous importe après tout?

— Il importe toujours de savoir où sont nos

ennemis, marquise, répondit le général avec quelque dureté. Vous ne voudriez pas défendre les robins, à ce que je pense?

Son regard se promenait en même temps de la mère à la fille, comme pour leur jeter un défi. Gabrielle se sentait défaillir, tandis que la marquise se défendait mal du courroux qui la gagnait.

—Nous ne défendons ni n'attaquons personne, général, répondit-elle d'une voix calme et ferme.

—Des robins! ajouta le vieillard, en cherchant à élever son mépris à sa plus haute expression.

—Encore! dit la marquise.

—Des hommes sans foi, sans honneur, reprit le vieux gentilhomme d'un ton exaspéré, une caste de...

Il ne put achever; la marquise s'élança vers lui, et lui prit vivement le bras. Gabrielle, vaincue par cette scène, allait perdre connaissance. Chacune des insultes du général la touchait comme une blessure personnelle. Elle y voyait un obstacle nouveau à ses vœux secrets, et comme un abîme qui se creusait de plus en plus entre elle et Célestin. Encore quelques minutes d'une pareille épreuve, et le cœur lui manquait pour la supporter. C'est ce qu'avait compris la marquise; elle ne voulut pas laisser Gabrielle plus longtemps en proie à cette souffrance :

—Monsieur, dit-elle au général, arrêtez-vous donc. Vous ne voyez pas que vous tuez ma fille!

Le vieux gentilhomme se retourna vers sa belle-sœur, et du ton le plus fier qu'il put prendre :

—Ah! vous l'avouez! s'écria-t-il. On ne m'avait donc pas trompé. Quelle honte!

—Monsieur!... dit la marquise avec dignité.

Au lieu de lui répondre, le général tira de sa poche un papier qu'il tendit à la marquise en lui disant :

—Lisez, Madame.

Celle-ci le parcourut; c'était une lettre sans signature : elle expliquait tout, l'arrivée du général, ses soupçons, ses violences même. On y lisait :

« M. le général Rochemarne est invité à exercer
« sur le château de la Chênaie une surveillance
« devenue urgente. Il s'y passe des choses sur
« lesquelles un homme qui tient à l'honneur de son
« nom devrait avoir l'œil ouvert. Plus d'une fois
« on a vu, vers minuit, M. Célestin Vauxbelles,
« deputé de cette arrondissement, s'acheminer vers
« la Chênaie et y être mystérieusement introduit. Il
« est impossible que le général Rochemarne tolère
« plus longtemps des relations qui commencent à
« s'ébruiter et défrayent les conversations des oisifs
« de Saint-Sylvain.

« *Un ami qui ne veut pas se faire connaître.* »

La marquise, après avoir lu cette dénonciation, affecta un calme qui n'était pas dans son cœur, et, rendant au général l'écrit anonyme :

—Eh bien? dit-elle.

Le vieux gentilhomme s'attendait à des larmes. Cette contenance assurée le déconcerta.

—Eh bien, Madame? répondit-il.

—Si cela était? ajouta-t-elle avec un accent résolu.

—Si cela était! répliqua le vieillard avec impétuosité. Voilà des paroles étranges! Si cela était,

Madame, ajouta-t-il d'un ton furieux, je mettrais de mes mains le feu à la Chênaie, dussé-je y périr avec le dernier des miens!

XIX

UN COMPLOT.

Quittons un instant la Chênaie, et voyons ce qui se passe à Saint-Sylvain, dans ce corps de logis isolé qui forme une dépendance de la maison des Graindorge. C'est là qu'Évariste a établi son domicile. D'une ancienne grange, cachée au fond du jardin, il a su tirer pour son usage, et à peu de frais, une habitation commode, élégante, discrète surtout. Son écurie en occupe le rez-de-chaussée, son appartement le premier étage : dans l'attique on a ménagé quelques mansardes. Ainsi, Évariste peut concilier la vie de famille et l'indépendance du célibataire. Quand il le désire, il est seul au milieu des siens; rien ne le gêne, rien ne le trouble. Par une allée couverte, il communique avec l'habitation paternelle, mais son logement particulier a une issue sur une ruelle peu fréquentée.

L'appartement d'Évariste se ressent des goûts du maître; des panoplies s'y développent sur tous les murs, et y alternent avec des rateliers de pipes. Le désordre, un beau désordre y règne sans partage; si

ce n'est un effet de l'art, à coup sûr c'est un souvenir de la vie d'étudiant. Il serait difficile de trouver dans l'enceinte du quartier latin une plus brillante collection de casquettes, un assortiment plus complet de pistolets sans chiens, de cravaches effilochées. Le vestiaire même respire un sentiment de fantaisie étranger aux mœurs de Saint-Sylvain : ces pantalons à larges plis, ces gilets à couleurs tranchantes, ces habits d'un évasement inusité, procèdent en ligne directe de la Chaumière et semblent étonnés de se trouver si loin de leur théâtre familier. Il n'est pas jusqu'aux meubles qui n'aient ce caractère, et l'on chercherait vainement dans tout le ressort un autre divan que celui où repose Évariste, engagé depuis quelques minutes dans un entretien animé avec son confident ordinaire, Jules Rieussec.

—Oui, mon fils, disait gravement Graindorge, je l'ai décidé ainsi; tiens-toi prêt, c'est pour ce soir.

Au lieu de répondre à une invitation si formelle, l'ami du prince faisait porter à Ariel la peine de son embarras. Il inquiétait l'animal de mille manières, le retenait de force sur ses genoux, lui roulait l'oreille entre ses doigts, enfin le torturait au point de lui arracher des cris plaintifs.

—Laisse ce chien, lui dit avec humeur Évariste.

En même temps, il poussa rudement Ariel, et le jeta à bas du divan. La pauvre bête, ne comprenant rien à ces brutalités, alla se pelotonner dans un coin.

—Tu l'as entendu? poursuivit Évariste, c'est pour ce soir, mon fils. Fais tes dispositions.

Quelque désir qu'eût le jeune homme d'échapper

à cet interrogatoire, il fallut pourtant s'exécuter.

—Ce n'était donc pas une plaisanterie? répliqua-t-il? Tu persistes?

Évariste chargea pour la quatrième fois une énorme pipe dont la noix représentait le buste de Napoléon, coiffé du petit chapeau. Cette opération, exécutée avec conscience, l'absorba pendant quelques secondes : il mesurait le tabac d'une manière méthodique, tantôt en le bourrant avec soin, tantôt en lui laissant du jeu, comme un homme qui connaît à fond le mécanisme de l'instrument et qui procède par principes. Ce travail était complet quand il répondit :

—Mon fils, il faut vous défendre des excès de zèle. Je vous ai permis d'être un autre moi-même, contentez-vous de cette position; elle est assez brillante. Quant à épiloguer sur ce que je fais, quant à scruter les motifs qui me déterminent, privez-vous-en, si vous voulez conserver mes bonnes grâces. Je n'aime ni les interprétations ni les conseils.

Ces paroles étaient dites avec sévérité, presque avec sécheresse. Jamais Rieussec n'avait reçu une telle leçon. C'est qu'Évariste voulait faire un exemple. Il devinait les révoltes secrètes de son confident et cherchait à les prévenir par un coup d'éclat. Graindorge connaissait Rieussec; il savait jusqu'à quel point il pouvait lui faire sentir le frein. Il l'avait pris jeune, à l'âge où le caractère est souple encore; il l'avait dressé à une obéissance et à une admiration sans bornes. Si le rôle avait des charges, il avait aussi des avantages. Jules était le premier après Évariste, l'ombre du grand homme, et il avait joui

des honneurs attachés à ce titre; de là une sorte d'adoucissement à sa chaîne. S'il pliait d'un côté, il se redressait de l'autre. Évariste avait calculé tout cela, et, au moment de mettre le zèle du jeune homme à l'épreuve, il tint à ne laisser aucune équivoque sur le service qu'il attendait de lui. Plus l'entreprise était audacieuse, plus il était urgent de s'assurer du dévouement des auxiliaires. De là ces paroles impérieuses et ce ton empreint de despotisme.

Rieussec se sentit blessé, mais il comprit en même temps qu'il n'avait le choix qu'entre une soumission ou une rupture; il plia. Évariste ne s'était pas trompé dans ses calculs.

—A la bonne heure, répliqua l'ami du prince; tu dis que tu persistes; il n'y a plus d'objection à faire. J'écoute.

Notre héros savait donner à sa parole la vertu de la lance d'Achille : il venait de blesser, il s'empressa de guérir. Après avoir dégagé la noix de sa pipe des cendres qui en obstruaient le sommet, il tendit la main à son confident.

—Touche là, dit-il, je n'attendais pas moins de toi; tu es le plus grand cœur que j'aie rencontré. Maintenant, écoute-moi.

On le devine, il s'agissait encore de l'acte de violence à l'aide duquel Évariste espérait amener les Rochemarne à une réparation devenue nécessaire. De semblables prouesses s'accordaient bien avec le caractère et les habitudes du beau Graindorge. Il était de ces hommes qu'aveuglent des succès faciles, et qui attribuent à leur personne un effet irrésistible. Le voir et l'adorer lui semblaient deux mots corrélatifs

et inséparables. Gabrielle ne pouvait pas plus qu'une autre se dérober à cette loi, et il suffisait du moindre événement pour faire éclater une passion qui n'avait pas la conscience d'elle-même et qui s'ignorait. Quoi de plus naturel qu'une jeune fille élevée dans la solitude s'éprît d'un brillant cavalier, surtout si celui-ci entrait en matière à la façon des héros de romans, et la traitait comme une Bianca Capello? Ainsi pensait Évariste avec l'immense aplomb que la nature lui avait départi.

Quant au choix des moyens, il nourrissait à cet égard peu de scrupules. Cette race d'hommes, que l'on nomme vulgairement des *bons enfants*, excède volontiers la mesure des licences permises. Il en est même qui vont, de propos délibéré, jusqu'à des roueries très-voisines de la scélératesse. L'honneur des femmes, le repos des familles, tout leur est un jeu, une occasion de se distraire. Ce sont autant de manières de passer le temps, de descendre, comme ils disent, le fleuve de l'existence. Ne leur demandez pas de réfléchir sur les conséquences de ces actes, de songer aux âmes qu'ils perdent, aux époux qu'ils déshonorent, aux jeunes filles qu'ils vouent à la débauche. Que leur importe tout cela? Est-ce à eux d'en avoir souci? La vie est courte, il faut la passer le plus gaiement possible. Malheur à qui se trouve dans leur sentier!

Évariste était un de ces bons enfants : il avait semé son chemin de victimes et s'y était exercé la main. Il considérait la séduction comme un combat, et l'envisageait en soldat qui a fait la guerre. Les morts et les blessés laissés sur le champ de bataille

n'avaient plus la puissance de l'émouvoir : c'est à ce prix, pensait-il, que l'on poursuit un système de conquêtes. Aussi, dans ses projets contre les Rochemarne, ne se trouvait-il retenu par aucune des considérations qui peuvent agir sur des cœurs délicats. La violence était dans ses instincts; elle passa bientôt dans ses calculs. La pensée d'arriver à une position élevée par une grande alliance exerçait chaque jour plus de ravages chez lui. Il voulait, pour parler son langage, faire une fin, et quelle fin plus belle ! A diverses fois, il avait jeté les yeux sur les familles du canton ; il n'y avait rien trouvé qui fût digne de lui. Les Rochemarne seuls semblaient être à la hauteur de ses vœux, de son ambition, de son orgueil ; à tout prix, il fallait arriver jusqu'aux Rochemarne. Comment ? Peu importe, pourvu qu'il y arrivât.

Ce fut sous l'empire de cette préoccupation qu'il acheva sa confidence et livra son dernier mot à Jules Rieussec.

—Mon fils, lui dit-il, il n'y a pas deux manières de nous tirer de là. Tu me connais : tu sais que j'aime mieux employer le miel que le vinaigre. Eh bien ! tout pesé, tout réfléchi, il n'y a de bons que les grands moyens. Il faut enlever.

—Enlever ? répondit Rieussec avec un sentiment douloureux. Enlever !

L'ami du prince n'osa pas faire sentir sa désapprobation autrement que par l'inflexion de la voix. Évariste n'en tint pas compte, chargea et alluma sa cinquième pipe ; puis continua sur un ton qui inclinait à la mélancolie :

—Oui, mon fils, enlever ! J'eusse préféré la fasci-

nation directe, le magnétisme du regard, et mille autres procédés qui m'ont souvent réussi. Impossible! les distances s'y opposent! La jeune fille est gardée à la Chênaie comme dans un couvent! Tu comprends que si j'avais eu la facilité de la voir et de lui parler, les choses auraient marché toutes seules, et tu ne serais pas aujourd'hui embarqué dans une affaire délicate. Quand le gibier passe à portée, mon fils, tu sais qu'il est bien compromis; mais ici c'est hors de portée. J'ai dit un cloître tout à l'heure, en parlant de la Chênaie, j'aurais dû dire un sérail! Des grilles, des verrous sur tous les points, et pour serviteurs des muets! C'est à en devenir fou. Conclusion, mon petit, il faut enlever! enlever dès ce soir!

—Ce soir! répliqua Jules Rieussec, du ton d'un condamné qui implore quelques instants de répit.

—Ce soir, dit Évariste avec un sang-froid inexorable.

—Et les moyens? ajouta le jeune homme.

—Tout est prêt, dit Évariste.

—Et les obstacles? poursuivit Jules, chassé de position en position.

—Il n'y en aura point, dit froidement Évariste; tout est prévu. Chaque jour, après le dîner, Mlle de Rochemarne va égarer dans le parc ses rêveries solitaires. C'est une créature romanesque, je m'y connais; elle sera folle de moi. Cette adorable enfant est victime d'une surveillance qui l'obsède; nous arrivons en libérateurs. Si elle crie, c'est la part du préjugé; nous passons outre. Nous l'enlevons dans nos bras, nous la portons dans une voiture de voyage; et, après quelques tours de roue, elle

nous vote des remercîments. Voilà le programme.

— Oui, répondit Jules Rieussec; mais comment pénétrer dans le parc? et le fossé, et le saut-de-loup?

— Enfant, dit Évariste avec ce ton de superbe confiance qui jamais ne l'abandonnait. Le fossé est large, mais les jambes sont bonnes, ajouta Graindorge, en caressant les siennes avec un certain contentement.

—A merveille répliqua Rieussec, se retranchant de position en position; mais la famille?

—C'est juste, dit Évariste, il faut songer à tout; eh bien, la famille jette d'abord feu et flamme; on se fâche, on parle d'un procès criminel. Alors des amis communs s'en mêlent, on arrange les choses, et nous allons à l'autel avec le jabot de dentelle et le bouquet d'oranger. Une fois enrôlé dans le grand régiment, je me range, je prends du ventre, et te proclame mon successeur. Tu as vu le commencement et tu vois la fin. Ainsi tout se passe comme dans les meilleures comédies. Mais le temps s'écoule, Jules, et il ne nous reste plus que quelques heures pour achever nos préparatifs. Va trouver Gérenflot; il a mes instructions; soyez ici tous deux avant six heures. C'est entendu, n'est-ce pas?

—Entendu, répéta machinalement Rieussec.

Il prit congé, et sortit de chez Graindorge par la ruelle, pour aller rejoindre le cafetier dans son établissement.

Après l'avoir conduit jusqu'au seuil de la maison, Évariste reprit sa place sur le divan et alluma sa sixième pipe. Il éprouvait un charme infini à suivre son aventure romanesque au travers des spirales de

fumée qui inondaient l'appartement. Le temps s'écoula ainsi de méditation en méditation et de pipe en pipe. La journée était déjà avancée quand il entendit dans la ruelle des pas familiers, et peu d'instants après la porte retentit d'un coup sec qui lui annonçait une visite.

Cette visite l'étonnait et l'inquiétait; il ne pouvait s'y tromper, c'était Gervaise. Qui l'amenait chez lui à une heure où elle n'y venait jamais, et dans un moment où elle n'y était point attendue?

XX

GERVAISE.

Évariste avait à peine eu le temps de se reconnaître que Gervaise se trouvait près de lui. Il était évident qu'elle n'ignorait rien des habitudes du local et y avait ses libres entrées. Son air était sombre, son geste brusque; elle marcha avec résolution vers le divan où reposait Graindorge. Celui-ci comprit qu'il y avait un orage là-dessous et devina de quel point de l'horizon cet orage était parti.

—Gérenflot, Gérenflot, dit-il en lui-même, voilà de tes coups! Parions que tu as parlé.

Cette réflexion, rapide comme l'éclair, suffit pour dessiner les rôles. Évariste allait être attaqué; il

garda la défensive et se contenta de dire sans quitter son siége :

—Ah! c'est toi, petite! sois la bienvenue.

—Vous ne m'attendiez pas! répondit brusquement Gervaise.

—Raison de plus pour n'être point ingrat, dit Évariste d'une façon galante. Une surprise! C'est bien aimable à toi. Viens que je t'en remercie.

En même temps, il chercha à l'attirer vers lui; mais si le pacha se montrait pressant, l'odalisque n'était pas résignée. Au lieu d'obéir à l'invitation, Gervaise persistait à rester debout, et son regard, loin de s'adoucir, se chargeait de plus en plus de nuages. La chose en vint au point qu'Évariste ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

—Encore ta physionomie à bourrasque? lui dit-il. Qu'est-ce, mon enfant, et d'où vient que le baromètre est à la tempête?

—Faut-il vous le dire? répondit Gervaise avec une colère contenue. Ne le devinez-vous pas?

— Mais non, je t'assure, répliqua Évariste, déguisant mal la contrariété qu'il éprouvait.

—Vous mentez! s'écria Gervaise avec impétuosité.

—Allons! déjà des gros mots! dit l'aigle de Saint-Sylvain. Quelle femme! Quel salpêtre!

—Vous mentez! répéta Gervaise.

—Encore, dit Graindorge en riant; le démenti y est; il n'y a plus qu'à se couper la gorge.

La vivacité de l'entretien n'avait rien changé à l'attitude respective des personnages. Notre héros restait accoudé sur son divan dans la pose indolente d'un fils de Mahomet, tandis que Gervaise, toujours

debout, le tenait en arrêt et semblait décidée à ne pas lui accorder une minute de répit.

—Monsieur Évariste, dit-elle avec plus de calme, je vous ai déclaré, il n'y a pas longtemps de cela, que vous ne toucheriez pas impunément à la Chênaie. Je tiens ma parole.

—Et qui songe à la Chênaie? répliqua Graindorge en cherchant à écarter une idée importune.

—Vous, dit Gervaise.

—Moi ! Quelle folie ! dit notre héros.

—Vous y allez ce soir, ajouta Gervaise.

—Ce soir ! dit Graindorge avec un accent qui trahissait son embarras.

—A sept heures, poursuivit Gervaise donnant à l'accusation une précision implacable.

—Gérenflot a parlé ! s'écria notre héros dans un moment de dépit dont il ne put se défendre. On n'est pas plus mouton que cet homme. J'en sais qui tondent l'herbe du pré et qui en sont moins dignes que lui ! O Gérenflot ! Gérenflot, tu me le payeras !

C'était un aveu ; Évariste voulut en vain le reprendre. Gervaise s'en arma contre lui, et il ne resta à notre héros pour arme défensive qu'une ironie d'assez mauvais goût.

—Vous allez ce soir à la Chênaie, dit la jeune femme sans se laisser détourner de son but, et je sais ce que vous comptez y faire.

—Eh bien ! après ? répondit Graindorge ; serais-tu jalouse ?

—Non, Monsieur ; si je l'étais, vous m'auriez guérie depuis longtemps. Je suis reconnaissante, voilà tout. Vous savez que je suis née à la Chênaie ?

—Bon, s'écria Graindorge, nous voici au chapitre des explications. Juste comme dans les tragédies. Le héros amène un confident près de la rampe pour lui raconter ce que l'autre sait sur le bout du doigt :

Te souvient-il, Arcas, du jour triste et cruel...

—Monsieur, dit Gervaise avec impatience.

—Pourquoi aussi veux-tu me faire poser? répondit Graindorge. Comme si je ne savais pas que tu es née à la Chênaie.

—Ce que vous ignorez peut-être, poursuivit Gervaise avec sang-froid, c'est que ma famille doit tout aux Rochemarne. Si nous vivons, c'est grâce à leurs bienfaits; sans eux, je serais vingt fois morte de faim, ma mère aussi. Tous mes parents sont à leur service; la marquise les emploie dans ses terres ou dans sa maison. Moi, j'ai grandi sous leurs yeux; enfant, je portais l'herbe à leurs vaches. On m'aimait au château; Mlle Gabrielle m'a bien souvent donné de quoi me vêtir.

—Allons, petite, dit Graindorge en l'interrompant, voilà que tu fais de l'idylle. Voyons, assez de sentiment; je suis attendri.

—Et vous voulez, reprit Gervaise en élevant la voix, que je paye tout cela de la plus noire ingratitude! vous voulez que, connaissant vos projets, je les laisse s'accomplir! Je vous le répète, Monsieur Évariste, je vous passerai tout, excepté la Chênaie.

—C'est-à-dire, ajouta notre héros, que tu mets l'univers entier aux pieds des Rochemarne? Comme si les Graindorge n'avaient rien fait pour toi.

—Oui, Monsieur Évariste, dit Gervaise, les Graindorge m'ont protégée et je leur en tiens compte. Quand j'entrai au moulin à l'âge de treize ans, votre père me traita avec égards, il faut lui rendre cette justice. Depuis lors, c'est vous qui m'avez prise sous votre protection, ajouta la jeune femme en rougissant. Vous vous êtes montré généreux, vous m'avez fait donner quelque éducation, vous m'avez élevée au-dessus du rang de villageoise. Ce sont là des bienfaits, j'en conviens; mais je les ai achetés assez cher pour qu'il ne vous reste plus grand'chose à y prétendre.

Ces paroles, cet accent, avaient quelque chose d'amer et de profond qui glaça le sarcasme d'Évariste; il garda le silence et Gervaise continua :

—Ainsi vous vous êtes payé, Monsieur Évariste, payé de vos mains; nous sommes donc quittes. Mais, vis-à-vis des Rochemarne, c'est autre chose. Il me reste à leur prouver que je ne suis point une ingrate, et c'est ce que je fais aujourd'hui. Vous devinez maintenant pourquoi je suis venue?

En posant cet ultimatum, la jeune femme avait pris un air résolu auquel Évariste ne pouvait se méprendre. En diverses occasions, il s'était trouvé dans le cas de lutter contre des déterminations semblables, et toujours il avait été obligé de céder. Cette fois, la question devenait plus grave. Il ne s'agissait pas d'un caprice, d'une de ces concessions qui ne coûtent rien et sont presque sans conséquence. Il s'agissait de l'entreprise la plus ardue dans laquelle notre héros eût jamais été engagé, d'un rêve caressé depuis longtemps et où l'ambition et la vanité occu-

paient une place égale. Aussi le combat devait-il arriver jusqu'au dernier degré de l'acharnement et de l'énergie. Des deux côtés on était décidé à ne pas reculer et à disputer le terrain pied à pied. Quand Gervaise parlait de sa reconnaissance et de ses devoirs vis-à-vis des Rochemarne, elle ne livrait qu'une partie de sa pensée. Ce qui l'animait surtout, c'était la haine de la femme que menace le délaissement, c'était la perspective de l'abandon. Bien des passions se trouvaient ainsi en présence et leur choc pouvait être terrible.

Évariste commençait à s'en convaincre. Un plan si bien mûri allait avorter par une circonstance futile; un grain de sable suffisait pour arrêter son entreprise. Quoiqu'il ne se départît pas de ces airs de souveraine ironie qui lui étaient habituels, un certain souci se peignait sur son visage. Le jour baissait; l'heure désignée pour l'expédition se rapprochait de plus en plus. Dans quelques instants, Gérenflot et Rieussec allaient paraître, et il importait de se débarrasser de Gervaise. Graindorge fit un nouvel effort. La jeune femme était toujours debout devant lui ; il lui prit les deux mains, et de sa voix la plus persuasive :

—Mon enfant, lui dit-il, j'approuve les sentiments qui t'animent; c'est beau, c'est très-beau. Tu as accompli ton devoir; rien n'est plus doux pour un cœur sensible. S'il faut y ajouter ma bénédiction, je l'y ajoute ; mais laisse-moi. Demain tu seras plus calme; nous causerons de cela tout à l'aise.

Pour ajouter l'effet aux paroles, Évariste se leva comme s'il eût voulu reconduire Gervaise avec les

honneurs qui lui étaient dus. Celle-ci ne s'ébranlait pas et restait en place, immobile et implacable comme la statue de la fatalité.

—Vous n'irez pas à la Chênaie alors? dit-elle.

Évariste balbutia une réponse évasive; mais la jeune femme reprit avec un accent plus ferme :

—Vous n'irez pas à la Chênaie, n'est-ce pas?

—Mon Dieu, s'écria Graindorge impatienté, qui est-ce qui te parle de la Chênaie? Ne peux-tu avoir que ce mot à la bouche?

—C'est que vous n'y renoncez pas, Monsieur Évariste, répondit Gervaise.

—Après tout, dit notre héros, obéissant à une impression de colère, ai-je des comptes à te rendre?

On eût dit que la jeune femme attendait ces paroles, car elle les releva à l'instant et les retourna contre son adversaire.

—Oui, Monsieur, dit-elle, vous avez des comptes à me rendre; oui, nous avons à compter ensemble. Si vous avez perdu le souvenir du passé, j'aurai soin de vous rafraîchir la mémoire.

—Bien, dit Évariste, il est écrit que je ne sortirai pas aujourd'hui des rôles de confident. Nous voici revenus au premier acte, au moment où les quinquets viennent de s'allumer.

Après plus de six mois, je te revois, Arbate.

Le ton de plaisanterie qu'affectait notre héros ne servait qu'à couvrir un malaise qui augmentait à chaque instant. Gervaise ne s'arrêta pas à ces saillies

d'un goût équivoque; elle avait son but et ne s'en laissait point détourner.

—Monsieur Évariste, dit-elle, vous oubliez ce qui me donne le droit de vous parler comme je vous parle : il faut bien vous le rappeler. J'avais quatorze ans lorsque je vous vis pour la première fois; j'étais pure alors, c'est là sans doute ce qui me valut vos attentions. Si vous ne vous fussiez pas rencontré sur mon chemin, j'aurais épousé quelque villageois que j'aurais aimé sans rougir. Mais vous avez trouvé beau de séduire une enfant sans expérience, et quand je dis séduire, c'est d'un autre mot qu'il eût fallu se servir.

—A-t-on vu supplice pareil! s'écria Graindorge que cet entretien remplissait de trouble. Obliger un homme à entendre le récit de ses propres exploits. Ça n'est toléré que dans les tragédies, Gervaise!

—Vous en avais-je jamais fait le reproche? poursuivit la jeune femme. Avez-vous jusqu'ici entendu sortir une plainte de ma bouche? Il faut que la mesure ait été comblée pour que je parle. Oui, Monsieur Évariste, vous m'avez séduite lorsque j'entrais à peine dans ma quatorzième année, et comment? En abusant de mon sommeil. Aujourd'hui encore, lorsque je songe à cette triste nuit, je ne me rends pas bien compte des moyens que vous avez dû employer pour me mettre à votre merci, sans que je pusse opposer de résistance! Il y a là un mystère que je n'ai point cherché à pénétrer. A quoi bon? Le mal était fait, il était irréparable.

A ces détails, accablants pour lui, Évariste ne savait quelle contenance prendre. Il avait beau affecter les airs d'un homme ennuyé; un trouble vague s'y

mêlait. Son rire même manquait de franchise. Il est vrai que Gervaise avait failli sans qu'elle eût la conscience de sa chute. Un narcotique l'avait livrée à Graindorge. A l'époque de l'année où le travail pressait, elle avait coutume de coucher au moulin; le séducteur profita de cette circonstance. Dès lors la jeune fille ne s'appartint plus; Evariste devint son maître et la dirigea à son gré. Ajoutons, que, de toutes les femmes objets de ses poursuites, Gervaise fut la seule pour laquelle il éprouva un véritable attachement et qui exerça sur lui quelque empire. Était-ce du remords? était-ce de l'amour? Y avait-il chez lui plus de crainte que de tendresse et ne la ménageait-il que par une sorte de calcul? C'est ce qui reste enseveli dans les replis du cœur. Toujours est-il que les autres passions de notre héros n'eurent qu'une durée éphémère auprès de celle-là, et que Gervaise s'arrangea constamment de manière à demeurer maîtresse du terrain.

Arrivée à ce point délicat, l'explication devait marcher avec rapidité vers un dénoûment. Gervaise n'avait plus rien à ménager ; elle continua.

—C'est ainsi, Monsieur Evariste, que je suis devenue votre esclave, et depuis lors n'ai-je pas obéi d'une manière assez aveugle? M'avez-vous trouvée rebelle un seul jour? Vous m'avez commandé de quitter les champs : j'ai obéi. Vous avez voulu que je fusse autre chose qu'une villageoise : ai-je assez fait d'efforts pour cela? Vous m'avez ordonné d'épouser un brave garçon qui méritait une femme plus honnête, plus digne de lui : j'ai cédé, la mort dans l'âme. Et depuis, quand il a fallu le tromper, vous

ai-je seulement dit à quel point ce rôle me pesait, et quels remords en étaient le fruit? Non, j'ai dévoré seule tous mes chagrins. Eh bien! aujourd'hui je demande, j'exige, ajouta Gervaise en élevant la voix, le prix de ces sacrifices! Il ne sera pas dit que je me serai seule dévouée.

En parlant ainsi, la jeune femme en était arrivée à un haut degré d'exaltation et il était difficile à Graindorge de s'en tirer avec les ressources que lui fournissait un esprit ingénieux. Qu'il jouât ou non le rôle d'un confident de la Comédie-Française, qu'il fût obligé de subir le récit de prouesses dont il n'ignorait aucun détail, ce n'était pas le point essentiel. Il s'agissait de savoir s'il pourrait se délivrer de cette femme et comment il s'en délivrerait. Dix minutes au plus le séparaient de l'heure fixée pour l'expédition amoureuse. Loin de l'avoir ébranlé dans ses projets, les plaintes de Gervaise n'avaient fait que l'y affermir. C'était une chaîne qui devenait trop lourde, et qu'à tout prix il fallait rompre. A ce compte, aucun projet d'établissement n'eût été possible pour lui. En toute occasion Gervaise devait se retrouver comme menace et comme obstacle. Il était temps d'en finir.

Cependant la jeune femme ne quittait pas la place et semblait attendre une réponse définitive. L'œil fixé sur Graindorge, on eût dit qu'elle cherchait à pénétrer sa pensée dans les profondeurs où elle s'abritait :

—Eh bien! dit-elle, que décidez-vous?

Notre héros avait pris un parti; il se leva, et, tout en faisant quelques préparatifs :

—Je pars, répliqua-t-il ; je te laisse le champ libre ; puisque tu ne veux pas vider les lieux, c'est moi qui les vide.

Gervaise se tenait devant la porte avec l'immobilité d'une statue. Graindorge voulut en vain franchir l'obstacle ; elle résistait comme un bloc de marbre, il eût fallu employer la violence pour en venir à bout.

—Vous allez donc à la Chênaie ! dit-elle en serrant les dents avec la convulsion de la colère.

—Je vais à la Chênaie ou ailleurs, peu importe, répondit Évariste. Laisse-moi sortir.

—Ah ! c'est ainsi que vous le prenez ! s'écria-t-elle en s'adossant à la porte ; eh bien ! essayez.

Évariste était décidé à tout ; cependant il eût préféré n'employer que des moyens pacifiques. Il essaya de toucher Gervaise ; elle fut inébranlable. Six heures allaient sonner, et déjà on pouvait voir, des croisées de la maison, Rieussec et Gérenflot qui s'avançaient dans la ruelle. C'était un moment décisif. Usant de toute la vigueur de son poignet, Graindorge parvint à débusquer la jeune femme du poste où elle se maintenait avec tant d'opiniâtreté. La porte céda sous sa main, et il allait sortir quand Gervaise l'arrêta.

—Un mot, un seul mot, dit-elle.

—Quoi encore ? dit Évariste.

—Gérenflot est votre bras droit, s'écria-t-elle. Il ne vous sert que parce qu'il ignore nos relations. Je vais tout lui dire ; nous verrons s'il se résignera encore à être votre instrument.

En achevant ces mots, elle marcha vers la porte

avec un air de décision qui ne laissait point de doute sur son dessein. Évariste n'avait pas prévu ce contre-temps : sans Gérenflot, l'expédition manquait; il fallait s'assurer de sa coopération et déjouer le nouvel obstacle : le succès y était attaché. Une inspiration vint au secours de notre héros. Par un mouvement rapide comme la pensée, il repoussa Gervaise dans l'appartement et en ferma la porte sur elle.

—Au diable les femmes! dit-il en se dirigeant vers ses complices; il est dit que je les trouverai toujours sur mon chemin.

Gervaise poussa quelques cris ; mais Évariste avait rejoint Gérenflot et Rieussec, et les entraînait déjà du côté de la Chênaie.

XXI

UN ENLÈVEMENT.

Lorsque les trois conjurés arrivèrent devant le château des Rochemarne, le jour commençait à baisser et les objets, à chaque instant moins distincts, se ressentaient des dégradations successives de la lumière. Le vieux manoir ne présentait plus qu'une masse opaque dont les lignes flottaient dans un horizon brumeux, et, à mesure que l'ombre devenait plus épaisse, le profil des constructions tendait à se fondre dans un cadre ténébreux formé par le relief

des montagnes et le sombre feuillage du parc. Les lois de la perspective semblaient troublées dans leur économie; les plans voisins fuyaient peu à peu sous une enveloppe vaporeuse, tandis que les plans éloignés se rapprochaient à vue d'œil, de manière à former une muraille haute et compacte.

Cette obscurité, lentement accrue, favorisait les desseins d'Évariste et de ses auxiliaires. Ils purent ainsi gagner le théâtre de leurs opérations sans être aperçus ni inquiétés, et y combiner les derniers moyens qui devaient assurer le succès de leur entreprise. Le poste d'observation était en face du saut-de-loup où nous avons vu le beau Graindorge exercer son talent en gymnastique et fournir à Rieussec un échantillon des dernières théories issues de cette science. Pour se ménager une vue du côté de la campagne, on avait sur ce point supprimé les haies et les obstacles qui partout ailleurs défendaient le parc contre les invasions extérieures. Un simple fossé, garni d'un double revêtement, continuait le système de clôture sans nuire à la liberté de la perspective. Vis-à-vis du vulgaire c'était une garantie suffisante, mais en construisant cet ouvrage les Rochemarne n'avaient pas songé à l'avénement d'Évariste et au perfectionnement des muscles appliqué au culte de la vertu. Tant il est vrai que le génie moderne se plaît à accabler de démentis la sagesse de nos aïeux!

De ce point, le découvert était magnifique; l'œil planait sur le parc et en embrassait l'ensemble. Cinq grandes allées venaient y aboutir; c'était l'axe où se confondaient les rayons. La plus large de ces

avenues conduisait au vieux château ; les autres se prolongeaient dans des directions diverses et symétriques, en s'épanouissant comme les baleines d'un éventail. Des éclaircies avaient été ménagées çà et là, si bien que peu de mouvements échappaient à un œil curieux placé au centre de cet observatoire.

Le premier soin d'Évariste, rendu sur les lieux, fut d'assurer ses moyens de fuite. La voiture de voyage, attelée de deux vigoureux chevaux, fut cachée derrière un massif à portée du regard. Gérenflot pouvait la surveiller tout en demeurant à son poste. Des planches de chêne au moyen desquelles on devait improviser un pont furent amenées sur les bords du fossé et servirent de siége à Évariste et à ses amis. Ces préparatifs achevés, il ne restait plus qu'à attendre l'événement. Les exécuteurs étaient prêts; il ne manquait plus que la victime.

Cependant chacun de ces hommes apportait sur le terrain des dispositions différentes. Évariste avait toute la confiance et l'audace du général d'armée. Son instinct le portait vers les aventures ; il en aimait les chances, il en affrontait volontiers les périls. Aussi n'éprouvait-il d'autre émotion que celle de l'attente; il craignait que le hasard ne s'en mêlât et ne lui ravît les honneurs d'une expédition si bien conçue. Son œil, plongeant dans les voûtes de verdure, cherchait à distinguer au loin la robe blanche, objet de cette savante stratégie. Avait-il cru entrevoir l'apparition souhaitée, à l'instant même, d'un geste impérieux, il imposait silence à ses compagnons, et les forçait à prendre le long des berges, une position horizontale, imitant en ceci la tactique

du chasseur à l'approche du gibier. Évariste était donc un acteur sérieux, jouant son rôle en conscience et disposé à pousser les choses jusqu'au dénoûment.

Il n'en était pas de même de Jules Rieussec : évidemment, il se trouvait là à son corps défendant. Évariste l'avait poussé dans cette affaire comme on pousse un taureau aux combats du cirque, à force de coups d'aiguillon. Sans la crainte que lui inspirait son impérieux mentor, sans cette fausse honte qui conduit tant de gens au mal, vingt fois il eût quitté la place. S'il y restait, c'était d'une façon passive, par un dévouement machinal et inerte. Dans son for intérieur, il faisait des vœux hostiles à l'expédition et trahissait par la pensée la cause à laquelle il avait voué son bras.

Quant à Gérenflot, il assistait à cette campagne avec le calme le plus philosophique. Dès que Graindorge avait commandé, toute réflexion devenait superflue. L'honneur de marcher sous ses ordres lui suffisait; il ne voyait rien au delà. Seulement, il avait quelque peine à contenir les intempérances habituelles de sa langue, et plus d'une fois il se fit rappeler à l'ordre par le chef de l'expédition :

—Monsieur Jules, disait-il à demi-voix à Rieussec, ne croirait-on pas que nous sommes dans une salle de bal?

—Dans une salle de bal? répondit Rieussec, comment cela?

—C'est tout simple, ajoutait Gérenflot : que faut-il pour un bal? Des violons et des illuminations. Ayez des illuminations et des violons, et vous aurez un

bal. Qu'est-ce qu'il y avait de plus l'autre jour chez le sous-préfet?

—Eh bien, après? dit Rieussec, où vois-tu des violons?

—Si je ne les vois pas, je les entends, répliqua Gérenflot. Faudrait être sourd pour ne pas jouir de cette musique! Tenez, tenez!

En même temps, il imitait les grenouilles qui remplissaient le fossé de leurs coassements, et troublaient le silence de la nuit par un concert plus sonore qu'harmonieux :

—Voilà un orchestre, j'espère? ajouta philosophiquement Gérenflot, et qui se rafraîchit à peu de frais. Premier article du bal, la musique; deuxième article, les illuminations.

—Où les aperçois-tu? dit Rieussec.

—Où? répliqua Gérenflot; vous êtes donc aveugle à cette heure comme vous étiez sourd tantôt? Voyez donc! voyez donc!

Il lui montrait les lampyres qui garnissaient les bords du fossé, et les lucioles qui traçaient dans l'air leur sillon éphémère. L'humidité avait attiré sur ce point un nombre infini de ces insectes, et ils y jetaient un tel éclat, que la berge en était comme illuminée.

—En voilà, des lampions! ajouta triomphalement Gérenflot, et dont le suif n'est pas cher. Quant aux orgeats, vous avez l'air du soir, qui les remplace avantageusement. Bal complet, comme je vous le disais.

Gérenflot aurait poussé plus loin son système d'analogie, si la main d'Évariste ne se fût appesantie sur son épaule.

—Chut! dit notre héros; voici que ça chauffe; attention! Et toi, bavard, ajouta-t-il en s'adressant à l'époux de Gervaise, mets ta langue au croc, ou je te coule dans le fossé.

—C'est convenu, dit Gérenflot avec son stoïcisme ordinaire; je n'aurais que ce que je mérite.

Jules Rieussec s'était mis sur son séant et cherchait à voir ce qui motivait cette alerte. Il n'aperçut qu'un rideau de verdure impénétrable et immobile; son œil se fatigua vainement à en sonder les profondeurs.

—Qu'est-ce donc? qu'as-tu aperçu? demanda-t-il à Graindorge.

—Rien; mais l'heure approche, répondit celui-ci. Les lumières du château se sont déplacées; on sort de table; c'est l'instant décisif. Gérenflot, ajouta-t-il d'une voix de commandement, veille à l'allée de droite; toi, Rieussec, soigne l'allée de gauche; pour moi, je me charge de la grande avenue : c'est par ce côté que doit venir la belle enfant. Voici dix jours consécutifs que j'observe sa manœuvre; elle n'y a pas manqué une seule fois. A huit heures, montre en main, elle arrive devant le fossé. Ainsi, attention! chacun à son poste!

A ces ordres donnés avec une précision impérative, le plus grand silence s'établit. Gérenflot lui-même parvint à se vaincre et ne songea plus qu'à sa consigne. Il s'agissait de découvrir un point animé au milieu de ces masses immobiles. Tous les trois, l'œil fixe, l'oreille au guet, le cou tendu, gardèrent pendant vingt minutes une attitude que les héros de Cooper, Bas-de-cuir ou Œil-de-faucon, n'eussent point désavouée. C'était la dernière expression du

recueillement et du silence. Il n'était pas de mouvement, pas de bruit d'insecte qui pût se dérober à une surveillance aussi assidue. On ne pouvait mériter le succès par plus d'efforts, ni l'acheter par une attention plus méritoire.

Cependant, lorsqu'une demi-heure se fut écoulée dans cet anéantissement, une réaction commença à se produire. Rieussec ressentait quelque lassitude dans la région cervicale, et Gérenflot comprenait, aux démangeaisons de sa langue, que cet état de chose ne se prolongerait pas sans inconvénient. Le silence devint moins profond, moins absolu; un membre de la bande se moucha, un autre se permit d'éternuer. La nature reprenait ses droits; Évariste lui-même éprouvait une souffrance morale. C'était l'impatience de tenir sa proie, c'était la crainte de la voir s'échapper. A mesure que les heures fuyaient, il sentait le fiel arriver à son cœur, tandis que Rieussec respirait plus librement et adressait au ciel de secrètes actions de grâce. L'âme de Gérenflot était au-dessus de pareilles émotions, mais le silence pesait à l'un de ses organes essentiels.

Dans le plan d'Évariste, le fossé ne devait être franchi qu'au moment décisif et lorsque la proie serait à portée. Avant de violer les clôtures et de braver les foudres du Code pénal, il fallait s'assurer de ne pas le faire en pure perte. C'était une pensée sage; Évariste aurait dû s'y tenir. Le désappointement et la colère le poussèrent vers les moyens extrêmes. Réunissant Rieussec et Gérenflot dans une sorte de conseil de guerre.

—Mes amis, leur dit-il, la fatalité s'en mêle, rien

ne paraît. Il y a là-dessous quelque chose d'incompréhensible ; il faut l'éclaircir.

—Si nous regagnions Saint-Sylvain? dit Jules, ramené vers ses inspirations de prudence.

—Y songes-tu, mon fils ! répondit vivement Graindorge. Quitter la partie au moment où le sort peut encore se déclarer pour nous ! Allons donc !

—C'est juste, dit Gérenflot, qui se rangeait toujours du côté d'Évariste.

—Il n'y a pas à balancer, poursuivit notre héros ; un dernier effort peut tout rétablir. Vous allez m'attendre ici en continuant à veiller avec soin. Moi, je vais pousser une reconnaissance dans le parc. Il faut que j'aie le cœur net de cette affaire.

Évariste avait à peine achevé ces mots, qu'il prit son élan, et à l'aide de la gymnastique appliquée à la morale il se trouva de l'autre côté du fossé. Ce fut avec un certain orgueil qu'il foula le sol ennemi : cet orgueil ne lui fit pas oublier néanmoins les conseils de la prudence. Au lieu de suivre hardiment l'avenue, il s'engagea derrière les charmilles, et ses deux compagnons le perdirent bientôt de vue. Gérenflot n'attendait que ce moment pour se remettre en haleine.

—Monsieur Jules, dit-il en poussant Rieussec du coude.

—Qu'y a-t-il, Gérenflot? répliqua celui-ci.

—Ce n'est guère gai, notre campagne, tout de même. On ne peut seulement placer un pauvre petit mot.

—Comme tu le dis, Gérenflot, c'est assez triste, répondit Rieussec avec un bâillement sonore.

— Si nous en sommes quittes pour des rhumes de cerveau, il y aura du bonheur. Avec ça que c'est une affaire manquée.

—Tout ce qu'il y a de plus manqué, dit Rieussec.

—On aura eu vent de la chose, ajouta Gérenflot. Nous en sommes pour nos frais. Sentez-vous quelle humidité dans l'air ?

—Le fait est que je préférerais être ailleurs, dit Rieussec.

—La drogue est soignée! Deux heures de planton sans compter le courant. Un joli tête-à-tête avec des grenouilles! ajouta mélancoliquement Gérenflot.

—Et ton billard! lui dit Rieussec, agrandissant à dessein la blessure.

—Ne m'en parlez pas, répondit le maître du *Café du commerce :* c'est mon tourment, c'est mon cauchemar. Toute une soirée dehors. Savoir encore comment Gervaise le prendra!

Rieussec allait répondre quand Évariste parut sur le bord opposé. Autant qu'on pouvait en juger à cette distance, il était en proie à une émotion vive :

—Chut! s'écria-t-il d'une voix contenue, voulez-vous vous taire, maudits bavards!

Il s'effaça en même temps derrière la charmille, de manière à n'être aperçu que de ses compagnons.

—A plat ventre sur la berge! s'écria-t-il.

Gérenflot obéit en soldat; mais Jules Rieussec voulut connaître le motif de cette manœuvre.

—Qu'est-ce donc? dit-il d'une voix émue.

—A plat ventre! répéta Graindorge avec colère.

Cette fois, Jules céda et prit une position presque horizontale. Cependant il tournait la tête du

côté d'Évariste comme un homme qui se résigne machinalement et n'a pas la conscience de ses actes. Notre héros vint au secours de son embarras.

—Ne vois-tu donc rien? lui dit-il; regarde vers l'avenue; le ciel nous vient en aide.

Rieussec souleva la tête avec précaution et dirigea les yeux vers le point que lui indiquait Évariste. En effet, cette alerte n'était pas sans motif. Une ombre confuse encore se dessinait dans le lointain et s'avançait lentement du côté des conjurés. Gérenflot et Rieussec s'effacèrent de leur mieux derrière la saillie de la berge, tandis que Graindorge tournait la charmille de manière à prendre l'ennemi à revers. L'ombre s'avançait toujours, et, à travers l'épaisseur du feuillage, notre héros entrevoyait la beauté de ses rêves et sa robe blanche, qui lui donnait l'air d'une fée de la nuit. Quel moment! le cœur d'Évariste succombait sous le poids des émotions. Il sut pourtant en rester maître. Le succès de l'affaire dépendait de son sang-froid. Mesurant ses pas sur ceux de sa victime, il ne quitta son rempart de feuillage que lorsqu'elle fut arrivée à la limite même du parc, en face du fossé. Alors il se démasqua et courut précipitamment vers sa proie.

—A moi! dit-il d'une voix assez élevée pour être entendu de ses compagnons.

Rieussec et Gérenflot se levèrent ensemble, comme si un ressort les eût fait mouvoir, et se mirent à remplir leurs fonctions de pontonniers. Mais à peine s'étaient-ils emparés des planches de chêne, qu'ils entendirent une voix crier :

—Au voleur! au secours!

Cette voix n'avait ni la fraîcheur ni le timbre de celle d'une jeune fille. Gérenflot n'y comprenait rien et ouvrait de grands yeux ébahis, quand il reçut en plein le choc d'un homme qui tomba auprès de lui en le renversant. C'était Évariste; un nouveau temps de gymnastique appliquée aux mœurs venait de le jeter du côté de la grand'route. Il se releva, à demi brisé; et, tendant la main à Gérenflot, qui avait éprouvé une détérioration au moins égale :

—Détalons ! s'écria-t-il ; on va nous poursuivre.

Ils dégagèrent la voiture du fourré, et partirent au plus grand trot du cheval. Les cris *au voleur!* qui se répétaient au loin semblaient leur donner des ailes.

Cependant ni Rieussec ni Gérenflot ne savaient le mot de l'énigme. Ce fut seulement aux approches de Saint-Sylvain qu'Évariste put leur dire :

—Voilà une campagne qui en vaut deux : j'ai failli enlever un général de cavalerie.

C'était en effet le général Rochemarne qu'Évariste avait surpris dans sa promenade du soir. Une robe de chambre en étoffe blanche avait aidé à la méprise : la nuit avait fait le reste. Qu'on juge de la confusion de nos héros, après une aventure aussi étrange. La faute était commise; il fallait la réparer tant bien que mal. On s'empressa d'effacer jusqu'aux traces de cette équipée ; la voiture rentra dans Saint-Sylvain le plus mystérieusement du monde, et chacun des acteurs prit le chemin de son domicile.

En retournant vers le sien, Évariste songea à Gervaise. Qu'était-elle devenue, et comment l'établissement de Gérenflot aurait-il pu se passer de ses deux

maîtres? Graindorge hâta le pas, afin de délivrer Gervaise et de la rendre à ses clients. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il trouva son appartement vide! Point de traces d'effraction, rien qui indiquât une sortie violente, et pourtant Gervaise ne s'y trouvait plus. Elle était alors assise devant son comptoir, plus radieuse que jamais; et quand Gérenflot rentra, les habits en désordre et un peu éclopé, elle lui dit :

—Eh bien, Monsieur, vous aussi vous allez courir le soir du côté de la Chênaie?

XXII

L'ÉTOILE DU PÈRE JOBLET.

Le lendemain et les jours suivants, il y eut rumeur dans Saint-Sylvain. Les événements de la nuit s'étaient ébruités; et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, on ajoutait aux faits réels une foule de détails imaginaires. Au lieu d'une simple surprise, il s'agissait d'une attaque à main armée. Le jardinier du château prétendait avoir compté jusqu'à douze bandits; encore ne comprenait-il pas dans ce nombre ceux qui s'étaient effacés derrière les broussailles. A l'entendre, ils avaient un arsenal complet, et, en témoignage, il montrait les planches de chêne qu'il avait trouvées sur le théâtre de l'action.

Ces récits, passant de bouche en bouche, arrivèrent aux oreilles du procureur du roi, qui s'empara de l'affaire et fit une descente sur les lieux. On lui montra les pièces de conviction recueillies par le jardinier; il les séquestra dans l'intérêt de l'instance. On le conduisit vers l'endroit où le viol des clôtures s'était accompli; il étudia le terrain en homme qui sait tirer parti des moindres indices, demanda au sol, au feuillage, à l'herbe des fossés, aux saillies du mur, les révélations que l'on peut attendre de témoins inanimés; examina les vestiges des malfaiteurs, mesura l'empreinte de leurs pas, enfin poursuivit sa tâche avec une habileté et une conscience dignes d'un meilleur sort. Le glaive de la loi n'était pas déplacé dans ses mains. Il y déployait un beau talent pour l'escrime : malheureusement, il tirait au mur.

L'examen des lieux une fois achevé, il restait un point délicat : c'était l'interrogatoire du général, seul témoin du forfait. Le procureur du roi voulut y procéder sur-le-champ; il se présenta au château, assisté de son greffier. On devine quelle impression produisit la vue de ces robes noires sur l'ancien mestre de camp des chevau-légers. Des fonctionnaires du régime nouveau sous un habit qui lui était particulièrement odieux, en fallait-il davantagepour réveiller ses colères? Il se contint pourtant; mais il se retrancha derrière une réserve obstinée. Aux questions du magistrat, il opposait des réponses sèches et vagues. Au lieu de se prêter aux exagérations du dehors, il s'étudia à réduire les proportions du délit, de manière à le rendre indigne de l'attention

de la justice. Cela se conçoit; il voulait avant tout se soustraire aux ennuis d'un procès criminel. Engager le nom des Rochemarne dans un débat de cour d'assises; le rendre, lui et sa famille, le jouet des oisifs, la fable du moment, était une torture qu'à aucun prix il ne voulait encourir. Le repos et l'honneur des siens ne lui paraissaient pas trop payés par l'impunité de quelques malfaiteurs.

On devine ce qu'une pareille disposition jeta de trouble et d'incertitude dans l'affaire. Le magistrat eut beau se montrer ferme et poli, ingénieux et pressant, le vieux gentilhomme resta enfermé dans son laconisme et dans son dédain. Plus les instances étaient vives, plus il se tenait sur ses gardes. Ce système eut un plein succès : l'agent de la vindicte publique quitta la Chênaie sans y avoir recueilli les éléments d'une instruction viable. On verbalisa pour la forme; et les planches de chêne, seul corps du délit, furent transportées au greffe. Les choses en restèrent là.

Cette intervention judiciaire n'eut qu'un effet, celui de prouver à ceux qui avaient trempé dans le complot la nécessité d'un profond mystère. L'expédition avait si mal tourné, qu'aucun des acteurs n'était tenté de s'en faire gloire. Évariste, ordinairement si fanfaron, donna l'exemple du silence; il tira un voile sur son échec, et, s'associant à sa pensée, ses deux compagnons en chassèrent jusqu'au souvenir. Gervaise seule aurait pu révéler le mot de l'énigme, et remettre les gens du roi dans le bon chemin; mais la jeune femme avait atteint son but. Désormais entre la Chênaie et le beau Graindorge s'é-

levait un obstacle difficile à franchir : le château était sur ses gardes ; il restait peu de chances à une guerre de surprises. Gervaise, d'ailleurs, y avait pourvu, et aux manœuvres d'Évariste elle avait opposé des manœuvres non moins savantes. Ainsi, tout conspirait à couvrir cette aventure du manteau de l'oubli : héros ou témoins y aidaient de leur mieux. De là ce vague dans lequel elle resta toujours ensevelie. Ni l'évasion de Gervaise, ni la lettre anonyme au général Rochemarne, ni la prudence de Gabrielle n'eurent d'explications, tant on s'accordait de divers côtés à fuir ce terrain brûlant et à éloigner des récriminations réciproques.

Un seul homme n'oubliait pas les scènes de cette étrange nuit et s'en inspirait comme d'un nouveau motif de haine : c'était le général Rochemarne. L'accusation à laquelle il s'était refusé devant le procureur du roi, il la poursuivait dans sa pensée. A ses yeux, un seul homme avait pu violer audacieusement l'enceinte du château, et cet homme avait des complices. Toutes les fois qu'il s'interrogeait là-dessus, sa colère nommait Célestin Vauxbelles. Quel autre que lui aurait pu pénétrer dans le parc? Sa passion et son intérêt étaient d'accord pour lui conseiller un éclat, et ses connivences dans la maison le lui rendaient facile.

—C'est lui, se disait-il, mes pressentiments ne me trompent point. C'est lui ; il aura envoyé ses sbires. Gabrielle était du complot, la marquise aussi; ma présence seule aura tout fait manquer. Ah! Monsieur le robin, vous voulez engager la lutte; eh bien, morbleu! je l'accepte. Il ne sera pas dit qu'un vieux sol-

dat comme moi aura reculé devant un grimaud à rabat. Vraiment! Messieurs, vous y prenez goût? Ce n'est point assez de nous avoir ravi l'empire, de nous avoir débusqués de position en position, de ne nous laisser qu'un vain titre en fait de pouvoir, et pour toute gloire l'honneur de n'avoir rien de commun avec vous! cela ne vous suffit plus. Après nous avoir dépouillés, vous voulez nous déshonorer? il vous faut maintenant plus que notre argent, plus que nos grandeurs, plus que notre puissance : il vous faut nos filles! Vous voulez mêler votre sang à celui des descendants de Robert le Fort! Halte-là! ceci comble la mesure. Nos filles, Messieurs, vous ne les aurez pas vivantes! Essayez d'y toucher!

Le vieux gentilhomme s'habituait ainsi à voir dans Vauxbelles un ennemi acharné, capable de tous les excès comme de toutes les violences. Il ne s'ouvrait à personne de ses soupçons : mais cette réserve même ne servait qu'à en accroître l'énergie. Tout lui portait ombrage, tout l'inquiétait. Décidé à préserver le nom des Rochemarne d'une déchéance imminente, rien ne lui coûta pour atteindre ce but. La marquise et sa fille furent traitées en ennemis; il mit la Chênaie au régime d'une place conquise. Jamais geôlier ne se montra ni plus farouche ni plus défiant, c'était une obsession intolérable. En vain la marquise apportait-elle la plus grande réserve dans ses démarches, le général n'y voulait voir qu'une tactique pour mettre sa vigilance en défaut. Rien n'avait lieu au château qu'il ne l'interprétât dans un sens défavorable; on eût dit qu'il n'y avait plus rien en lui du gentilhomme.

La marquise aurait pu se révolter contre ces procédés blessants : elle aima mieux les supporter en silence. Il lui semblait impossible qu'un pareil despotisme se prolongeât; elle n'y vit qu'un caprice de vieillard, une lubie passagère. Le temps et la patience devaient en triompher. D'ailleurs, le général était devenu, après la mort du marquis, le chef naturel de la famille; et, en se résignant, Mme de Rochemarne ne faisait que suivre les traditions de déférence et de hiérarchie communes aux grandes maisons. Elle laissa donc le vieillard s'emparer du gouvernement du château et y donner des consignes sévères. Aux yeux de la domesticité, l'événement récent justifiait de pareilles mesures. Vis-à-vis du dehors, elles avaient un motif; c'est seulement à l'égard des châtelaines que ce luxe de précautions était sans excuse.

Depuis l'entretien orageux de l'Orangerie, le nom de Vauxbelles n'était sorti de la bouche d'aucun des habitants de la Chênaie. Cependant tous y songeaient: la marquise avec intérêt, Gabrielle avec douleur, le général avec colère. Parfois seulement, quand leur surveillant les laissait libres, les deux femmes échangeaient quelques mots au sujet de l'absent. Que pensait-il de ce séquestre absolu? Que faisait-il? Ne devait-il pas les accuser d'indifférence, y voir un commencement d'abandon? Gabrielle était surtout ingénieuse à se créer ces tourments dont le cœur se nourrit à défaut de joies ; elle voyait, dans ce régime presque militaire, la fin de son rêve et le deuil de ses amours.

De son côté Célestin ne savait quel parti prendre.

Tant que le général habitait le château, la prudence lui commandait de n'y point paraître. Il connaissait le vieillard, ses préjugés, son caractère irascible : cela suffisait pour qu'il se tînt à l'écart. C'était d'ailleurs ainsi qu'il en agissait toutes les fois que la marquise avait quelques hôtes. Ses visites cessaient à l'instant et s'ajournaient jusqu'au moment où l'obstacle aurait disparu. Cette fois, la présence d'un importun se prolongeait, et Célestin commençait à en concevoir quelque inquiétude. Sans doute il était loin de soupçonner la gravité de l'orage qui le menaçait et d'imaginer jusqu'où allaient les défiances du général. Cependant il se sentait troublé, triste, malheureux d'une séparation si longue. L'aventure du parc avait fait quelque bruit ; il eût voulu s'en expliquer avec la marquise et s'assurer s'il n'y avait pas là-dessous quelque équipée d'Évariste.

Deux semaines s'écoulèrent sans rien changer à cette situation. Le général n'avait pas quitté le château et la porte en semblait murée. A plusieurs reprises, Célestin avait dirigé sa promenade de ce côté dans l'espoir de saluer Gabrielle, de lui parler même, si l'occasion s'en présentait. Toujours son attente avait été déçue : il n'avait rien vu, si ce n'est les clôtures sévères du parc. Une grille inflexible s'opposait à ses recherches et des gardiens surveillaient ses allures d'un œil défiant. Personne aux croisées, personne sous les ombrages ; partout un silence et une immobilité qui donnaient à la Chênaie l'aspect d'un tombeau. Chacune de ces courses était pour Célestin un désappointement cruel, et il en revenait le cœur navré.

Un jour, il ne put résister à l'inquiétude que lui causait cet isolement, et voulut rompre le charme qui semblait peser sur la Chênaie. Y pénétrer lui-même eût été une témérité trop grande, il ne fallait pas perdre en un instant le fruit d'une longue réserve; mais Joblet pouvait aller au château et demander à voir ces dames; cette démarche suffisait. A peine frappé de cette idée, Célestin s'empressa de la mettre à exécution; il fit venir son vieux serviteur.

—Joblet, lui dit-il, laisse là ton service; j'ai à disposer de toi pour toute la journée.

En homme ponctuel, Joblet n'aimait pas à être dérangé de ses fonctions ordinaires; cependant il s'inclina avec une entière résignation.

—Tu vas partir pour la Chênaie, ajouta son maître.

Ce mot arracha au vieux serviteur une exclamation qui tenait à la fois de la surprise et de la douleur. Ses plus tristes souvenirs se rattachaient au château des Rochemarne; c'est là qu'avait eu lieu sa dernière et lamentable aventure. Aussi sa voix prit-elle un accent suppliant :

—A la Chênaie, Monsieur! dit-il.

—Oui, Joblet, à la Chênaie, poursuivit Célestin sans tenir compte des angoisses du pauvre homme; tu entreras au château et tu demanderas des nouvelles des dames de Rochemarne.

—Des nouvelles... tout simplement... n'est-ce pas? répondit le vieux serviteur sans se rendre compte de la valeur de ces paroles.

—Tâche surtout d'arriver jusqu'à la marquise, ajouta Célestin; c'est une démarche de politesse. Et point de retard, Joblet; pars sur-le-champ.

Il n'y avait pas à reculer, l'ordre était formel. Le vieux serviteur sortit de chez son maître en élevant ses mains jointes vers le ciel et s'écriant :

—A la Chênaie! à la Chênaie!

On eût dit qu'il marchait au supplice. Cependant le devoir parlait ; Joblet ne recula pas. Il monta dans sa chambre, afin d'y endosser son costume de cérémonie ; c'était la victime que l'on pare pour le sacrifice. Il revêtit sa culotte de bombasine, son habit couleur tabac d'Espagne, chaussa ses bas de soie et ses souliers à boucles d'argent, couronna le tout par le gilet en demi-brocart que lui avait donné la présidente à l'époque du mariage de Louis XVI ; puis, s'approchant du miroir, il adressa un coup d'œil à sa queue en salsifis, qui ne s'était jamais abandonnée à une pose plus soucieuse et plus mélancolique. Ainsi armé de toutes pièces, il quitta l'hôtel et s'achemina vers la Chênaie par le petit sentier qui côtoie l'Argentine.

A mesure qu'il s'engageait dans ce fatal chemin, des émotions plus pénibles venaient l'assaillir. C'est ici qu'il avait franchi l'inondation avec l'eau jusqu'à la ceinture, c'est près de cette charmille que le garde-champêtre lui avait mis la main sur le collet, comme il eût pu le faire à un grand criminel. Ces idées étaient autant de fantômes qui poursuivaient Joblet et ne lui laissaient pas toute sa liberté d'esprit.

—Cet endroit est un lieu de malheur! s'écriait-il. Parions qu'il m'arrivera encore quelque chose. C'est ma mauvaise étoile qui me pousse ; je cours à un abîme, je le sens.

Joblet arriva à la grille du parc dans cette dispo-

sition d'esprit et agita d'une main tremblante la cloche qui annonçait la présence d'un visiteur. Impossible de rendre le trouble qui respirait dans toute sa personne. Ses jambes flageolaient d'émotion, sa queue en salsifis cherchait un abri dans les profondeurs du collet. Un homme dont le bras vient de verser des flots de sang n'aurait pas donné le spectacle d'une contenance plus équivoque et d'une conscience plus ravagée. On ouvrit, et à l'aspect de de celui qui remplissait cet office, Joblet fut au moment de défaillir. Il restait en place, aussi blanc qu'un linceul, et comme si la foudre l'eût frappé.

—Entrez-donc, dit une voix rude.

C'était celle du garde-champêtre, qui avait opéré l'arrestation du serviteur de Vauxbelles. De là sa stupeur. Il parvint néanmoins à se maîtriser et à faire quelques pas dans la cour du château.

—Que désirez-vous ? demanda le cerbère.

Joblet se souvint du but de son voyage, et d'une voix qu'entrecoupait l'émotion :

—Voir les dames de Rochemarne, répondit-il.

Ce ne fut pas le garde-champêtre qui lui répondit cette fois.

—Que veut cet homme? s'écria un vieillard qui survint avec les airs impérieux d'un maître. Pourquoi lui avez-vous ouvert, Guillaume?

—Dame ! mon général, répliqua humblement le cerbère, il demande Mme la marquise.

Pendant que ces mots s'échangeaient, Joblet cherchait à s'effacer et à prendre le chemin des appartements, comme un homme à qui les lieux sont familiers. Le vieillard le rappela :

—Eh bien ! dit-il, où courez-vous donc ainsi ?

Joblet s'arrêta dans l'attitude d'un coupable et ne trouva point de réponse. Le général le rejoignit, et fixant sur lui un regard froid et pénétrant :

—De quel part venez-vous, ajouta-t-il d'un ton brusque, et qui vous envoie vers ces dames ?

Célestin n'avait pas donné pour instruction à Joblet de faire un mystère de son nom. Il s'agissait d'une politesse, et rien de plus. Aussi le serviteur n'éluda-t-il point l'explication :

—M. Célestin Vauxbelles ! répondit-il.

L'effet que produisirent ces deux mots fit regretter à Joblet de ne pouvoir les reprendre. Les yeux gris du vieillard lancèrent des éclairs, ses sourcils se contractèrent en se hérissant ; un tremblement nerveux agita ses lèvres :

—M. Célestin Vauxbelles ! dit-il ; vous lui appartenez donc ?

—J'ai cet honneur, répondit Joblet, retrouvant quelque assurance pour parler de son maître.

Par une circonstance singulière, le garde-champêtre venait de se rapprocher des deux interlocuteurs et de reconnaître son coupable.

—Tiens ! s'écria-t-il, c'est le gaillard que j'ai arrêté dans les clôtures il y a un mois.

Terrible coïncidence ! Joblet avait été arrêté en flagrant délit, et il appartenait à l'homme à qui le général attribuait l'attentat commis sous ses yeux.

—Vous êtes donc l'un de ses sbires ? dit-il à Joblet, l'un de ses spadassins ? Allez, Monsieur, vous êtes heureux que je ne veuille pas faire de scandale ; sans

cela vous ne sortiriez d'ici que pour tomber entre les mains de la justice. A votre âge! fi donc!

En même temps, d'un geste impérieux, il lui montrait la porte du château. Joblet n'en demanda pas davantage; il s'élança de toute la vigueur de ses jambes et regagna la route de Saint-Sylvain.

—Eh bien! s'écriait-il amèrement, avais-je tort de dire que cet endroit-ci ne me vaut rien ? Voici deux fois que je suis au moment d'y laisser ma tête! Quelle leçon ! ajoutait-il, quelle leçon !

En rentrant à l'hôtel, il répétait encore ce refrain, et ne pouvait se consoler de sa double infortune.

XXIII

LE DÉPART.

La marquise se sentait poussée à bout; on eût dit que son beau-frère s'appliquait à combler la mesure. Son despotisme prenait chaque jour des formes plus acerbes, un caractère plus blessant. Au point où en étaient les choses, de tels procédés n'avaient qu'une excuse, une triste excuse, celle d'un affaiblissement des facultés mentales. L'irritation du vieillard touchait à l'égarement. Tantôt colérique jusqu'à la fureur, tantôt triste jusqu'au désespoir, il semblait en proie aux désordres qui signalent les lésions du cerveau. Parfois, on le voyait rôder dans les cours

13.

et le long des clôtures, comme aurait pu le faire un chien de garde, examiner les passant d'un air soupçonneux, et les suivre de l'œil jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue. D'autresfois, il venait s'établir auprès des deux femmes, les épier, les obséder, comme un accusateur muet, sans que rien pût les affranchir de cette odieuse inquisition ou rompre ce silence farouche. Il fallait prendre un parti; on avait affaire à un malade. La Chênaie ressemblait à une prison; la dignité de la marquise et de sa fille commençait à souffrir de ce séquestre. On en parlait au village; le bruit s'en répandait jusqu'à Saint-Sylvain. Mme de Rochemarne comprit qu'il était temps d'agir; on va voir tout à l'heure comment elle concilia le soin de son propre honneur et les égards dus au chef de sa famille.

Quelques jours après l'expérience malheureuse de Joblet, Vauxbelles allait se mettre à table. Il était onze heures du matin; peu à peu les importuns avaient été éloignés, lorsqu'Évariste entra à sa manière, en conquérant.

—Comme ça se rencontre, dit-il en voyant la nappe mise; et moi qui n'ai pas déjeuné! Bonjour, Célestin! Ça va bien, tant mieux; moi aussi. Père Joblet, ajouta-t-il en se tournant vers le serviteur, un couvert et quatre œufs de plus à l'omelette. C'est ce qui s'appelle arriver à la minute.

Cette invasion avait été si brusque, et Graindorge parlait avec tant d'abondance, que Vauxbelles eut à peine le temps d'adresser un geste amical à ce convive improvisé. Évariste prit position devant la table: Joblet seul resta immobile.

—Eh bien! mon vieux, dit notre héros en remarquant cette attitude, qu'avons-nous donc? Nous voilà fixe comme un fantassin au port d'armes! N'avez-vous point entendu, père Joblet? On vient réclamer de vous le bifteck de l'amitié et la côtelette du dévoûment. En route, mon brave homme, et servez chaud.

Joblet, élevé dans le monde parlementaire, était peu habitué à ce langage; il s'en révolta, et aurait désobéi, si un geste de Célestin ne l'eût ramené à de meilleurs sentiments. Il apporta un couvert et ne se vengea qu'en mettant dans son service une pointe de brusquerie. Son bout de queue, proprement ficelé, se relevait en pointe vers le ciel et prenait des airs mutins et menaçants. On voyait fermenter là-dessous une rancune sourde, compliquée de griefs antérieurs.

—Mon bon Célestin, dit Évariste en s'adjugeant un copieux morceau de filet de bœuf, et l'arrosant d'un petit vin du crû qui n'était point dépourvu de mérite, ce n'est pas sans motif que je viens m'asseoir à ta table. Tu appartiens à tout le monde; on ne peut plus te rejoindre seul. Cependant ton intérêt exigeait que je te visse, et me voici. Quand il s'agit d'un ami, je ne recule jamais devant les difficultés. Père Joblet, ajouta notre héros en se retournant du côté du serviteur des Vauxbelles, il existe dans la maison un Pomard qui m'a laissé des souvenirs pleins de charme: c'était perlé, velouté, avec du nerf et un bouquet sans pareil. Serait-il possible, mon vieux, de renouveler connaissance avec ce liquide?

L'indignation de Joblet était sur le point d'éclater;

ces façons de maître de la part d'un étranger bouleversaient toutes ses notions d'économie domestique. Cependant Vauxbelles appuya l'insinuation d'Évariste d'un ordre si formel, qu'il fallut se résigner.

—Deux fioles seulement, mon vieux, ajouta notre héros, au moment où le serviteur prenait le chemin de la cave. Point d'excès : nous avons à causer d'affaires.

Graindorge continua ce rôle pendant tous le cours du déjeuner, au grand scandale de Joblet. Ce fut lui qui régla le service. Il avait ici un éloge à donner, là un reproche à faire. Ce salmis était manqué; cette mayonnaise était réussie; ainsi du reste. A chacun de ces actes d'autorité répondait une nouvelle révolte de l'intendant des Vauxbelles, et quand il cédait, c'était avec la douleur d'un esprit économe devant une maison livrée au plus affreux pillage. Cette anxiété se prolongea jusqu'au dessert, où Évariste passa en revue diverses variétés de liqueurs, en allant du grave au doux et du doux au grave, suivant les conseils du goût et les caprices de la poétique.

Cependant Vauxbelles attendait que son convive entrât en matière. Il le connaissait; il savait qu'Évariste cachait une habileté réelle sous des airs évaporés. En venant le surprendre ainsi, Graindorge avait un but : lequel? Vauxbelles cherchait à le pénétrer, quand notre héros éclaircit ses doutes :

—Mon bon Célestin, dit-il avec une voix que le Pomard avait attendrie, tu n'ignores pas quel intérêt je te porte?

Le député ne répondit que par un geste d'assentiment; il y ajouta un coup d'œil pour Joblet. Celui-

ci se retira ; les deux amis restèrent seuls, Évariste continua :

—A quoi bon les périphrases ? dit-il en donnant à sa voix une gravité mélancolique. Tu es menacé, je viens te le dire.

—Bah ! s'écria Vauxbelles.

—Le mot est parti, continua Évariste, je ne le retire pas. Tu es menacé, tes actions sont en baisse. C'est dur à avouer, mais c'est comme ça.

—Encore faut-il savoir pourquoi, dit Célestin, frappé dans l'endroit sensible et au défaut de la cuirasse.

—Le sait-on jamais ? ajouta Évariste. L'électeur est si capricieux ! On prend un homme et on le quitte, sans se bien rendre compte de la chose. Tandis qu'il plaît, tout ce qu'il fait est bien ; commence-t-il à déplaire, rien de lui n'est pris en bonne part. On parle de l'inconstance des flots ; celle de l'électeur ne lui cède qu'en un point : c'est qu'elle est moins ancienne.

—Allons au fait, dit Vauxbelles, que l'impatience gagnait ; as-tu recueilli quelques bruits, quelques propos ?

Le député était dupe de la tactique d'Évariste. Un instinct de conservation venait de prendre le dessus chez lui et d'y exclure la défiance. Ce n'est jamais sans trouble qu'un homme se voit menacé dans de si hautes fonctions. Ceux mêmes qui, volontairement, résigneraient l'emploi, redoutent d'en sortir de vive force. L'amour-propre y est engagé ; il donne du prix à une position combattue. Ce sentiment dominait Vauxbelles et lui faisait prendre son rôle au

sérieux, pendant que Graindorge jouait la comédie. On sait de quel esprit de persévérance s'inspire notre héros. Ce qu'il voulait, il le veut encore, il le voudra jusqu'à l'heure du succès. L'opiniâtreté qu'il a mise naguère au service de Célestin, c'est dans son propre intérêt que désormais il l'emploie.

—Tu parles de bruits, de propos? répondit-il à son ami. S'il fallait, mon bon Célestin, tenir compte de ces misères, on n'aurait pas un moment de tranquillité.

—Mais encore, dit Vauxbelles, excité par cette réserve, as-tu entendu quelque chose de grave, de précis?

—C'est selon, répliqua Évariste.

—Comment, c'est selon! dit Célestin.

—Oui, continua Évariste, si les propos sont fondés, la chose est grave; s'ils n'ont point de fondement, ils tomberont d'eux-mêmes.

—Bon; nous voici aux énigmes.

—L'énigme, la voici : Célestin, songes-tu, oui ou non, à épouser Mlle Rochemarne?

Le député n'était pas préparé à cette brusque attaque : il se troubla, et son trouble n'échappa point à Évariste. Aucun démenti ne pouvait en effacer l'impression; Célestin parvint néanmoins à se maîtriser.

—C'est donc le bruit qui court dans Saint-Sylvain? répondit-il.

—Oui, dit Graindorge.

—Et mes électeurs verraient cela de mauvais œil? ajouta le député.

—C'est dans l'ordre, dit Évariste. L'arrondis-

sement est constitutionnel, il n'aime pas les alliances légitimistes. Question de drapeau!

—Eh bien! répliqua Vauxbelles, sentant le besoin d'écarter les soupçons; l'arrondissement peut se rassurer, le bruit est absurde.

—Vrai! s'écria Graindorge, poussant peu à peu le député vers un terrain sans issue.

—Absurde! répéta Vauxbelles.

—Tant mieux, mon bon Célestin! dit Évariste, comme si on l'eût soulagé d'un poids énorme; cela va donner de la force à tes amis. Si tu savais à quel point on nous battait en brèche! Une alliance légitimiste! quelle faute tu aurais faite! Parcours les listes électorales, tous noms plébéiens. Ces gens-là sont à cheval sur leur roture. Mais dès que tu n'y songes pas, il n'y a pas de danger. Je puis démentir hardiment, n'est-ce pas?

—Démens! démens! dit Célestin, qui cherchait à cacher son embarras sous une assurance feinte.

—Peut-être y aurait-il encore un meilleur parti à prendre, ajouta Graindorge, comme s'il eût été visité par une inspiration soudaine.

C'était un nouveau piége : Vauxbelles ne l'aperçut pas et s'y jeta de lui-même.

—Lequel? dit-il.

—Écoute, mon bon Célestin, poursuivit Évariste, il faut donner un gage à l'arrondissement. Te voici arrivé à trente-quatre ans comme moi, c'est l'heure de faire une fin. On t'a soupçonné de vouloir t'allier à l'aristocratie; réponds à cela d'une manière victorieuse, péremptoire, qui ne laisse pas le moindre doute dans les esprits. Épouse une roturière.

—Singulier moyen, dit Vauxbelles de plus en plus embarrassé.

—Souverain, infaillible, mon cher; l'arrondissement est à ce prix. Il te glisse dans les mains, si tu ne lui donnes pas ce gage.

—Allons donc!

—N'en ris pas, Célestin, ajouta Graindorge, je connais mes gens, je leur ai souvent tâté le pouls; il faut cela pour faire remonter tes actions et relever tes chances. Voyez le beau malheur, ajouta-t-il, quand tu épouserais quelque jolie fille du pays avec cent mille francs de dot et appartenant à des gens bien posés. Ce serait l'éternité de ton élection.

—Tu bats la campagne, répondit Vauxbelles avec un mouvement d'impatience.

—Pas tant que tu le crois, Célestin, poursuivit l'implacable Évariste. Je te parle de cette petite combinaison, parce que je l'ai là dans ma main, à ma portée. Figure-toi, mon cher, un bouton de rose, une pomme d'api, un caractère d'ange, et des vertus, des vertus! On peut aller de confiance, Célestin, le bouquet d'oranger est garanti conforme.

—Et où vois-tu tout cela, dit Vauxbelles; ces vertus, ces boutons de rose, cet ange et ces cent mille francs?

—Tu ne devines pas? répliqua Évariste.

—Non, dit Vauxbelles.

—Chez les Graindorge, mon cher, s'écria alors notre héros, avec un orgueil bien légitime; où trouverait-on mieux? Chez les Graindorge et point ailleurs. Comment n'as-tu pas nommé Anaïs?

L'embarras de Vauxbelles était au comble. Cette

proposition directe, singulière, presque brutale, avait un caractère auquel il ne pouvait se méprendre. On lui mettait le marché à la main.

—Tu demandes de la force contre tes ennemis, ajouta Évariste avec son plus grand air; Anaïs t'en donnerait. Qui oserait se mesurer avec un allié des Graindorge?

Vauxbelles allait répondre, lorsque Joblet entra dans la salle avec un air effaré, et prononça un nom à l'oreille de son maître. Évariste l'entendit; c'était celui de la marquise de Rochemarne. L'émotion de Célestin eût d'ailleurs suffi pour le trahir. Il se leva, et congédiant à la hâte son convive, il passa dans la pièce voisine.

—Pris sur le fait! flagrant délit! s'écria notre héros en sortant de l'hôtel; c'est tout ce que je voulais. Célestin, fais attention à ce que je vais dire. Ou tu épouseras Anaïs, ou tu n'as pas pour un an de députation dans le ventre. Mort, mon cher, tout ce qu'il y a de plus mort, et c'est moi qui conduirai le deuil.

Pendant que l'illustre Graindorge envoyait aux murs de l'hôtel cette dernière imprécation, Vauxbelles rejoignait Mme de Rochemarne.

—Vous ici! Madame la marquise, dit-il en s'inclinant avec respect.

—Il le faut bien, Monsieur Célestin, répondit la grande dame : c'était notre dernière ressource, et j'en ai usé.

La marquise raconta alors au jeune homme la position dans laquelle les avait mises l'arrivée du général, le rigoureux séquestre qu'il maintenait autour

d'elles, ses défiances injurieuses, ses précautions ridicules; après quoi elle ajouta :

—Je me suis échappée, Monsieur Célestin, pour vous prier de nous venir en aide. Vous seul pouvez amener la fin de ces ennuis.

—Parlez, Madame la marquise, dit Vauxbelles; vous savez que vos vœux sont des ordres.

—C'est que le remède est héroïque, ajouta la grande dame avec un sourire où respirait la dignité la plus affable.

—N'importe, Madame la marquise, dit Célestin; je suis habitué aux sacrifices. Que faut-il faire?

—Partir, dit Mme Rochemarne; le général a l'esprit troublé tant qu'il vous sait ici. Une fois que vous serez loin, sa raison se remettra.

—J'obéirai, Madame, dit Vauxbelles d'une voix triste. Aussi bien la place n'est-elle plus tenable.

—C'est bien, mon ami, poursuivit la marquise touchée de ce dévoûment; je n'attendais pas moins de vous.

Elle lui tendit une main qu'il porta respectueusement à ses lèvres; la marquise ajouta :

—Laissons passer l'orage, Monsieur Célestin, et croyez à des temps meilleurs. Vous ne serez pas tout-à-fait absent; votre souvenir reste à la Chênaie.

Après cette courte apparition, la grande dame regagna sa voiture; son but était rempli.

Quelques jours après, une nombreuse affluence se pressait devant la poste aux chevaux de Saint-Sylvain. La foule faisait haie dans les rues, et un groupe de personnes occupait la cour intérieure où le coupé de l'administration devait trouver un relai. On y

distinguait tous les Simonneau et tous les Graindorge, c'est-à-dire toutes les influences et toutes les notabilités du pays.

C'était le départ de Célestin Vauxbelles qui causait cette émotion et ces rassemblements. De toutes parts, on s'empressait de lui donner un témoignage de sympathie. Les amis y venaient poussés par leur affection; les ennemis conduits par leur haine. Entre tous se distinguaient les solliciteurs qui attendaient quelque chose du député et qui voulaient, par un dernier regard, par un serrement de main, par un mot jeté à la hâte, rafraîchir la mémoire et fortifier les bonnes dispositions de leur protecteur. Les retardataires arrivaient avec leurs placets qu'ils remettaient à Célestin, fort embarrassé de ces paperasses. Il en bourrait ses poches, son sac de nuit, ses cartons de chapeau, sans que l'avalanche parût au moment de finir. L'arrivée seule de la voiture officielle mit un terme à ce mouvement.

Quand tout fut prêt, Vauxbelles fit ses adieux à la ronde, embrassa autant de Simonneau et de Graindorge qu'il put le faire, puis se disposa à monter dans le coupé. Il se trouvait comme en suspens sur le marche-pied de la voiture, quand Octave de Freissac lui serra la main pour la dernière fois.

—Je n'ai pas besoin, dit le fonctionnaire à l'oreille du député, de me recommander à votre souvenir.

—Soyez tranquille, répondit Vauxbelles.

—Il me faut peu de chose, vous le savez, ajouta Octave. Une préfecture et la rosette rouge.

—C'est moins que rien, dit le député; comptez sur moi.

En achevant ces mots, il s'installa dans le coupé et distribua à droite et à gauche des petits saluts avec la main.

—En route, dit le conducteur.

La voiture s'ébranla et Graindorge le suivit de l'œil jusqu'au premier tournant de la route.

—J'ai le champ libre, s'écria-t-il lorsqu'il l'eut perdu de vue. A l'œuvre, et vivement.

XXIV

INGÉNIEUR CONTRE INGÉNIEUR.

Après le départ de Vauxbelles, il y eut pour Saint-Sylvain un moment de repos. On n'y éprouvait qu'un besoin, celui de se remettre de tant d'émotions, et de fuir les orages politiques. Les salons en revinrent, le plus naturellement du monde, à leurs débats de préséance; la sous-préfecture éteignit ses lampions malencontreux. L'établissement de Gérenflot souscrivit lui-même à cette trève, et s'absorba dans les mystères du double-six et les théories de la queue à procédé. Heure consolante, mais fugitive et trop tôt évanouie!

Un jour, des bruits sinistres traversèrent l'arrondissement et vinrent semer le trouble sur le marché de la ville. Les gens de la campagne, tout en débitant leurs légumes et leurs œufs, communiquaient aux

citadins la terrible nouvelle, et ceux-ci s'en allaient raconta le fait de porte en porte. En moins d'une heure, la cité entière fut mise dans la confidence, et le chapitre des commentaires allait déjà son train:

—Qu'est-ce que cela signifie? se disait-on. — N'est-ce point une menace? Avez-vous appris autre chose?—Où veut-on en venir?—Et le gouvernement souffre cela?—Il faudra s'adresser aux chambres! — Quel dommage que notre député soit parti! — C'est une injustice! — Dites une trahison!

Tels étaient les propos qui circulaient dans les groupes, et il s'y joignait ce murmure sourd qui trahit les colères naissantes. Il s'agissait pourtant d'un événement très-simple et en apparence bien inoffensif. Un ingénieur avait paru dans le vallon de Saint-André, et s'y était livré à quelques travaux de relèvements. Pourquoi cette effervescence au sujet d'un fait si naturel et digne à peine de remarque? le voici.

La petite ville de Saint-André était la rivale séculaire de Saint-Sylvain; de temps immémorial les deux localités se surveillaient d'un œil jaloux. La nature, en les dotant des mêmes avantages et en les plaçant dans des conditions à peu près identiques, avait semé entre elles les éléments d'une guerre sans fin. Saint-André était assis sur la Bévoine comme Saint-Sylvain sur l'Argentine. Les deux cours d'eau, régis par une pente égale, avaient mis en mouvement la même nature d'usines, des scieries et des moulins, arrosé les mêmes qualités de pré et amené les mêmes races de bestiaux le long de leurs rives. Saint-Sylvain ne pouvait imaginer une industrie, se

créer une ressource que Saint-André ne s'en emparât. Saint-Sylvain élevait des chevaux, Saint-André en élevait aussi : Saint-Sylvain s'était lancé dans les fromages : Saint-André n'avait pas manqué de l'y suivre. Un jour il se fit, à Saint-Sylvain, une véritable découverte, c'est que les eaux de l'Argentine donnaient à l'acier une trempe excellente, solide, inaltérable. Quelle fortune pour le pays ! On y fonda des fabriques de faux et de serpes dont la réputation s'étendit au loin. Saint-André ne passa point condamnation ; il mit à l'épreuve les eaux de la Bévoine, qui se trouvèrent être parfaites pour le même emploi. Saint-André eut donc ses serpes et ses faux comme Saint-Sylvain. Ainsi, les deux villes s'étaient trouvées en contact dans tout le cours de leur existence et sur tous les points de leur histoire.

La configuration du terrain devait pousser cette rivalité jusqu'à des conflits orageux. Saint-Sylvain et Saint-André avaient chacun une issue vers l'un de nos grands bassins du centre, Saint-Sylvain par la vallée de l'Argentine, Saint-André par la vallée de la Bévoine. Celle-ci tournait la chaîne du Mont-Serrat par l'ouest, celle-là par l'est. Du reste, l'aspect du terrain ne semblait pas différer dans ces deux brèches naturelles. C'était ici et là un calcaire qui cédait aisément au marteau, et qui cependant semblait être assez compacte pour épargner les revêtements dans les voûtes souterraines. Sur un seul point, il y avait irrégularité de chances entre les deux localités. Le faîte de la vallée de la Bévoine était moins élevé que celui de la vallée de l'Argentine, et la disposition des lieux permettait d'y attaquer la chaîne du Serrat

à un niveau inférieur. Les ingénieurs parlaient d'une différence de huit mètres, avec perspective d'aller plus bas. C'était l'arrêt de Saint-Sylvain; cette fois la nature se déclarait contre lui.

La descente d'un ingénieur dans la vallée de la Bevoine tenait à ces circonstances. On l'y envoyait pour compléter les premières études et préparer ce que l'on nomme dans le langage administratif, un avant-projet. Pour peu que Saint-Sylvain eût laissé les choses empirer, le mal devenait sans remède. L'affaire avait été conduite sans bruit et dans le mystère des bureaux. Encore quelques mois, quelques semaines, et Saint-André paraissait dans l'arène, armé de toutes pièces. Les ingénieurs seraient pour lui, l'administration aussi. Il aurait un tracé arrêté, des profils, des plans, des coupes, le tout à l'encre de Chine et d'un bel effet, tandis que Saint-Sylvain en serait encore réduit à des hypothèses, à des évaluations arbitraires, à des projets chimériques. Il fallait donc bénir le hasard d'avoir livré le mot de l'ennemi avant que le désastre fût consommé.

Ainsi s'exprimait-on dans les groupes, et pour se faire une idée de l'émotion qui y régnait, il faut se souvenir des passions ardentes que les chemins de fer ont allumées dans notre pays. Il n'est point d'arrondissement en France qui n'en implorât un fragment les mains jointes, à deux genoux. Un chemin de fer à tout prix, c'était le cri des populations éperdues. On leur eût demandé de se saigner aux quatre membres, de se dépouiller, d'engager leur avenir, qu'elles eussent souscrit à tout en l'honneur du wagon et de la locomotive. Saint-Sylvain se

trouvait sous l'empire de cette fièvre, accrue d'une jalousie de localité. La fermentation publique s'en ressentait ; elle prenait à chaque instant plus d'énergie.

—Combien étaient-ils sur le terrain? disait-on à la ronde.—Qu'ont-ils fait?—Pourquoi ne sont-ils pas venus ici?—On nous sacrifie.—Le gouvernement a résolu la perte de Saint-Sylvain.—C'est encore Paris qui fait des siennes.—On leur a graissé la patte dans les bureaux.—Si nous marchions sur Saint-André?

Ce dernier cri était la formule la plus vraie de l'exaspération générale; il répondait au sentiment qui dominait. Le triomphe de Saint-André pesait sur les cœurs; on ne pouvait y songer sans amertume. La révolte plutôt que la déchéance, voilà à quelle conclusion on était conduit.

Évariste observait ce bruit, ce mouvement avec le coup d'œil du général d'armée. Dès les premières rumeurs, il s'était porté sur le terrain, assisté de Rieussec et de Gérenflot, qui lui servaient d'aides-de-camp. L'agitation lui plaisait; il s'y trouvait dans son élément; il se sentait né pour la lutte. Allant de groupe en groupe, il s'inspirait de la passion publique et la réchauffait au contact de la sienne. C'était une magnifique occasion de s'emparer de Saint-Sylvain, d'y jouer un rôle, de résumer en lui les intérêts, les volontés, les haines du pays. Cette fois, il voulait agir en son nom et pour son compte. Il avait vu Vauxbelles se dérober sous sa main et lui marchander l'obéissance. Ce n'était plus un instrument docile : il fallait le briser. L'épreuve du dernier séjour avait comblé la mesure.

Il l'avait vu incliner vers les Simonneau au point de faire subir aux Graindorge un affront public; il l'avait trouvé sur son chemin comme embarras et comme obstacle, dans les salons de la sous-préfecture, à la Chênaie, partout. C'était assez, c'était trop. Puisque le pupille entrait en révolte, il appartenait au tuteur de reprendre ses droits et de donner la mesure de sa force.

Le beau Graindorge se mit donc à la tête du mouvement qui se manifestait, et fournit un point d'appui à l'effervescence générale.

—Mes enfants, disait-il en circulant dans les groupes, ce n'est point fait encore. Saint-André n'est pas au bout de son rouleau. On réclamera, mes enfants, on réclamera. Je m'en charge.

—Bravo, Monsieur Évariste! s'écria une voix, donnant l'impulsion à la multitude.

—Vive M. Évariste! reprirent les autres voix.

A ce premier succès, obtenu en plein air, à l'instar des tribuns romains, Évariste voulut joindre des suffrages plus calmes. Il se rendit chez Gérenflot, où les notables de Saint-Sylvain s'étaient réunis pour causer de l'événement du jour. Tous les Simonneau s'y trouvaient, les Graindorge également. A l'arrivée d'Évariste, il se fit un silence spontané; on l'entoura et il prit la parole.

—Messieurs, dit-il, on menace Saint-Sylvain d'une iniquité : nous ne la laisserons pas s'accomplir. Le gouvernement a été abusé; on a surpris sa religion. Il est impossible qu'il veuille élever la fortune de Saint-André sur les ruines de Saint-Sylvain. Ce serait odieux. Cependant mettons-nous sur nos gardes.

Nos adversaires viennent de nous prouver qu'ils sont habiles; à notre tour de leur prouver que nous sommes vigilants. Surtout, ajouta l'orateur en se retournant vers la phalange des Simonneau, plus de division entre nous; souvenons-nous que l'union fait la force.

Un murmure d'assentiment qui s'éleva dans l'auditoire prouva que la pensée d'Évariste était comprise, et que tout le monde s'y associait.

—Messieurs, ajouta notre héros, des mesures promptes, énergiques, décisives! Il faut réparer le temps perdu. Je propose la formation d'un comité chargé de faire prévaloir les droits de Saint-Sylvain, et, pour que mon intention soit bien manifeste, je propose en même temps de porter à la présidence de ce comité M. Victor Simonneau, dont vous connaissez tous le zèle et les lumières.

Cette manière de désarmer ses adversaires par un désintéressement calculé eut un plein succès. Les Simonneau s'en montrèrent émus; ils voulurent faire assaut de procédés, et refusèrent d'abord l'honneur que leur conférait Évariste; mais celui-ci insista tellement qu'enfin ils se rendirent. C'était une réconciliation tacite qui s'opérait; la guerre civile suspendait ses fureurs devant la guerre étrangère. Il y avait trêve, on la scella par de nombreuses poignées de main. Séance tenante, le comité fut formé, et l'on fixa un jour pour une première réunion. Ces dispositions prises, on allait se séparer, quand Graindorge demanda à compléter sa motion.

—Encore un mot, dit-il. Nous avons une arme de combat, Messieurs; c'est le comité; mais il nous

manque le nerf de la guerre, l'argent. Peut-être y aura-t-il quelques dépenses à faire dans l'intérêt de notre cause; comment y pourvoira-t-on? faudra-t-il s'arrêter faute d'une petite somme? Par exemple, nous aurons recours à des ingénieurs. soit pour contrôler les études du tracé de Saint-André, soit pour commencer et poursuivre celles qui nous concernent. Employer des ingénieurs, c'est dire qu'on les paiera. Ainsi de mille détails. Je vous propose donc, Messieurs, ajouta Évariste avec l'accent et la pose d'un grand seigneur, d'ouvrir une souscription pour couvrir ces frais, et vous me permettrez d'y inscrire en tête la famille Graindorge pour une somme de 500 f.

On ne pouvait prendre plus noblement l'initiative ni s'exécuter de meilleure grâce. Les Simonneau ne voulurent pas être en reste, et, cédant à l'exemple, l'assemblée alla jusqu'à l'extrême limite de la libéralité provinciale. On parvint ainsi à créer un fonds commun, en vue des nécessités de la lutte.

L'honneur de l'idée appartenait à Évariste; la gloire de l'exécution lui revint aussi tout entière. Il dirigea, anima le comité, et l'arrondissement sut à quoi s'en tenir là-dessus. Il n'y était plus question que du beau Graindorge. Le journalier en parlait, comme le fermier, avec une admiration mêlée de respect. Seul il pouvait défendre la vallée de l'Argentine contre la vallée de la Bévoine, sauver Saint-Sylvain d'une déchéance et amener le gouvernement à composition. Les bureaux étaient gagnés, les ministres aussi; mais Évariste était plus fort que les ministres et les bureaux. Il devait avoir raison de tout le monde, du corps des ingénieurs, du conseil des

ponts et chaussées, de la chambre des députés, de la chambre des pairs. A lui seul, le beau Graindorge valait et balançait tout cela. L'arrondissement n'en faisait pas l'objet d'un doute.

Évariste cherchait à justifier par son zèle la grande opinion que l'on avait de lui. Une lettre au ministre, signée par tous les électeurs de l'arrondissement, fut envoyée à Vauxbelles. On y demandait à l'administration de faire étudier le tracé de l'Argentine parallèlement à celui de la Bévoine, de manière à pouvoir se décider en connaissance de cause. En même temps, on suppliait le ministre de ne pas prendre parti pour Saint-André avant que Saint-Sylvain eût été entendu. Vauxbelles reçut cette pièce avec prière de l'appuyer. C'était une mission fort ingrate. Les préférences du gouvernement semblaient être pour le tracé de la Bévoine; il le savait. Cependant, il vit le ministre et obtint de lui qu'on examinerait l'affaire avec soin. Vauxbelles s'empressa de transmettre cette promesse à ses commettants.

C'était un moyen évasif; Évariste n'en fut pas dupe, il revint à la charge et envoya au député une nouvelle requête avec une lettre qui avait tous les caractères d'une injonction. Graindorge ne s'en tint pas là; il comprit qu'il fallait obtenir une étude du terrain avant que l'hiver l'eût rendu impraticable. Au nom de Saint-Sylvain, il fit un appel à un ingénieur célèbre qui consentit à reconnaître les lieux. Notre héros eut soin de lui ménager, dans toute l'étendue de l'arrondissement, une réception digne d'un prince. Les populations rurales se portaient en foule sur son chemin et lui offraient leurs services.

On le recevait sous des arcs de verdure, avec des jeunes filles vêtues de blanc. Ces témoignages touchèrent l'ingénieur; il vit en beau la vallée de l'Argentine. Les faîtes ne lui parurent plus aussi élevés ni les roches aussi dures. Il se laissa aller involontairement à ménager les viaducs et à faire un rabais sur les tranchées. Par ce mouvement naturel qui nous porte à préférer nos propres enfants à ceux des autres, il finit par s'enthousiasmer du tracé qui était son œuvre, en même temps qu'il accablait de ses dédains celui dont la vallée de la Bévoine était le siége. Saint-Sylvain marcha dès lors sur la même ligne que Saint-André; il eut ses plans, hauteurs et coupes, également à l'encre de Chine. C'était un grand pas de fait.

Cependant on s'inquiétait du côté de la Bévoine; on s'y mettait en défense. Une nouvelle étude eut lieu pour maintenir les avantages du tracé primitif. La guerre s'engageait dans les règles; bientôt elle se changea en mêlée. Il y eut rapport sur rapport, mémoire sur mémoire. Saint-Sylvain disait que son tracé intéressait un chiffre plus élevé de populations que le tracé des adversaires; qu'il exigeait moins de remblais, moins de tranchées, moins d'ouvrage d'art, moins de souterrains; que le parcours y serait moins long, et que la dépense en serait moins forte. Sur tous ces articles, Saint-André prétendait que l'avantage se trouvait de son côté et le prouvait par un contre-mémoire. Comme on le présume, Saint-Sylvain maintenait ses dires avec un autre mémoire à l'appui. Dans chacun de ces factums, les chiffres variaient au gré des deux vallées, de sorte que, de

calcul en calcul, et de mémoire en mémoire, Saint-Sylvain en était arrivé à établir que son tracé intéressait une population de huit millions d'âmes, et ne coûterait qu'une somme insignifiante. A moins d'exécuter un chemin pour rien et d'y lier le sort de la France entière, Saint-André ne pouvait pas aller au-delà.

Quoi qu'il en soit, cette escrime de plume n'avançait pas la question. On allait l'agiter sur un autre théâtre et d'une manière plus solennelle. Les chambres étaient convoquées ; seules elles pouvaient vider le différend des deux vallées. Évariste assembla le comité, et lui fit comprendre qu'il était temps de prendre une résolution décisive. Il fut arrêté que six de ses membres entreprendraient le voyage de Paris, afin d'y suivre la grande et importante affaire. Victor Simonneau figurait dans cette mission, et le beau Graindorge en était l'âme.

XXV

LES DEUX VALLÉES.

Au contact de l'air de Paris, Évariste sentit qu'il respirait plus à l'aise : ce bruit, ce mouvement l'enivraient ; il se mêlait à ce tourbillon avec l'ardeur du souvenir et la conscience d'un nouveau rôle. Le Paris qu'il avait connu n'était pas le Paris qu'il retrou-

vait; les lieux se transforment au gré de nos passions et de nos habitudes. Évariste ne venait plus y culotter des pipes, encore moins y exécuter des balancés champêtres : c'était désormais un homme sérieux, un esprit grave. Sur lui reposaient les destinées de sa ville natale; il tenait en main sa fortune, son existence, son avenir. Quoi de plus propre à donner des allures réfléchies et ces airs imposants où se reconnaissent les grands personnages du siècle ?

Évariste mit sur-le-champ son costume à l'unisson de sa mission : il quitta les couleurs voyantes et les chapeaux de fantaisie, supprima les pantalons à froncis et les cravates groseille, se modéra en matière de chaînes de montre et de boutons de chemise; il revint au simple, cette dernière expression du goût, se vêtit de noir et s'en tint aux modèles les plus sages. Ce fut une métamorphose complète. Tout ce qu'il y avait encore en lui de l'étudiant de neuvième année disparut pour faire place à ces manières profondes, solennelles, méditatives, qui caractérisent les hommes d'Etat en exercice ou en disponibilité. Des dons naturels venaient rehausser et compléter cette transformation dans la tenue. Évariste avait un talent de comédien qui n'attendait qu'un théâtre pour se déployer, et une abondance d'élocution parfaitement appropriée à son époque. Chez lui, le flot de la parole tarissait rarement : c'était une source vive et toujours bouillonnante. Il parlait d'autant mieux des choses qu'il les connaissait moins, et terrassait par son aplomb ceux que sa verve n'entraînait pas.

La députation de Saint-Sylvain comprit le besoin de rester unie et compacte au milieu de cet éparpil-

lement qui préside aux mouvements de Paris. Elle ne dispersa point son effort, et descendit en masse dans un hôtel de la rue Saint-Honoré. C'était une base d'opérations établie au cœur même de la capitale, un centre d'action, un quartier général. De là on pouvait se porter à volonté sur la rive droite et la rive gauche, débattre le plan de la journée, régler le jeu du centre et des ailes, se disposer en échiquier ou en équerre, selon les besoins du moment; enfin, conduire de concert et avec ensemble la campagne laborieuse entreprise contre Saint-André. Savantes combinaisons, stratégie ingénieuse! Évariste y présidait et ne négligeait rien pour en rendre le succès assuré. Jamais corps de délégués ne marcha dans un meilleur ordre et avec une connaissance plus approfondie du terrain. Il n'est pas jusqu'aux frais de bouche et de logement sur lesquels Graindorge ne fût parvenu, à l'aide de la vie en commun, à opérer des économies notoires. La lutte devait être longue, acharnée; il fallait ménager les ressources et ne pas s'exposer à une capitulation faute de vivres.

A peine installés, les délégués se réclamèrent de leur tuteur naturel, le représentant de Saint-Sylvain. Célestin Vauxbelles connaissait ses devoirs; il accourut à la voix de ses commettants et se mit à leur disposition. On discuta l'affaire, on avisa au parti à prendre. Grâce à la résistance de Vauxbelles et aux délais nécessaires pour une enquête locale, la question du tracé n'était pas arrêtée d'une manière définitive et absolue; il lui manquait la sanction du conseil des ponts et chaussées. C'est devant cette juridiction qu'allait s'agiter le premier débat, et il

importait d'y arriver avec des faits concluants, des études techniques. Évariste se chargea de ce soin. A force de se nourrir des mémoires et d'étudier les chiffres des hommes de l'art, il était devenu d'une force redoutable sur les tracés des deux vallées. Personne ne raisonnait comme lui sur les pentes, sur les courbes, sur les vitesses. Il savait, à un mètre près, ce que seraient les tranchées et les remblais, et parlait des viaducs comme un homme qui aurait toujours vécu dans leur intimité. Rien n'est moins rare qu'une pareille aptitude : la mémoire en fait les frais et le hasard y entre pour beaucoup. Cependant elle étonne jusqu'aux hommes spéciaux et leur cause des éblouissements. Graindorge la possédait à un haut degré ; il la mettait au service de Saint-Sylvain.

Un jour fut pris pour plaider la grande affaire. Le conseil des ponts et chaussées devait s'y trouver au complet ; plusieurs membres inclinaient déjà pour la vallée de l'Argentine. Il s'agissait de les affermir dans leurs bonnes dispositions et de convertir les autres. Quelques démarches, quelques visites de politesse furent jugées utiles; on ne les épargna point. On plaida en détail, avant de plaider en bloc. Ce fut une sorte d'initiation, un travail préparatoire. Enfin, le jour solennel arriva : Évariste arrêta ses derniers préparatifs. Pour se présenter au débat avec tous ses moyens, il avait eu soin de faire, en secret, une répétition générale, et de mettre à l'épreuve ses facultés mnémoniques. Le résultat avait été satisfaisant; sur aucun détail sa mémoire n'avait bronché. Il possédait ses chiffres sur le bout du doigt et poussait

les choses jusqu'à des calculs minutieux à propos des frais de traction. On ne pouvait moins faire devant l'un des corps les plus savants de l'Europe.

Quand la délégation de Saint-Sylvain fut introduite dans une salle d'attente, au ministère des travaux publics, elle était au grand complet et présentait un ordre magnifique. Six notabilités vêtues de noir produisent toujours un certain effet, même lorsqu'elles descendent de la montagne. On a, pour ces occasions, des habits dont le temps n'a point terni le lustre et qui attestent par quelques plis qu'on ne les déploie guère qu'aux grands jours. Si le costume apporté du pays natal n'est pas complet, Paris est là pour fournir un supplément ; de sorte qu'il s'opère dans l'ensemble un mélange harmonieux de goûts et de modes. C'est l'alliance du primitif et du moderne, se tempérant l'un l'autre. Les délégués de Saint-Sylvain ne dérogeaient point à cette loi, et Graindorge pouvait être fier du bataillon qui marchait sous ses ordres.

La salle où ils furent introduits n'était pas entièrement vide. Dans l'un des angles se tenait un groupe d'hommes également vêtus de noir, également bien brossés et soignés sur toutes les coutures. Il avait, comme la phalange de Graindorge, l'air compacte et résolu, l'œil vif et menaçant, la pose du soldat sous les armes. On y remarquait la même impatience, les mêmes signes mystérieux, le même échange de conversations à voix basse. Il n'était pas jusqu'à l'accent qui n'eût le même caractère et ne trahît une origine commune. Le regard d'aigle d'Évariste pénétra sur-le-champ la vérité et reconnut ses adversaires.

—Ceux de Saint-André, dit-il à demi-voix et en se retournant vers son voisin.

—Ceux de Saint-André, se répétèrent les délégués à l'oreille les uns des autres.

Dans le parti opposé se produisait un mouvement semblable. Le chef du groupe, qui était un jeune avoué, donna l'impulsion en disant :

—Ceux de Saint-Sylvain !

Les autres suivirent. Saint-André et Saint-Sylvain, se trouvaient donc en présence. Les deux vallées se mesuraient de l'œil comme des guerriers d'Homère avant d'engager le combat. On s'étudiait de la tête aux pieds, afin de s'assurer lequel des deux camps avait le meilleur air, les habits les plus noirs, le linge le plus blanc, les souliers les plus propres. De cette reconnaissance matérielle et extérieure, on passa à une étude plus profonde et plus intime. Qu'allait faire l'ennemi ? par quels arguments espérait-il emporter l'affaire ? où devait être son point d'appui ? insisterait-il sur les pentes, ou se retrancherait-il sur le nombre des populations intéressées ? ferait-il de l'art ou de la statistique ? Évariste, en sa qualité d'orateur, poursuivait surtout cette étude psychologique ; il avait deviné dans le jeune avoué son ennemi naturel, et le foudroyait de son regard inquisiteur. C'était un moyen d'intimidation préparatoire.

« Je te devine, disait-il sans le perdre un instant de vue, je te pénètre ; tu es percé à jour. C'est sur le faîte de la vallée que tu t'appuieras ; c'est de là que tu te disposes à me combattre. Tu seras à cheval là-dessus ; on ne pourra pas, tu l'espères du

moins, t'en débusquer. Eh bien ! Graindorge te ménage une surprise. »

Comme cela arrive toujours en pareille occasion, les deux camps restèrent longtemps en présence. Il fallait attendre que le conseil fût prêt à recevoir et à entendre les parties intéressées. Dans un pays et dans un temps moins civilisés que les nôtres, des adversaires mis ainsi en contact auraient eu le temps de s'entr'égorger vingt fois et de vider leur différend par des moyens plus expéditifs que ceux auxquels on allait avoir recours. Tout se borna heureusement à des œillades courroucées et le spectacle des voies de fait fut épargné aux huissiers du lieu. L'heure de l'audience arriva d'ailleurs et mit fin à cette contrainte réciproque.

En entrant dans la salle où siégeait le conseil, les deux vallées prirent chacune une direction opposée. Saint-Sylvain se rangea naturellement à droite ; Saint-André à gauche ; on eût dit que le mont Serrat venait s'interposer entre elles. C'était l'effet d'un mouvement instinctif ; elles occupaient dans la salle la même place que sur la carte. Les membres du conseil remarquèrent en souriant ce résultat des rivalités locales. Assis autour d'un tapis vert, ils attendaient que chaque vallée exposât ses droits, et des plans étalés sur la table témoignaient que la question avait été l'objet d'un examen préalable, peut-être même d'un débat. Ce fut la Bévoine qui eut d'abord la parole. Évariste ne s'était pas trompé ; la défense de cet intérêt était échue au jeune avoué dans lequel il avait deviné un antagoniste. Il entra en matière avec l'aisance d'un homme abreuvé aux

sources modernes, prodigua le style pittoresque, les épithètes à l'usage des coloristes, se lança dans la ciselure et la ronde-bosse, de manière à perdre à jamais une cause moins forte et bonne.

— Bien! bien! disait Graindorge, en prenant des notes, enferre-toi! Jette des phrases à paillettes devant ces vétérans de l'algèbre et de l'équation. Va toujours! va!

Cependant, le défenseur de Saint-André finit par invoquer les chiffres : il entra dans les pentes, et, comme l'avait présumé Évariste, s'arma de la question de niveau pour en écraser son adversaire. Les membres du conseil, les plans sous les yeux, suivaient cette partie du plaidoyer; et, à leurs airs de tête, aux paroles qu'il échangeaient à voix basse, Évariste voyait bien que c'était le côté le plus faible de son affaire. Déboucher de la chaîne du Serrat à un niveau inférieur, est-il un ingénieur qui puisse résister à cette idée? Obtenir une pente plus douce, une courbe moindre, c'est l'idéal des voies de fer et le dernier mot de l'art.

Lorsqu'Évariste prit la parole, il comprit qu'il avait à ménager les préventions de son auditoire, à le manier doucement afin de le ramener peu à peu. Il commença par exposer les alarmes que le tracé de Saint-André avait répandues dans la vallée de l'Argentine, le deuil des populations, la ruine qui les attendait; puis quand il eut fait à l'émotion une part suffisante, il attaqua hardiment la question technique et s'appuya des études de l'ingénieur célèbre dont les conclusions étaient favorables à Saint-Sylvain. Ce nom avait du poids; il produisit le meilleur effet.

Abordant les détails, Évariste examina ensuite les pentes, les courbes, les souterrains, les remblais, les coupures à ciel ouvert, les viaducs, les ponts, les terrassements, indiqua par quelles rampes il conduisait son chemin sur les flancs du Serrat, se montra savant, précis, riche en faits, enfin jeta de l'intérêt sur les matières les plus arides et les plus ingrates. Les membres du conseil s'étonnaient de voir un profane traiter avec une telle assurance et comme en se jouant des sujets qui semblaient être du ressort des seuls initiés. Les délégués de Saint-André commençaient à craindre que leur défenseur ne fût pas de taille à se mesurer contre un si rude champion, tandis que ceux de Saint-Sylvain s'épanouissaient d'orgueil et ne se possédaient pas d'avoir un pareil interprète.

Cependant le point difficile, délicat, n'était pas franchi; la question du faîte des vallées restait intacte, et les avantages du niveau se trouvaient toujours du côté de Saint-André. C'est là-dessus qu'Évariste réservait à ses ennemis et même à ses amis une surprise étrange. Dans la reconnaissance opérée le long de l'Argentine, il s'était trouvé un point où la chaîne du Serrat pouvait être attaquée à quatre mètres au-dessous du point fixé pour la vallée de la Bévoine. L'ingénieur avait glissé sur cette circonstance afin de ne pas allonger le parcours en souterrain, et il avait préféré se tenir sur un point plus élevé pour entamer le Serrat plus près de son arête. C'était de sa part une préférence, un système, et rien de plus. Évariste écarta le système et fit ressortir le fait. Il démontra que la question du niveau

revenait tout entière et demandait à la rigueur un autre examen. Raisonnant d'après cette donnée, il se rabattit de nouveau sur les pentes et sur les souterrains, et finit par s'envelopper de tant de chiffres qu'il en devint presque impénétrable. Les gens de la Bévoine étaient attérés pendant que les délégués de l'Argentine saluaient le triomphe de leur orateur de nombreux mouvements de tête.

La séance fut levé sur ce discours, qui laissa dans l'esprit des membres du conseil un peu d'irrésolution et d'incertitude. On alla aux voix : elles se partagèrent en fractions égales, et c'était le plus beau résultat que pût se promettre l'éloquence d'Évariste. Dès lors, le débat entre les deux vallées allait se présenter aux chambres dans toute son intégrité, et sans que rien fût préjugé en faveur de l'une ou l'autre direction.

La tactique d'Évariste consista à maintenir cette situation, tant auprès du conseil des ministres que devant la commission de la chambre des députés. Non-seulement il parvint, mais il y fit plus encore. Devant la commission, le tracé de l'Argentine eut gain de cause; cinq voix contre quatre lui donnèrent la préférence. C'était un triomphe réel, et on le devait à Graindorge. A mesure qu'il se pénétrait mieux de l'affaire, il y trouvait plus de ressources et en tirait plus parti. Sans que Saint-André s'en doutât, il groupa autour de Saint-Sylvain tous les intérêts identiques et parvint à réunir dans la chambre douze voix inféodées à ce tracé. Les arrondissements eux-mêmes furent intéressés à la lutte et donnèrent à leurs représentants des instructions

formelles, impératives. On agit ainsi sur les membres de la commission, et on les entraîna vers le projet qui réunissait en sa faveur le plus d'influences.

Tout ce travail préparatoire était l'œuvre d'Évariste : il avait le génie des petites combinaisons et l'instinct de la stratégie parlementaire. Autant Vauxbelles était peu propre à cette guerre de détail, autant Graindorge y excellait. Il se sentait né pour cette vie et s'y plaisait comme dans son élément. Aussi les délégués de Saint-Sylvain lui abandonnaient-ils toute la direction de l'entreprise. Sa supériorité était telle, en cela, que la jalousie de Victor Simonneau en fut désarmée. Il ne se faisait rien parmi les délégués qu'Évariste ne l'eût ordonné ; il réglait leurs pas de la manière la plus souveraine. Le contre-coup de cet état de chose se faisait sentir à Saint-Sylvain. Les correspondances y apportaient les détails de la position qu'avait prise Graindorge. Il n'y était bruit que des succès oratoires, des résultats qu'il avait obtenus; et pour compléter cette popularité glorieuse, il arrivait de temps en temps à Saint-Sylvain comme un écho de la terreur que le nom d'Évariste avait répandue dans la vallée de la Bévoine.

Les choses en étaient là quand la chambre des députés fut saisie du projet de loi qui intéressait les deux vallées. Désormais la direction de l'affaire échappait à Évariste : c'était sur Vauxbelles qu'elle reposait. Célestin se prépara avec soin; il étudia consciencieusement les pièces et s'apprêta à défendre avec vigueur un terrain bien préparé. Malheureusement Saint-André fit un dernier effort. Parmi les députés que le tracé de la Bévoine touchait d'une

manière indirecte, se trouvait l'un des orateurs les plus éminents de la chambre, un homme dont la parole avait un grand poids sur ses décisions. Les délégués de Saint-André obtinrent qu'il monterait à la tribune, et c'était lui que Vauxbelles allait avoir pour antagoniste. Qu'on juge de son émotion quand il vit ce terrible adversaire gravir l'escalier solennel et appuyer sa main sur la rampe de marbre. Il se sentit vaincu et fut prêt à demander grâce. Cependant, il s'exécuta et essaya de porter devant la chambre la cause de Saint-Sylvain. Triste effort! douloureuse agonie! L'assemblée, à une majorité formidable, renversa l'œuvre de la commission et donna gain de cause à la vallée de la Bévoine.

Ainsi, Saint-Sylvain avait eu les chances en sa faveur tant qu'Évariste avait pris la défense de ses intérêts; il n'avait succombé que le jour où celui-ci s'était vu contraint de la remettre en d'autres mains. Le triomphe de Saint-André fut accueilli par un cri de désespoir dans toute la vallée de l'Argentine; mais l'arrondissement, juste pour tout le monde, savait dire en même temps que si quelqu'un avait perdu la partie, c'était Vauxbelles, et qu'Évariste, à sa place, n'eût pas manqué de la gagner.

XXVI

UN NOUVEAU MITHRIDATE.

A mesure que l'étoile de Célestin s'en allait déclinant, celle d'Évariste se dessinait d'une manière plus nette. Aussi se montra-t-il un tout autre homme à son retour de Paris. Les choses en étaient arrivées à ce point qu'il pouvait s'envelopper de moins de réserve et laisser pénétrer ses projets. Il devenait même utile que l'idée de sa candidature se répandît au au dehors et y occupât les esprits.

On va voir ce sentiment dominer dans l'entretien qui s'engage entre Graindorge et Rieussec. Graindorge est sur son divan, partagé entre sa pipe et un livre ouvert devant lui, au moment où son confident vient, comme à l'ordinaire, prendre le mot d'ordre de la journée.

—Ah ! c'est toi ? dit notre héros, comme s'il s'arrachait avec peine aux charmes de sa lecture ; tu me trouves au prises avec ce tendre Racine. Quel homme prodigieux, mon cher ! comme on vit avec plaisir dans son commerce ! c'est plein d'idées, et nourri, et harmonieux, et pur ! Décidément on ne travaille plus dans ce goût ; la recette s'en perd.

Jules ne trouvait pas un mot à répondre à cette apologie du grand tragique ; la surprise empêchait sa parole de se faire jour. Enfin il trouva ces mots :

—Du Racine, Évariste! serais-tu malade, par hasard?

—Non, mon fils, non; on ne saurait trop recourir aux bons modèles. Il y a là-dedans, vois-tu, poursuivit Évariste en frappant sur le volume, il y a là des leçons pour tout le monde, pour les artistes, pour les diplomates, pour les hommes politiques. Êtes-vous épris de la forme? la forme y est; cherchez-vous le fond? le fond s'y trouve, et quel fond! Tiens, mon petit, ajouta-t-il, j'en étais ici, au troisième acte de *Mithridate*. Quel début magistral! quels vers carrés! Que me répondrais-tu, par exemple, si je te disais dans la langue de cet ingénieux Racine :

Approchez-vous, mon fils. Enfin, l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue;
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

—Eh! que diable veux-tu que je réponde? dit Rieussec, ne sachant pas où son ami voulait en venir.

—C'est pourtant, continua Évariste, dans les grands auteurs que l'on trouve de pareilles entrées en matière. Avec des autorités plus médiocres, j'aurais pu te dire : Le grand Bouddha a eu trente-deux mille métamorphoses; je veux imiter cet asiatique; je prétends me transformer, me transfigurer; et avant peu, mon petit, je t'en donnerai le spectacle.

—Vraiment! dit Rieussec.

—Mais, ajouta Evariste, combien la manière de cet élégant Racine est préférable! C'est l'antique dans

toute sa pureté! les procédés directs, naturels; la phrase précise, succincte, voilà, mon fils, ce que l'on apprend dans le commerce des écrivains de la bonne époque. Écoute plutôt :

En chassant Célestin de la chambre étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.

—Ah! s'écria l'ami du prince mis enfin sur la voie, je commence à comprendre. Ta poétique s'explique: tu veux te débarrasser de Vauxbelles?

—C'est toi qui l'as nommé, mon fils. Il n'y a pas dix-huit mois, je le portais au pinacle; aujourd'hui je l'en précipite. D'autres temps, d'autres soins. A qui la faute, d'ailleurs? A Célestin. Il n'a pas répondu à ce que j'attendais de lui. Nous l'avons vu à l'œuvre; incapable, impuissant, mon cher. Il ne tire parti de rien, se laisse jouer sous jambe; on lui met un chêne dans les mains et il en fait une quille. C'est un homme jugé.

—Jugé et condamné! dit Rieussec en forme d'écho.

—Il n'a pas compris son temps, poursuivit Évariste. Moi, en un clin d'œil, j'ai tout vu, tout deviné. La politique, mon fils, comprend aujourd'hui des êtres de deux sortes: ceux qui tirent la couverture à eux, ceux qui ne la tirent pas. Les uns sont bien nantis, les autres à découvert : la civilisation enseigne à l'homme de ne point se laisser manger la laine sur le dos : c'est la seule chose qui nous distingue positivement du mouton.

—La nuance est ingénieuse, dit Rieussec.

—Le bel honneur pour Saint-Sylvain! s'écria

Évariste en s'animant, que de se voir entre les mains d'un homme qui tire un médiocre parti de son affaire. Cela se sait et les autres arrondissements en font des gorges-chaudes. L'intérêt n'est pas seul compromis, l'amour-propre en souffre également. Il y a de quoi perdre l'Argentine de réputation et faire descendre le mont Serrat des hauteurs qu'il occupe sur la carte.

—Ainsi, dit Rieussec, tu vas exécuter Célestin?

—Oui, mon fils, et nous y apporterons un sentiment d'humanité; ce sera fait d'un seul coup, sans qu'il ait le temps de souffrir. Aussi, pourquoi cet homme n'a-t-il pas bec et ongles comme tout le monde? C'est une lacune déplorable dans son organisation. Ensuite, mon fils, un fonds de préjugés, des scrupules, la crainte de se mêler hardiment à ce qui se fait! Que diable! ou l'on est de son temps ou l'on n'en est pas : quand on n'en est pas, on se fait embaumer et l'on passe à l'état de momie; mais quand on en est, on y va de cœur et d'âme, on prend de tout, on se mêle à tout, on ne se laisse pas faire son compte par les autres et l'on cherche à faire le leur. Des scrupules aujourd'hui! c'est bien choisir son moment! Autant reprendre la perruque à marteaux et le bec à corbin! J'aimerais mieux ça.

—Condamné, dit Jules, condamné à l'unanimité! Mais qui mettre en sa place? ajouta-t-il pour sonder la pensée de Graindorge.

—Oui, dit celui-ci, qui mettre en sa place? Voilà le point délicat, épineux.

—Epineux et délicat, répéta l'écho.

—Et bien! j'ai un homme, dit Évariste.

—Tu as un homme ! répliqua Rieussec ; tu es alo plus avancé que ce philosophe qui en cherchait un

—Un homme à souhait, je m'en flatte, contin Évariste, avec un sang-froid achevé.

—Et cet homme? demanda Rieussec.

—C'est moi, dit Graindorge, en prenant une pose carrée et majestueuse sur les coussins du divan.

Quelque habitué que fût l'ami du prince aux écarts d'amour-propre et aux prétentions démesurées de Graindorge, il ne put contenir un mouvement de surprise. Jusqu'ici, les ambitions de notre héros s'étaient bornées à un rôle local, et Rieussec ne croyait pas que sa vue s'étendît jamais au delà. Aussi ce sentiment se fit-il jour dans sa réponse :

—Toi! dit-il.

—Moi! s'écria Évariste, décidément emporté par les réminiscences tragiques; moi, dis-je, et c'est assez. Qui veux-tu que ce soit si ce n'est moi ? on m'a vu à l'œuvre à Saint-Sylvain. N'y ai-je pas opéré à la satisfaction générale ? Y ai-je manqué une seule campagne? Y ai-je fait une faute? Ce sont des preuves, cela, c'est du génie ou je ne m'y connais guère. Au fond, que me manque-t-il? Un plus vaste théâtre. Les situations font les hommes. A Saint-Sylvain, j'ai été ce qu'il fallait être à Saint-Sylvain, rien de moins, rien de plus. J'ai tenu mon génie à votre hauteur, j'en ai adouci les rayons pour ménager les facultés visuelles de l'arrondissement. Partout je serai le même : toujours au niveau de mes devoirs. Tu verras! tu verras!

C'est à Paris, mon fils, que je prétends marcher.

—Paris? dit Rieussec, ne revenant pas de son étonnement.

—A Paris, ajouta Évariste, dans la capitale des chemins de fer et des compagnies financières.

Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être,
Qu'un orgueil excessif aujourd'hui le fait naître;
J'excuse votre erreur, et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

—A la bonne heure! dit Jules en poussant un soupir qui ressemblait à un acquiescement.

—Oui, mon fils, le dessein en est pris, il faut que j'arrive à la chambre.

Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts elle soit séparée;
Je sais tous les chemins par où je dois passer,
Et si le Simonneau ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin cette bonne fortune,
Je me rends dans trois mois au pied de la tribune.

Toujours pour me servir de la langue de cet harmonieux Racine. Divine plume! On dirait que c'est écrit pour moi, ajouta Évariste en feuilletant de nouveau le volume qu'il avait sous les yeux.

—J'accepte la fin, répliqua Rieussec, vaincu par tant d'assurance, mais où sont les moyens?

—Mon fils, dit Graindorge avec un accent de reproche, voilà encore un de vos soupçons. Vous êtes un vrai Thomas, un incrédule; vous doutez de vos dieux. Les moyens! il s'en trouvera, n'en soyez point en peine. J'ai conduit la partie pour le compte des au-

tres; il y aura du malheur si je n'en viens pas à bout pour le mien. Connaît-on seulement Vauxbelles dans l'arrondissement? Il n'a qu'à en faire l'essai. Qu'il y batte le rappel, il verra de combien d'hommes se compose son bataillon. C'est moi que l'on connaît; c'est moi qui suis l'idole de la campagne et de la ville; passe-moi le mot. La modestie est une vertu théologale, mais il n'y faut point mettre d'excès.

—Ainsi, c'est convenu, tu seras député? dit Rieussec.

—Je serai député, dit Évariste.

Voilà l'ambition dont mon âme est saisie,

—Et quand cela?

—Avant six mois!

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

—Fermons ce livre, ajouta Évariste, car ce Racine est entraînant. Je finirais par ne plus parler que le langage des dieux. D'ailleurs, mon fils, j'ai encore quelques paroles graves à t'adresser.

Graindorge en était là quand des pas se firent entendre dans le vestibule; le son se rapprochait peu à peu.

—Qui vient nous déranger? dit-il avec humeur.

La porte s'ouvrit et Gérenflot montra son profil avec l'hésitation d'un homme qui a peur d'être indiscret. Il venait, comme Rieussec, prendre le mot d'Évariste :

—Entre, dit ce dernier : aussi bien tu n'es pas de trop. J'avais besoin d'un témoin.

L'époux de Gervaise entra et garda devant son chef naturel une attitude respectueuse. Il resta debout pendant qu'Évariste et Jules étaient assis.

–Gérenflot, dit Graindorge, en deux mots tu vas être au courant. Nous venons de condamner Célestin Vauxbelles.

—Ah ! répliqua le propriétaire du *Café du Commerce*, sans attacher à cette exclamation la plus légère importance.

—Qu'est-ce donc, Gérenflot ? dit Évariste : est-ce que tu défendrais Célestin, par hasard !

—Moi, répondit le pauvre garçon, défendre quelqu'un, Dieu du ciel ! Et quand vous l'avez condamné ! Allons donc !

—A la bonne heure ! dit Graindorge en poursuivant son discours. Nous avons condamné Vauxbelles et je prends sa place.

—Prenez, Monsieur Évariste, prenez, dit Gérenflot ; ce n'est pas moi qui m'y oppose. Vous n'en prendrez jamais assez à mon gré. Allez toujours ; ça vous est dû.

—Ainsi, c'est convenu, poursuivit Évariste, nous allons commencer notre croisade. Et d'abord, adieu à la vie de jeune homme ! Gérenflot, ajouta-t-il.

—Monsieur Évariste, répliqua celui-ci dans l'attitude du soldat qui attend une consigne.

–Fais-moi disparaître toutes ces pipes, dit Graindorge d'un ton de commandement.

—Les pipes ? dit Gérenflot.

—Oui : les vareuses aussi.

—Les vareuses?

—Et n'oublie pas les casquettes. Réforme générale sur tous les points. Enlève, enlève hardiment, ajouta Evariste pendant que Gérenflot exécutait une rafle complète. Qu'il ne reste plus de vestige de tout cela. Dès le moment que je deviens un homme grave, il faut que je prenne les dehors de l'emploi. Un homme grave ne porte pas de casquettes, et encore moins de vareuses; il a le chapeau noir et l'habit noir. L'homme grave ne se sert pas de pipes; à peine fume-t-il des cigares. Changement sur toute la ligne; métamorphose de la tête aux pieds. Va toujours, Gérenflot.

Celui-ci continuait à faire un bloc des articles prohibés et les jetait dans un cabinet de décharge.

—Allons, dit Graindorge en voyant les progrès de la métamorphose, la tenue est meilleure. Il faudra changer le papier de la chambre; quelque chose de plus sombre, de plus sérieux. Tu verras le tapissier, Gérenflot.

—Oui, Monsieur Evariste, répondit celui-ci en enlevant les dernières pipes, celles du ratelier d'honneur.

Graindorge ne put comprimer un soupir au moment où il porta la main sur sa noix favorite, celle qui figurait le buste de Napoléon coiffé du petit chapeau.

—Un moment, Gérenflot, un moment, dit-il avec vivacité.

L'époux de Gervaise s'arrêta par un mouvement presque mécanique. La voix d'Evariste produisait toujours cet effet sur lui. Il attendit de nouveaux ordres.

—Gérenflot, dit Graindorge d'un ton pénétré et mélancolique, c'est une abdication, une véritable abdication que je signe aujourd'hui. Celui qui figure au bout de cette pipe, ajouta-t-il en s'emparant de son calumet préféré, ne fit pas un plus grand sacrifice à Fontainebleau. Je perds aussi un empire, et quel empire!

—Oui, quel empire! dit Gérenflot, essayant de venir en aide à cette âme souffrante.

—Il le fallait, poursuivit Graindorge; je me résigne. Mais hélas! je sais ce que je quitte et je ne sais pas ce qui m'attend. J'abandonne une vie de succès pour entrer dans une vie de luttes. N'importe, chassons ces idées sombres. On dira de moi :

Il fit des députés, et puis il voulut l'être.

—Quoi de plus naturel? dit Gérenflot; on voit manger les autres, et l'eau vient à la bouche.

—J'abdique donc, ajouta Graindorge; mais en abdiquant, je conserve le droit de choisir mon successeur. Gérenflot, prends ma plus belle casquette.

—La voici, Monsieur Evariste.

—Ma plus belle vareuse.

—La voici.

—Quant à la pipe, poursuivit Graindorge, celle-ci est l'idéal du genre; elle a l'haleine douce comme celle d'un enfant. Jamais d'humeur, jamais de caprice : c'est le caractère le plus égal que j'aie jamais connu. Et culottée!... il faut voir avec quel art, avec quel soin! J'y ai employé le souffle de mes plus

belles années. Pourtant il faut renoncer à tout cela : la grandeur ne se donne pas, elle s'achète.

Cet épanchement philosophique tenait en haleine l'attention des deux auditeurs; ils se demandaient où Evariste voulait en venir.

—Voici donc, poursuivit-il, les plus beaux attributs de ma vie de jeune homme, les témoins de mes conquêtes passées : ma vareuse, qui assista à tant d'escalades; ma casquette, qui tombait si naturellement sur mon oreille; ma pipe, qui semblait identifiée à mon appareil respiratoire. Emblêmes chéris et regrettés, ajouta-t-il avec un accent un peu théâtral, recevez, avec mon dernier adieu, une destination nouvelle. Gérenflot, donne ma casquette à Rieussec.

Gérenflot obéit.

—Ma vareuse!

Gérenflot donna la vaneuse.

—Mon fils, ajouta Graindorge, acceptez ces deux objets comme les insignes de l'empire que je vous laisse. J'y ajoute cette pipe; c'est comme si je vous donnais l'un de mes poumons. Servez-vous du tout comme je m'en suis servi moi-même. Dès aujourd'hui vous régnez à Saint-Sylvain; vous êtes souverain ici, mon fils. Je vous laisse un trône tranquille et des sujets respectueux. Quant à moi, je vous suivrai de loin, comme Charles-Quint suivait Philippe II des hauteurs du couvent de Saint-Just. Soyez cassant avec les hommes et volage avec les femmes, voilà à quel prix l'empire se conserve et s'obtient. Maintenant, mon fils, venez ici que je vous embrasse. Cette accolade vous servira de consécration.

Jules Rieussec se prêta à cette investiture burlesque. Quant à Graindorge, il avait un air si solennel que l'époux de Gervaise se sentait gagné par un attendrissement involontaire.

—Gérenflot, dit Évariste en se tournant vers lui, tu donneras ma queue d'honneur à Jules. C'est encore un insigne; il faut que mon successeur les ait tous. Pour moi, je brûle mes vaisseaux; je ne mets plus les pieds dans ton établissement : un homme grave ne va point au café.

—Quoi! vrai! Monsieur Evariste? dit Gérenflot frappé d'un coup douloureux.

—Il le faut, mon brave Gérenflot; c'est encore un sacrifice que je fais à la grandeur. Tu m'excuseras auprès de Gervaise. Maintenant, ajouta Graindorge, il faut que je sois député; il le faut à tout prix, par tous les moyens, dussé-je pour cela épouser la fille de Victor Simonneau. Adieu, mes amis, laissez-moi seul; j'ai besoin de quelques heures de recueillement.

Rieussec et Gérenflot sortirent; Rieussec plus surpris qu'enchanté, Gérenflot en proie à un chagrin profond. L'idée qu'Evariste allait manquer à son établissement était si affreuse, qu'il ne pouvait y croire. Il rentra chez lui le cœur navré.

—Qu'as-tu donc? lui dit Gervaise en l'apercevant; on croirait voir marcher un déterré.

—C'est tout comme, ma femme, répliqua Gérenflot; j'aimerais autant être à dix pieds sous terre Figure-toi, ma mignonne, que M. Evariste ne veut plus mettre les pieds ici.

—Ah! dit Gervaise, et pourquoi cela?

—Qui le sait? répliqua Gérenflot ; il a en vue d'être député; c'est son idée. Une poussée d'ambition, quoi!

—Ce n'est pas fait, dit Gervaise.

—Sans doute, mais ça se fera, ajouta Gérenflot. Tu sais bien que quand M. Evariste s'est mis quelque chose en tête, il faut que ça marche bon gré mal gré.

—On y avisera, dit Gervaise.

—Ah bien ! un peu qu'on pourra empêcher la chose, poursuivit Gérenflot. Il y est butté M. Évariste, mais butté au possible. Plutôt que de ne pas être député, il épousera la fille à Victor Simonneau. Oui il l'épousera, entends-tu.

—C'est ce qu'il faudra voir, dit Gervaise.

Gérenflot n'avait pas l'habitude de lutter contre sa femme, et d'ailleurs il eût aimé à partager des doutes qui devaient rendre à son établissement celui qui en avait fait si longtemps l'orgueil. Il se retira sans insister davantage.

—Toujours la même cette Gervaise! disait-il à part lui! un caractère de fer; mais quelle femme d'ordre!

XXVII

LE LOUP-GAROU.

On a vu à quel héroïque moyen la marquise avait eu recours pour s'assurer un peu de repos et laisser sans prétexte les hallucinations du général. Ce

moyen n'avait pas suffi; Vauxbelles s'était dévoué en vain. A l'âge du vieillard une manie prend aisément les caractères de la démence, et une fois logée dans le cerveau, elle y étend de tels germes, que rien au monde ne saurait la détruire. La manie du gentilhomme était désormais de croire qu'un devoir de race l'obligeait à la plus stricte surveillance, et que le moindre relâchement entraînerait une faute capable de souiller son blason. Quoique le bruit du départ de Célestin fût parvenu à ses oreilles de mille côtés, il s'obstinait à ne voir là-dedans qu'un piége, qu'une embûche. Il jugeait les amoureux et leurs ruses en homme élevé à l'école du dernier siècle et du vainqueur de Mahon. On disait Vauxbelles éloigné; c'était une raison de plus pour le croire aux portes du château. Ainsi raisonnait le vieillard, obéissant aux souvenirs d'une jeunesse orageuse et à l'opinion qu'il s'était faite de la vertu des femmes dans le commerce des marquises de son temps.

La position des hôtes de la Chênaie, au lieu de s'améliorer, empira donc de jour en jour. A mesure que la raison du général s'affaiblissait, il perdait le sentiment des derniers égards dus à des femmes, et jusqu'à cette convenance de formes qui est le titre et la parure du gentilhomme. Rien n'avait été changé dans les consignes ridicules dont il entourait les avenues de la Chênaie: c'était toujours la même défiance et les mêmes rigueurs. Non content de disposer des argus à toutes les portes, le général payait de sa personne et complétait son système par des rondes continuelles; on l'eût dit au sein d'une place assiégée et en face de l'ennemi. Les

choses allèrent si loin, que la domesticité elle-même ne put se méprendre sur l'état du vieillard.

—Il a un coup sur le timbre, se disait-on dans les offices et dans la loge du garde-champêtre.

Ou bien :

—Notre pauvre maître va se promener dans la lune, chuchottaient entre eux les valets quand ils le voyaient s'enfoncer dans le parc avec une vieille arquebuse sur l'épaule.

Le général était notoirement en proie à un dérangement mental et il dépendait de la marquise de se délivrer de ses obsessions : deux femmes ne pouvaient vivre seules avec un fou qui les tenait sous le séquestre. Il y avait à cela plus d'un péril ; toute mesure de précaution eût été légitime. La marquise ne se laissa pas dominer par ces motifs; les devoirs de race parlèrent plus haut. Outre les hôtes de la Chênaie, il ne restait en fait de Rochemarne que deux douairières fort âgées et qui ne pouvaient être d'aucun secours au vieillard. A moins de confier l'insensé à des valets ou de le mettre en des mains étrangères, il fallait que la marquise et sa fille en prissent soin. Les deux femmes n'hésitèrent pas; elles se dévouèrent à cette tâche. Elles connaissaient la manie du général; elles essayèrent de la désarmer, de la réduire en y abondant. Plus que jamais, la Chênaie devint une enceinte inaccessible aux personnes du dehors. Aucune visite, aucune sortie. Un couvent n'est pas plus strictement muré, et jamais recluses ne se résignèrent à leur sort avec une patience plus exemplaire.

Cette abnégation n'amena aucun changement dans

l'état du général; il se montrait toujours aussi sombre, aussi inquiet. Tantôt il gardait pendant une semaine entière le silence le plus absolu, en se contentant de jeter autour de lui ce regard soupçonneux qui trahit les aliénés. Tantôt cette taciturnité faisait place à de violentes sorties, où les préoccupations privées et les haines politiques occupaient une place égale. Gabrielle et sa mère supportaient héroïquement ces phases d'une affreuse maladie, ces changements d'humeur, ces caprices plus d'une fois blessants pour elles. C'est sous l'influence de l'esprit de parti que le général éprouvait les plus terribles crises, et il lui échappait alors des paroles qu'en des moments lucides il eût regrettées sans doute, et qui prouvaient jusqu'à quel point son cœur était ulcéré.

De semblables scènes se renouvelaient souvent sans que la patience de la marquise et de sa fille en fût ébranlée. Rien de plus touchant et de plus délicat que les soins dont elles entouraient le pauvre infirme. On l'avait soumis à une surveillance, mais si lointaine, si indirecte, qu'il ne pouvait en aucune manière la soupçonner. La marquise ne voulait pas que son beau-frère eût un seul instant la conscience de son état. Les valets avaient pour lui le même respect et lui obéissaient comme s'il eût joui de toute sa raison. Il allait et venait librement, donnait des ordres, gardait toutes ses allures de maître du château. Ses manies mêmes ne rencontraient point de contradicteurs; chacun s'y prêtait le plus docilement et le plus sérieusement du monde. La marquise savait à quel point la domesticité est cruelle pour les insensés et à quels mauvais traitements sont en butte ceux qu'on

lui livre sans défense. Elle avait donné à ce sujet les instructions les plus sévères et en surveillait elle-même l'exécution.

Parmi les mesures que l'on avait prises dans l'intérêt du malade, il en était une que justifiaient des crises assez fréquentes. Afin de prévenir les dangers d'un moment d'exaltation, on l'avait logé au rez-de-chaussée du château, dans une chambre qui s'ouvrait sur le parc. Un domestique, couché dans une pièce voisine, devait veiller sur lui d'une manière spéciale et prévenir ses moindres désirs. Placé si près de l'insensé, il était difficile qu'aucun de ses mouvements lui échappât, et il se trouvait en mesure d'accourir à son premier cri. Chaque soir, il l'aidait à se mettre au lit, et se retrouvait là, le lendemain, au moment où le général en s'éveillant avait besoin de ses services.

Les choses, ainsi réglées, marchèrent pendant quelque temps sans qu'il fût besoin de recourir à des précautions plus grandes. La folie avait toujours le même caractère; c'était la crainte d'une mésalliance et d'une sorte de trahison de la part des siens. Le malade avait demandé que de nouvelles herses fussent ajoutées aux portes du château : on se prêta à ce désir. Sur ses instances, on garnit également les haies de quelques épieux, cachés dans l'épaisseur du feuillage; on ajouta sur les chaperons des murs de nouveaux tessons de verre et l'on sema les points les plus éloignés du parc de chausse-trappes et de pièges à loups. C'étaient autant de satisfaction que l'on donnait à cet enfant, autant de moyens à l'aide desquels on cherchait à ramener une raison égarée. Chaque matin le général passait une inspection de ses

engins de guerre, avec l'espoir d'y trouver son ennemi engagé et à sa merci. Ordinairement le garde-champêtre l'accompagnait dans cette tournée, afin que le vieillard ne tombât pas lui-même dans un des pièges tendus à de chimériques malfaiteurs.

Un matin, Guillaume allait commencer sa ronde ordinaire, lorsqu'on frappa à la porte de son logement. Il ouvrit; c'était un braconnier bien connu de lui et qui plus d'une fois l'avait mis en défaut. Aussi le garde-champêtre l'accueillit-il avec la majesté du fonctionnaire, pendant que l'autre conservait les humbles allures du justiciable.

—C'est toi, Pierre? dit le garde.

—Oui, maître Guillaume, répondit le braconnier; excusez si je vous dérange. Deux mots et je m'en vas.

—Probablement, quelque procès-verbal qu'on t'aura dressé? dit le garde en fronçant le sourcil.

—Non, maître Guillaume, non.

—On te connaît Pierre, on te suit de l'œil. Tu tiens l'affût dans le bois de Mirieu. Heureusement pour toi, ajouta le garde, que c'est hors de nos terres. Aux autres à avoir l'œil à leurs lapins; mais si tu touches jamais aux miens, Pierre, il pleuvra du papier timbré.

—Pas de danger, maître Guillaume, répondit le braconnier. Peste il ne fait pas bon se frotter à vous. Vaut mieux vous avoir pour ami, ma fine. Aussi, c'est un avis que je viens vous donner, rien que ça.

—Un avis?

—Oui, maître Guillaume, un bon avis.

—Alors, parle, ajoute le garde, et vivement. On m'attend au château; nous allons battre le parc.

—Tant mieux, dit le braconnier, ça se rencontre

bien, et cherchez avec soin, maître Guillaume : à coup sûr, vous y trouverez un loup-garou.

—Un loup-garou ! dit le garde, en riant.

—Oui, un loup-garou, ajouta le braconnier, ou quelque chose qui y ressemble. Ce n'est point une plaisanterie, maître Guillaume. Je l'ai vu de mes deux yeux.

—En voilà bien d'un autre, dit le garde ; tu l'as vu, dis-tu? Et, qu'as-tu vu?

—Le loup-garou !

—Encore ! dit le garde.

—Ce sera alors ce que vous voudrez, maître Guillaume, poursuivit le braconnier. Je ne veux vous contrarier en rien. Mais, n'empêche qu'à trois reprises différentes je l'ai aperçu sous vos ormes. Ne riez pas, c'est comme je vous l'affirme et réitère. Pas plus tard que cette nuit encore, entre une et deux heures du matin. Vrai comme on me nomme Pierre.

—C'est-à-dire que tu rôdais par là en temps indu, s'écria le garde-champêtre, prenant acte de la déclaration. J'ai presque envie de te dresser un procès-verbal.

—Allons, dit le braconnier, voilà que vous tournez la chose du mauvais côté. Rendez donc des services pour qu'on vous paye de cette monnaie. Il y a de quoi décourager.

—Parions que si je vais chez toi, répliqua le garde, j'y trouve des lapins prohibés ? Je te l'ai toujours dit, Pierre, tu monteras sur l'échafaud.

—Assez causé; je connais cet air-là. Je vous ai prévenu qu'il y a un loup-garou sous vos ormes,

ajouta le braconnier; faites-en votre profit. Il se promène la nuit, mettez-lui la main dessus; ça vaudra mieux que de troubler le pauvre monde dans son petit commerce. Et puis, si vous n'êtes pas content, prenez à gauche. Le monde est grand.

Le braconnier quitta la place sur ces mots, en y ajoutant un geste d'une énergie peu respectueuse.

—Tu me manques! s'écria Guillaume, attaqué dans sa dignité de fonctionnaire; c'est bien; je te ferai voir si j'ai le bras long. Je vais dresser un verbal.

L'agent de la force publique se radoucit pourtant, et il ne lui resta plus bientôt que l'impression du fait révélé par le braconnier. Vainement voulut-il s'en défendre; malgré lui, cette pensée le dominait. En parcourant le parc, il examina avec plus d'attention les allées qui, la veille, avaient été ratissées. Quelques vestiges s'y laissaient voir, et précisément vers l'endroit que le braconnier avait désigné. Guillaume ne croyait pas aux loups-garous; mais, en homme préposé à la répression des délits, il croyait aux criminels et se montrait disposé à en voir partout. La nuit suivante il fit bonne garde, et monta une longue faction à la hauteur du point suspect. Peine inutile! rien ne vint justifier les révélations du braconnier et le garde se crut dès lors le jouet de ce coupable industriel. C'était évidemment une revanche des procès-verbaux fulminés contre lui. La seule circonstance qui frappa Guillaume, ce fut comme un bruit d'espagnolette, lorsqu'il se trouva vis-à-vis de la pièce qu'occupait le général. Il prêta l'oreille; ce bruit ne fut suivi d'aucun autre; de sorte qu'il regagna son lit avec l'idée qu'il avait été

dupe d'une mystification et bien résolu de ne pas pousser la complaisance plus loin.

—Vil garnement! s'écriait-il en retrouvant sa couche, il ne sera pas dit que tu auras joué un fonctionnaire de l'État. C'est le gouvernement que tu as outragé dans ma personne ; tu auras ton verbal. »

Cependant, à quelques jours de là, la bonne foi du braconnier fut cruellement démontrée. Le valet qui soignait le général, en entrant un matin dans sa chambre, fut surpris de ne l'y point trouver. La croisée était toute grande ouverte, et l'on crut d'abord que le malade, levé de meilleure heure que de coutume, avait dirigé sa promenade vers le parc. On chercha dans tous les sens, on appela à haute voix; personne ne répondit. Le garde-champêtre lui-même exécuta une battue et ne trouva aucun indice. L'alarme fut générale au château. On prévint la marquise, qui descendit avec Gabrielle. On fit de nouvelles recherches. Les deux femmes suivaient les valets, et examinaient les moindres buissons avec une attention inquiète. Ce fut ainsi que l'on arriva devant le saut de loup placé au niveau des allées. S'avançant jusqu'à cette limite, Gabrielle, par une sorte d'instinct, jeta les yeux dans les profondeurs du fossé. A l'instant, on l'entendit pousser un cri de douleur et de surprise. On accourut; c'était le corps inanimé du vieillard, souillé de sang et de vase. Sous l'empire de ses préoccupations habituelles, souvent il avait dû se lever la nuit afin de satisfaire ses défiances, et cette fois les ténèbres ne lui avaient pas permis de voir que le terrain allait se dérober sous ses pieds.

Ainsi, une mort imprévue rendait aux dames de la Chênaie une liberté qu'elles avaient volontairement aliénée, et Gabrielle allait se trouver la seule héritière du nom et de la fortune des Rochemarne.

XXVIII

CONCLUSION.

Le dernier des Rochemarne venait de s'éteindre et avec lui les préjugés du sang. Il ne restait de cette antique maison que des femmes disposées à transiger avec le siècle et dont la capitulation était d'avance prévue. On fit au général des obsèques dignes de lui; on l'inhuma dans le caveau où reposaient les autres membres de la famille. L'homme ne descendait pas seul dans la tombe; l'esprit de caste l'y suivait. Ainsi passe tout ce qui a fait son temps.

Gabrielle avait un cœur trop viril pour se plaindre; mais depuis longtemps sa force était à bout. Jusqu'alors l'espoir l'avait soutenue; aucun des obstacles contre lesquels luttait son amour ne devait être éternel. Elle savait se résigner et attendre; le temps était de son côté. Aussi, tant que vécut le général, aucun murmure ne s'échappa de ses lèvres; elle comprenait à quels devoirs la marquise était astreinte et en supportait vaillamment sa part. Mais quand une mort imprévue les eût délivrées l'une et l'autre de

cet assujettissement, il ne subsista plus de prétexte pour éloigner le prix de cette longue lutte. La marquise avait contracté un engagement plutôt tacite que formel; elle eût pu discuter sur les délais, essayer de nouvelles objections. Elle aima mieux s'exécuter franchement; Gabrielle s'était montrée héroïque; elle voulut se montrer secourable.

Les deux femmes s'entendaient si bien qu'il n'y eut entre elles aucune explication et pas un mot d'échangé. Gabrielle avait repris sa vie solitaire avec le même calme que si rien n'en fût venu modifier le cours. Seulement, son regard avait des flammes plus vives, une expression plus radieuse; on y voyait luire le pressentiment de jours meilleurs. Elle marchait dans les allées du parc d'un pas cadencé comme si elle eût obéi au son d'une musique intérieure. Le château, pendant le séjour du général, avait été négligé; Gabrielle se chargea de lui donner des airs de fête pour qu'il fût digne de l'hôte qu'elle y appelait de tous ses vœux. Jamais les serres n'avaient eu de plus belles fleurs, ni les volières des oiseaux plus brillants. C'était une métamorphose digne de la fée qui y présidait.

De son côté, la marquise ne perdait pas de temps, et, peu de jours après la mort du général, elle écrivait à Vauxbelles les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Mon beau-frère vient de nous être enlevé de la manière la plus cruelle; vous aurez sans doute appris par d'autres voies les détails de ce triste événe-

ment. Le souvenir en est trop douloureux pour que je m'y appesantisse.

« Nous voici libres ou à peu près. Si les affaires publiques ne vous retiennent pas impérieusement à Paris, venez nous voir à la Chênaie ; il est inutile d'ajouter que vous y serez le bien venu.

« Marquise de Rochemarne. »

Lorsque Célestin reçut ce billet, il crut voir le ciel s'entr'ouvrir. Le bonheur ne pouvait pas venir plus à propos, ni au milieu d'un découragement plus profond. C'était juste au moment où l'échec du chemin de fer pesait de tout son poids sur le malheureux député, et lui enlevait toutes ses chances électorales. Isolé désormais, il se trouvait en face d'une chute prochaine et pouvait presque compter les jours qui lui restaient à vivre. La lettre de la marquise répara tout : l'amour guérit sans peine les blessures de l'ambition. Il y eut même, dans cette crise, une heure d'élan où l'homme politique s'effaça tout entier. On le menaçait d'une défaite ; il résolut de la prévenir par une abdication. Les travaux de la chambre devaient durer encore, se prolonger pendant quelque temps ; c'était autant de dérobé à son bonheur. Que lui importait, d'ailleurs, cette vie publique ? N'avait-il pas été assez longtemps l'esclave de ces électeurs qui le menaçaient d'un délaissement ? n'avait-il pas assez enduré leurs caprices, subi leurs exigences, épousé leurs querelles ? Une occasion se présentait pour rompre cette chaîne ; il fallait la saisir. Sous l'influence de ce sentiment,

il prit la plume et écrivit au président de la chambre :

« Monsieur et cher collègue,

« Des considérations de famille m'obligent à résigner les pouvoirs que j'ai reçus de mes électeurs. Veuillez, en rendant cette détermination publique, faire agréer à mes collègues l'expression de mes regrets et croire, etc.

« C. Vauxbelles, *député de Saint-Sylvain.* »

Cette lettre était à peine partie, qu'une sorte de remords s'empara de Célestin. On ne touche pas impunément au pouvoir; on n'y renonce pas sans combat. Pour s'interdire toute idée de retour, Vauxbelles prit un parti décisif ; il brûla ses vaisseaux. Le soir même, la malle-poste l'emportait du côté de Saint-Sylvain. Une fois hors de Paris, il respira avec plus d'aisance. L'atmosphère politique cessait de peser sur lui. Il restait avec son rêve le plus doux. Jamais son imagination n'avait eu tant d'activité et de ressort; la nuit, dans ce demi-sommeil qu'amène la fatigue du voyage, une apparition gracieuse venait le visiter et ne le quittait que pour le laisser sous le charme. Auprès de ces joies du cœur, que son ambition lui paraissait petite! Il se prenait à regretter de n'avoir pas poussé les choses jusqu'au bout, de n'être pas volontairement descendu du siége qu'il occupait dans la magistrature. Vivre avec Gabrielle, loin du monde, loin des honneurs, était désormais son seul vœu, tout le reste lui paraissait bien vain,

bien indigne de sa poursuite. Ceux que l'amour touche parlent toujours ainsi; il est vrai que cette fièvre dure peu.

Vauxbelles arriva à Saint-Sylvain à la nuit close et frappa à la porte de son hôtel sans qu'on l'eût aperçu. Au bruit du marteau, Joblet s'empressa d'accourir. Il n'attendait personne, et une visite nocturne lui semblait suspecte; aussi avant d'ouvrir crut-il de son devoir de parlementer. Quel fut son étonnement lorsqu'il reconnut la voix de son maître!

—Vous ici? dit-il en lui livrant passage; vous ici, Monsieur Célestin!

—Oui, répondit Vauxbelles; j'ai voulu te causer une surprise, Joblet. Vite, ajouta-t-il, fais porter ces malles dans ma chambre et dispose tout pour ma toilette, pendant que je vais mettre un morceau sous la dent.

—Ah! mon Dieu! et moi qui n'ai rien de prêt! s'écria le vieux serviteur. Donnez-moi seulement cinq minutes, Monsieur Célestin.

En même temps il allait sortir, quand son maître l'arrêta.

—Non, Joblet, un rien me suffira. Fais ce que je t'ai ordonné, ajouta-t-il.

—Puisque vous le voulez, dit le vieux serviteur. C'eût été vite arrangé, pourtant.

—N'importe, le temps presse, dit Vauxbelles. A propos, Joblet, j'oubliais l'essentiel. Laisse là ces malles; on les portera sans toi. Va dire au palefrenier d'atteler.

—Pour demain matin sans doute? dit Joblet inter-

prétant cet ordre dans le seul sans qui lui parût raisonnable.

—A l'instant même, répliqua son maître en précisant mieux ses intentions, sur-le-champ, toute affaire cessante. Il faut qu'avant dix minutes, nous soyons en route. Tu viendras avec moi, Joblet.

—Ah! dit celui-ci accoutumé à céder, je vais avec vous. A la bonne heure.

En serviteur bien appris, il n'osait pas interroger son maître sur la destination, quoiqu'il eût grande envie de la connaître. Célestin vint à son secours en ajoutant :

—Nous allons à la Chênaie, Joblet.

—A la Chênaie! s'écria le vieux serviteur, avec le même accent de surprise et d'effroi qu'il avait employé naguère dans une circonstance tout à fait semblable.

Il était dit que la Chênaie serait l'écueil éternel du père Joblet. Depuis les mémorables aventures qu'il y avait essuyées, il s'était abstenu avec un soin persévérant de toute espèce de contact avec ce territoire maudit. Plutôt que de s'exposer à revoir les tourelles du château, ces redoutables charmilles et cette grille où il avait reçu un si malveillant accueil, Joblet se fût résigné à faire un circuit énorme. L'aspect lui en était odieux, le souvenir intolérable. Aussi la perspective de figurer de nouveau dans un pareil cadre et d'y jouer un rôle le plongeait-elle dans une consternation muette. Il y voyait le présage d'une catastrophe, d'un immense malheur. Cette impression le maîtrisait au point de l'enchaîner sur

place; on eût dit que ses pieds étaient rivés au sol :

—Eh bien! Joblet, ajouta son maître, tu ne m'as donc point entendu? Dans dix minutes, mon ami; veille à ce que tout soit prêt.

Vauxbelles le laissa sur ces mots, et, suivant son maître de l'œil pendant qu'il s'éloignait, le serviteur ajouta d'un ton désespéré :

—C'est mon dernier jour, je le sens. A la Chênaie! N'importe, j'obéirai.

Une demi-heure après, Joblet et son maître roulaient vers le château de Rochemarne, et, à mesure qu'ils s'en rapprochaient, un frisson plus vif agitait les membres du vieillard. Quand le cheval arriva devant la grille, son émotion était au comble; elle n'eut plus de bornes quand le garde vint ouvrir et dit en le reconnaissant :

—Ah! c'est encore vous, l'ancien?

Cependant, les circonstances n'étaient plus les mêmes, et, à la manière dont le maître fut accueilli par les dames de la Chênaie, Guillaume comprit qu'il avait mal jugé le serviteur et qu'il lui devait une réparation. Peut-être le garde avait-il le pressentiment du rôle que Vauxbelles était appelé à jouer à la Chênaie : dans ce cas, Joblet était un homme à ménager. Aussi l'agent de la force publique se répandit-il en politesses. Il voulut que Joblet goûtât de son vin et cassât chez lui la croûte de l'amitié. C'était une réconciliation à la manière arabe; il n'y manquait que le calumet. Joblet n'en revenait pas, il s'attendait à un désastre, ce fut une fête qu'il trouva.

—Sans rancune, l'ancien, lui dit le garde au

moment des adieux, et un dernier coup, le coup de l'étrier. A votre santé, mon vénérable.

—A la vôtre, dit Joblet, confondu par cet accueil.

Le lendemain l'arrivée de Vauxbelles s'ébruita et plongea la ville dans une surprise générale. On se demandait ce qu'il était venu faire à Saint-Sylvain dans le cours d'une session et lorsque tout lui commandait de rester à son poste. Le député gardait le silence et se refusait aux explications. Ce fut deux jours plus tard que l'on eut le mot de l'énigme. Les feuilles publiques apportèrent la nouvelle de la démission de Vauxbelles, et en même temps le bruit se répandit que l'ancien député allait épouser Mlle de Rochemarne. On le voyait se rendre chaque matin au château et y passer des journées entières. Un mariage seul pouvait justifier une pareille intimité.

—Bien joué, Célestin! disait Graindorge en y songeant; je tâcherai de ne pas être en reste. Tu me souffles un parti; moi, je te soufflerai ton poste. Nous serons à deux de jeu.

Rieussec se trouvait là pendant que Graindorge s'abandonnait à cette réflexion; notre héros se retourna vers cet autre lui-même et ajouta :

—Le sort en est jeté, mon fils, j'endosserai la fille à Victor Simonneau; c'est le calcul de Napoléon quand il demanda la main de Marie-Louise.

—Elle est un peu dans les laiderons, dit Rieussec.

—Il s'agit d'une épouse, dit Graindorge : on n'a pas besoin d'y regarder de si près.

—Peut-être a-t-elle une épaule légèrement accentuée, ajouta Rieussec.

—Bah! pour une épouse, c'est toujours suffisant, dit Graindorge. Qui est-ce qui regarde aux épaules d'une épouse? Marie-Louise louchait bien; vois si Napoléon s'en inquiéta.

—Tu m'en diras tant, dit Rieussec.

—Mon fils, tu en es témoin, s'écria Graindorge, tout me sert à souhait. Que t'avais-je annoncé!

Sans reculer plus loin cette bonne fortune,
Je me rends dans trois mois au pied de la tribune.

—En effet, t'y voilà.

— M'y voilà, dit notre héros d'un air triomphant. Gérenflot, présent à cet entretien, hochait la tête et ne semblait pas s'associer entièrement à la joie des deux amis.

—Qu'as-tu donc? lui demanda Graindorge.

—J'ai, Monsieur Évariste, que vous avez tort de mécontenter Gervaise. Pourquoi ne mettez-vous plus les pieds chez nous? Voilà une chose qu'elle ne vous pardonnera jamais.

Les choses en sont là au moment où s'arrête ce récit. Le mariage de Gabrielle et de Célestin est sur le point de se célébrer; s'il n'est fait d'hier, il se fera demain. Les Rochemarne ont signé leur déchéance en même temps que le contrat, et Vauxbelles n'est point homme à laisser les choses à mi-chemin. Il songe à se pourvoir auprès de qui de droit, afin de

joindre à son nom celui de Rochemarne et de devenir Vauxbelles-Rochemarne. De là au rang de marquis il n'y a qu'un pas; c'est l'affaire d'un millier d'écus versés au sceau des titres. Avant peu, Célestin nous fera jouir de ce spectacle, et nous aurons un marquis de plus, le marquis de Vauxbelles-Rochemarne. Ce jour là, Joblet mourra de joie, et sa queue en radis, épanouie d'orgueil, ira là-haut faire concurrence à la chevelure de Bérénice.

En attendant, les ambitions s'agitent à Saint-Sylvain. Au premier symptôme électoral, les Simonneau se sont mis en mouvement et ont fait le dénombrement de leur armée. Elle forme la moitié du collége, comme celle de Graindorge forme l'autre moitié. Si la lutte s'engage dans ces conditions, elle sera rude, et notre héros peut y trouver sa campagne de Moscou. Il le sent, et déjà il a fait sonder le notaire pour une alliance de famille. Mme Victor Simonneau résiste; on croit pourtant qu'elle cédera. Mais c'est avec Gervaise qu'Évariste aura à compter. Gervaise ne perd pas Graindorge de vue; il la trouvera toujours sur son chemin. Elle personnifie pour lui l'expiation du passé, et parle d'exercer de terribles représailles. Nous saurons prochainement jusqu'où elle les aura poussées, et si Évariste a pu désarmer ses vengeances.

Au milieu d'une mêlée si confuse, il est un homme bien embarrassé et bien malheureux; c'est le sous-préfet. Il ne sait avec qui il sera, ni contre qui. Quand il voit que les chances inclinent vers les Graindorge, il se déclare hautement pour les Graindorge; s'il croit entrevoir que le vent tourne aux Simon-

neau, il se rabat vers les Simonneau. Quelle école pour un fonctionnaire qu'une pareille élection ! Elle vaut six chevrons et dix campagnes. Certes, les bals de Mabile et du Ranelagh sont un foyer de lumières où la jeunesse qui se destine aux fonctions publiques peut s'inspirer des meilleurs modèles ; un homme qui y a figuré avec quelque suite peut prétendre à tout. Cependant, il ne faut pas s'exagérer le mérite de ces institutions. On n'y fait que de l'art pour l'art, de la théorie pure. Une élection, au contraire, c'est la pratique dans l'acception la plus étendue de ce mot ; c'est l'action sur le terrain ; c'est la connaissance des hommes. Octave de Freissac va passer par cette épreuve. Il est appelé à donner la mesure de sa force, et une préfecture de première classe est peut-être au bout de l'opération. Qu'on y ajoute la rosette rouge, et l'on se fera une idée de l'état d'éréthisme dans lequel se trouve le génie du fonctionnaire. Il est aux écoutes dans tous les salons ; il interroge les maires, les adjoints et jusqu'à ses garçons de bureau pour savoir où en est l'opinion de la ville, pour lui tâter le pouls, comme on dit en langage administratif. En attendant, jaloux de ne rien compromettre, il va des Graindorge au Simonneau et des Simonneau au Graindorge. C'est un rôle pénible ; mais que ne peut un homme sous l'aiguillon du devoir et la perspective de l'avancement !

Ainsi, laissons les événements suivre leurs cours et abandonnons Saint-Sylvain à son effervescence. Tout y est en rumeur, toutes les prétentions s'y mêlent et s'y entre-choquent, Vauxbelles seul se tient à l'écart ; il est à son bonheur et s'est désintéressé des

agitations politiques. Plus de chances pour lui, c'est un homme éteint, fini, anéanti. Aussi pourquoi mécontentait-il les Simonneau et pourquoi ne ménageait-il pas davantage les Graindorge?

Les Graindorge et les Simonneau, voilà nos maîtres aujourd'hui. Inclinons-nous.

FIN.

TABLE



FIN DE LA TABLE.

Clichy. — Impr. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

[illegible] Chamb. [illegible] L'Amour [illegible] de Boune [illegible] elles [illegible] la paille [illegible] HUGO [illegible] Shakspeare [illegible] NET [illegible] J. JANIN [illegible], La Confession [illegible] 2 Balcon [illegible] Ange et Cécile [illegible] Rosselin, [illegible] et Nouv. [illegible] Fam [illegible] Alain, Les [illegible], Encore [illegible] Les Fleurs, [illegible] Pêche eau douce et eau salée [illegible] Pénélope [illegible] Jardin. 300 pages, [illegible] noires [illegible] Soirées de Ste-Adresse. Sous les Orangers, Sous les Tilleuls, Voyage autour de mon Jardin KAUFFMANN [illegible] L KOMPERT [illegible] LACRETELLE [illegible] Chevaux [illegible] LAFARGE [illegible] Mémoires LAFONT [illegible] LA LANDELLE Les Passagers [illegible] DE LA MADELAINE [illegible] nommée J DE LA MADELENE Ames en peine [illegible] des Saffras LAMARTINE [illegible] Bossuet, Christ. Colomb, Cicéron. Confidences. Cromwell Cons. du peuple, Fénelon, [illegible] Graziella, Guillaume Tell, Héloïse et A[illegible] Société, Jeanne d'A[illegible] J.-J. Rousseau, [illegible] Gutenberg [illegible] Paroles [illegible] Comédie [illegible] Clément XI [illegible] Fragoletta, Grangeneuve, Le Mirage, Olivier Brusson, Petit Pierre, Vallée aux Loups LAVALLÉE Hist. de Paris C. LEDEUY [illegible] d'Aventures, [illegible] le Fils M[illegible] L. LURINE [illegible] F MALLEFILLE Marcel Capitaine Lar[illegible] Mém. de [illegible] Monsieur Corbeau M. DE QUIVIERES Deux ans en Afrique MARITAL [illegible] Théâtre X MARMIER [illegible] de la Neva. Grande [illegible] russe, Drames intimes, Hist. [illegible] F MAYNARD [illegible] Dame [illegible] Chasse [illegible] André Chénier [illegible] 3 [illegible] Conspirat. [illegible] d'Orient, [illegible] de Paris, Le Transporté P MEURICE Tyrans de village P DE MOLENES [illegible] du temps passé, Caract. et Récits du temps, Chroniq. contemp., [illegible] MOLIÈRE Œuvres complètes [illegible] M. LAFITTE [illegible] H MONNIER Mém. de [illegible] C MONSELET M. de Cupidon [illegible] DE MONTALIVET [illegible] [illegible] grands Seigneurs RÉG MOR[illegible] L MOLAND [illegible] Bernadette, H. MURGER [illegible] Rendez-vous, Pays [illegible] Propos de ville et Prop. de théâtre, [illegible] Sabot [illegible] BALZAC [illegible] à Paris [illegible] NADAR [illegible] NICOLLE [illegible] P. PERRET [illegible] PICHAT [illegible] Hongrie [illegible] de W. Scott [illegible] ED. POE [illegible] extraordin. [illegible] PONTMARTIN [illegible] Manon Lescaut RADCLIFFE [illegible]

Confessions [illegible], Julia, ou les [illegible] Mazzini, [illegible] des Pyrénées [illegible] B. RÉVOIL [illegible] REYBAUD [illegible] Comt. de Mauléon, [illegible] dans une rue, [illegible] Jérôme Paturot à la rech. d'une position [illegible] l'humoriste, Pierre Mouton, Vie à rebours W. REYNOLDS [illegible] — Frères de la Résurrection, — [illegible] Marh d'une jeune fille, Secret du [illegible] REGINA ROCHE Chapelle du [illegible] Martyrs du foy J. DE St FÉLIX [illegible] Gant de Diane, [illegible] G SAN[D] de l'âge d'or, Beaux Mess. de Bois-Doré, Comp. du Tour de France, Comt. de [illegible] Dames vertes, Daniella, Diable aux [illegible] la vie, Hist. de ma vie, Homme de [illegible] Jeanne, Lucrezia Floriani, Meuniers d'A[illegible] Lélia, [illegible] de M. Antoine, Piccinino [illegible] d'un village, Salon, Teverino [illegible] SANDEAU Catherine [illegible] SCRIBE [illegible] Contes pour les enfants, [illegible] Drames inconnus — Maison [illegible] — Cadet de Famille. — Amours de [illegible] Duhamel, Été à Meudon, Forgerons, [illegible], Malheur complet, Marg[illegible] Mém. du Diable, Port de Créteil, Prêt[illegible] 4 Époques, 4 Napolitaines, [illegible] Jeunesse savante et Vieille sc[illegible] Sonnet, É SOUVESTRE Anges [illegible] Foyer, [illegible] Partisans, [illegible] Dern. [illegible] Hist. d'autrefois, [illegible] Maison [illegible] Famille, Mendiant de St-Roch, [illegible] teur d'Hommes, Péchés de jeunesse, Philosophe sous les toits, Pierre et [illegible] Promen. matinales, Réprouvés et [illegible] du Monde, Scène de la chouannerie, Récits des Alpes, Soirées de Meudon, les Filets, Sous la [illegible] d'un Vieillard, [illegible] la pelouse [illegible] [illegible] de vacances [illegible] STAUBEN [illegible] Amour, [illegible] dans Rome, [illegible] E SUE [illegible] [illegible]